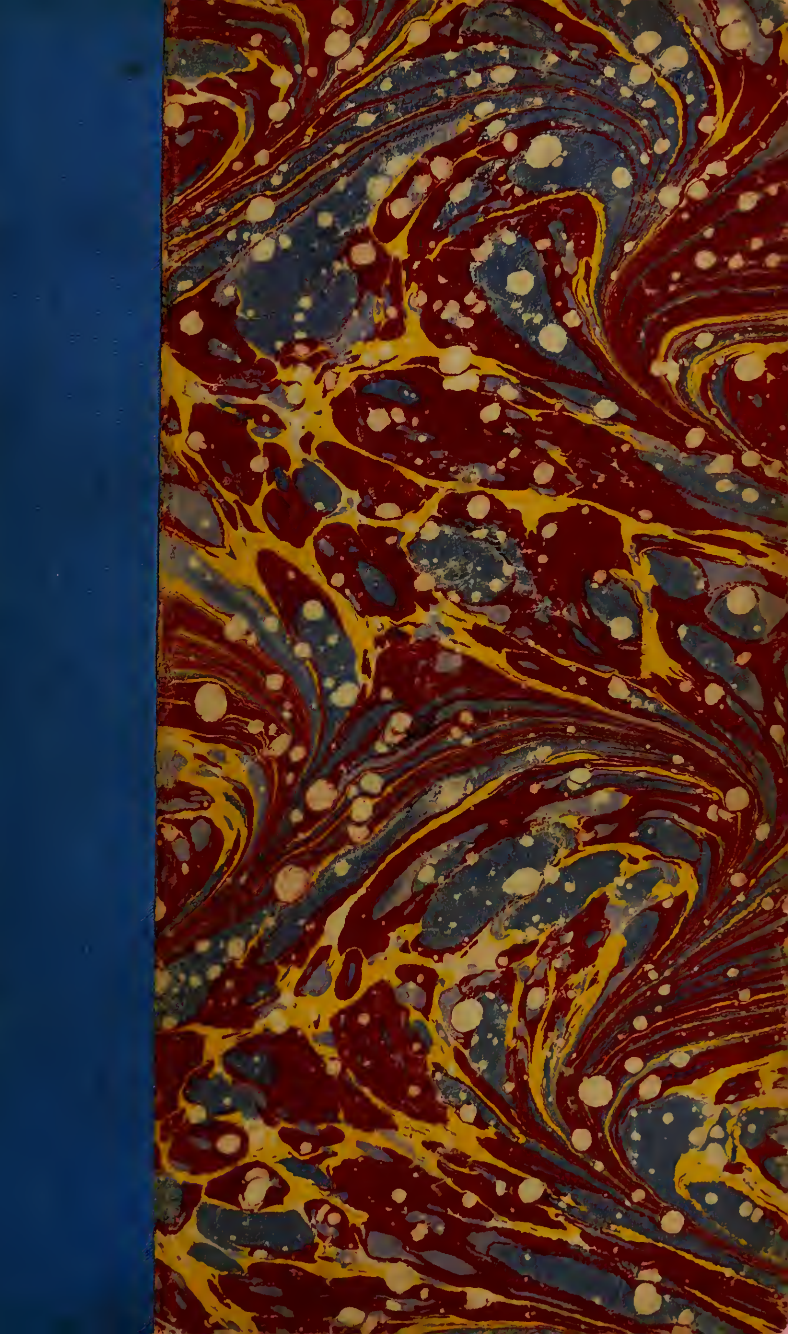
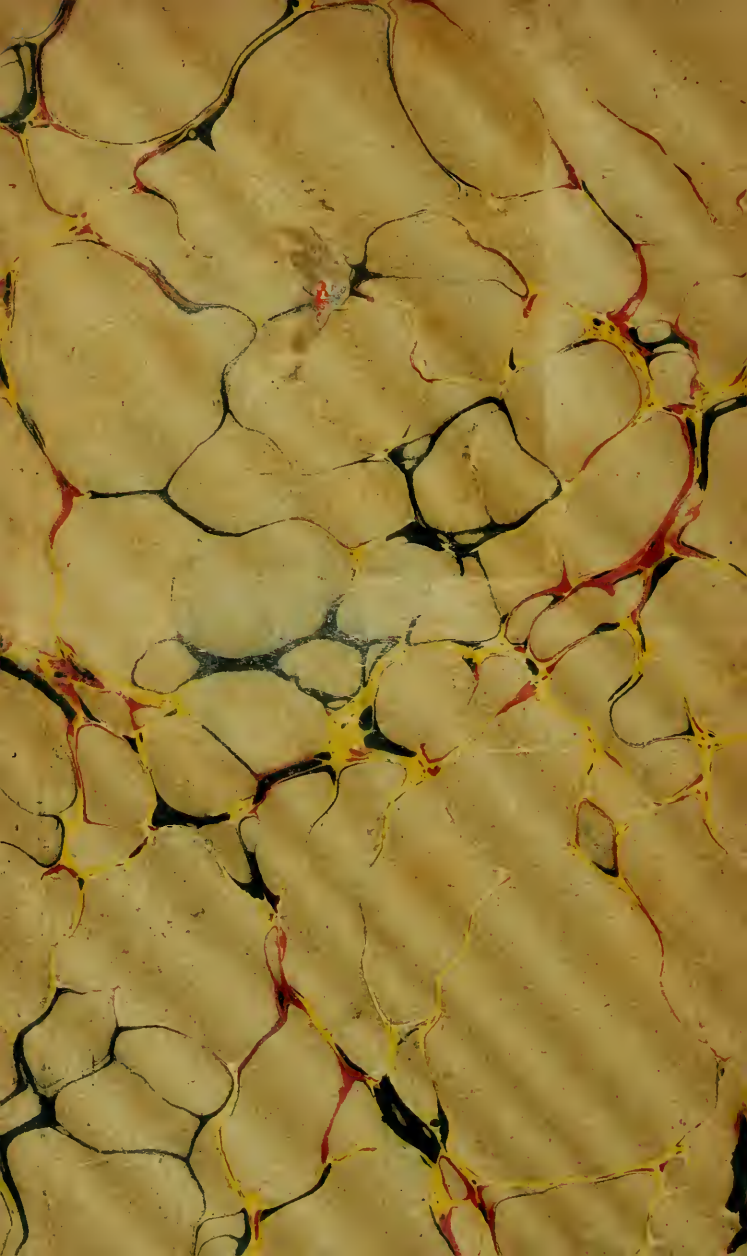
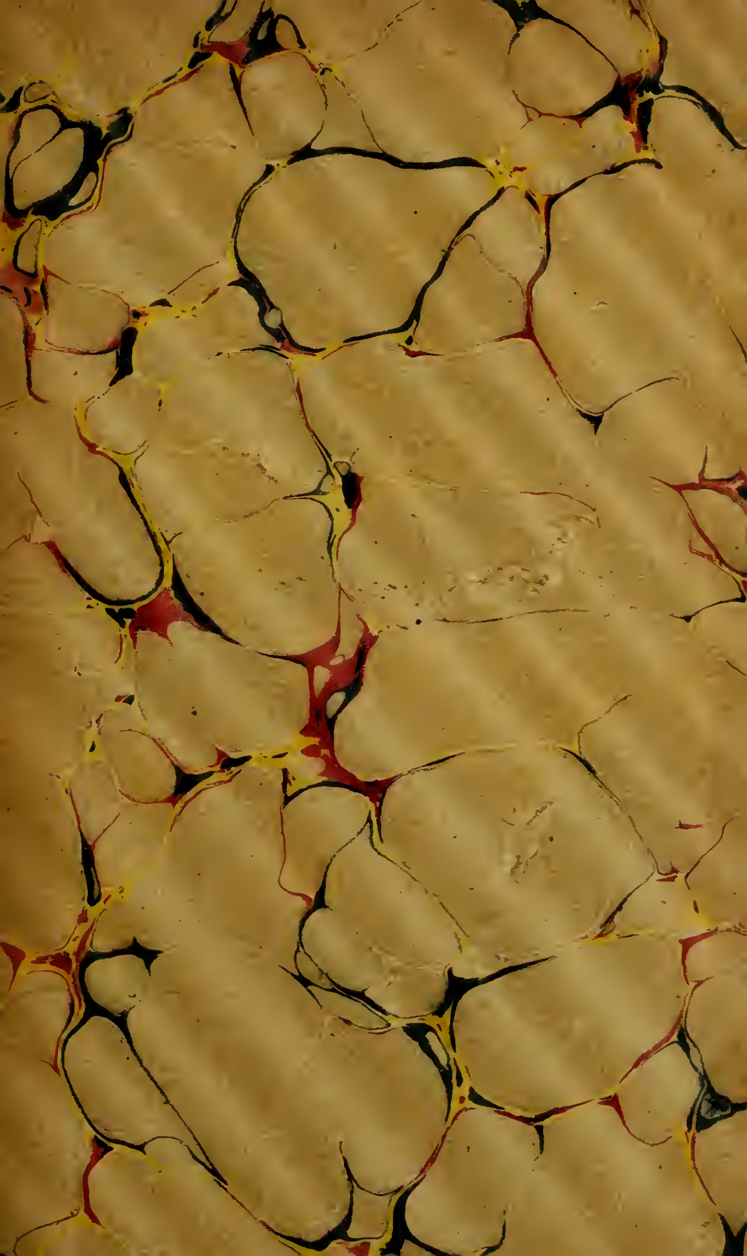






ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

CAUSERIES

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	1
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
— La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage: En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Propos d'Art et de Cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
La San-Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

ÉMILE COLIN ET Cie — IMP. DE LAGNY

CAUSERIES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE

AH! QU'ON EST FIER D'ÊTRE FRANÇAIS. —
A CEUX QUI VEULENT SE METTRE AU THÉATRE. —
LES PETITS CADEAUX DE MON AMI DELAPORTE. — UN VOYAGE A LA LUNE.
— CE QU'ON VOIT CHEZ MADAME TUSSAUD. — LE LION DE L'AURÈS.
LES COURSES D'EPSOM. — UNE VISITE A GARIBALDI.



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

CAUSERIES

AH! QU'ON EST FIER D'ÊTRE FRANÇAIS

En ma qualité d'écrivain romantique, autrement dit révolutionnaire, j'ai attaqué dans ma vie plus d'un corps constitué; je veux aujourd'hui m'en prendre à l'Institut. — Que voulez-vous! il n'y a rien de sacré pour moi.

Mais il faut vous dire d'abord comment j'ai été poussé à cette extrémité. On m'a fait une certaine réputation de raconteur, et j'en abuse.

Diable! j'ai peur que *raconteur* ne soit pas français,

et forger un mot nouveau au moment où je viens dire à l'Institut qu'il ne sait pas le latin, c'est assez imprudent à moi.

Bah ! si l'Institut prouve que je ne sais pas le français, et si je prouve que l'Institut ne sait pas le latin, on me nommera de l'Institut, voilà tout ; je n'en saurai pas mieux le français, et il y a gros à parier que l'Institut n'en saura pas mieux le latin.

Entrons en matière.

J'ai un ami — un ami de vingt ans — qui habite la rue de Lille ; peut-être a-t-il le tort d'être prince, mais il rachète cela par le mérite d'être savant ; oh ! mais, soyez tranquille, *savant* et *sachant*, deux choses qui ne vont pas toujours ensemble.

Allons, voilà que j'ai encore forgé un mot : j'ai fait un substantif d'un participe présent.

N'importe, puisque j'y suis.

Donc, mon ami — prince — est non-seulement un *savant*, mais encore un *sachant* ; amusant avec cela, spirituel par-dessus le marché : amusant comme Audubon, pittoresque comme Toussenel.

Or, l'autre jour, je le rencontrai dans la rue Pigalle. Il était en voiture, j'étais à pied ; il s'arrêta. Je montai sur son marchepied ; nous nous embrassâmes.

C'est une habitude démocratique ; mais mon prince est un prince démocrate ; puis nous nous aimons, et je trouve tout simple, quand on aime les gens, de les embrasser. Il est là-dessus entièrement de mon avis ; ce qui fait que nous nous embrassons toutes les fois que nous nous rencontrons.

Par malheur, nous nous rencontrons rarement.

— Quand voulez-vous dîner avec moi ?

C'est mon prince qui parle.

— Quand vous voudrez.

C'est moi qui lui réponds.

— Aujourd'hui, cela vous va-t-il ?

— Non, je pars pour Bruxelles.

— Quand revenez-vous ?

— Lundi au soir.

— Voulez-vous mardi, alors ?

— Je veux bien.

— A mardi donc !

— A mardi !

Mon prince tire de son côté, moi du mien, et me voilà tout enchanté de savoir, le vendredi 18 septembre, que, le mardi suivant, je dînerai non seulement avec un homme d'esprit, mais encore avec des hommes d'esprit.

Le lundi au soir, j'arrive de Bruxelles à minuit.

Le mardi, à cinq heures, je m'habille et je pars — contre toutes mes habitudes — à pied.

C'est ce qui me perdit.

Pour aller à pied de la rue d'Amsterdam à la rue de Lille, on passe par la place Vendôme.

Je ne vous apprends probablement rien de nouveau, chers lecteurs : sur la place Vendôme, il y a une colonne.

Jamais je n'avais eu l'idée de m'arrêter au pied de cette colonne ; mais ce jour-là, comment cela se fait-il, je m'y arrêtai.

Puis, peu à peu, je m'avançai et je m'appuyai sur la grille.

Puis je lus l'inscription gravée sur le piédestal.

Puis je tirai mon carnet de ma poche, et me mis à copier l'inscription.

Il faut croire que j'y avais pris tout à coup un vif intérêt et que mon esprit en était fort préoccupé, car j'oubliai complétement que j'allais dîner chez mon prince.

Je me figurai même que j'avais dîné ; je repris le chemin de la rue d'Amsterdam, je rentrai chez moi et je repassai à l'encre les six lignes tracées au crayon sur mon carnet.

Ce travail me donna le résultat suivant

NEA. POLIO. IMP. AVG.
MONVMENTVM. BELLI. GERMANICI.
ANNO MDCCCV.
TRIMESTRI. SPATIO. DVCTV. SVO. PROFLIGATI.
EX. ÆRE CAPTO.
GLORIAE. EXERCITVS. MAXIMI. DICAVIT.

Racontons d'abord l'histoire de cette inscription, ensuite nous essayerons de la traduire.

Napoléon Ier avait le temps de commander des colonnes; Napoléon Ier avait le temps de prendre les canons nécessaires à leur érection; mais Napoléon Ier n'avait pas le temps de faire des inscriptions latines.

Or, ayant pris à Austerlitz une certaine quantité de canons, ayant résolu d'en faire faire une colonne dans le genre de la colonne Trajane ou de la colonne Antonine, un jour qu'il montait à cheval pour ne s'arrêter qu'à Berlin, et qu'il était pressé d'arriver, il manda aux Tuileries le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, et lui dit :

— Monsieur, je pars pour la Prusse; je ne sais pas quand je reviendrai, mais je laisse du bronze pour fondre une colonne. Réunissez vos collègues et faites-moi une inscription latine, en style lapidaire, pour le stylo-

bate de cette colonne. Le sens doit être celui-ci : « Cette colonne, fondue avec les canons pris sur l'ennemi, a été dédiée par l'empereur Napoléon à la gloire de la grande armée. » Je laisse la broderie à votre génie inventif. Elle s'élèvera au milieu de la place Vendôme et portera la date de 1805.

Le secrétaire s'inclina.

Napoléon partit.

Rentré chez lui, le secrétaire fit trente lettres de convocation.

M. Tissot, élève de Delille, fut appelé en vertu du pouvoir discrétionnaire du président.

Le jour où la trentième lettre était remise à domicile, Napoléon entrait à Berlin.

Les trente et un académiciens se constituèrent en séance, et usèrent en six mois trente et un dictionnaires de Noël.

On assure que trois d'entre eux profitèrent de l'occasion et apprirent le latin dans cet exercice acharné.

Enfin, un jour, on arbora le drapeau national sur le dôme de l'Institut : l'inscription était achevée. On voulut la lire à Napoléon, mais il était à Vienne. D'ailleurs, il avait dit qu'il s'en rapportait à l'Institut : l'Institut pouvait donc aller de l'avant.

L'Institut alla de l'avant, et fit graver en plein soleil l'inscription que j'ai citée plus haut.

Vous l'avez traduite, n'est-ce pas? Moi aussi, je l'ai traduite, parbleu! Mais attendez, nous mettrons tout à l'heure nos deux traductions en regard, et je ne doute pas que nous ne nous entendions.

Laissez-moi d'abord supposer une chose.

Supposons, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'un jour les monuments de Paris seront couchés sur la poussière de son peuple, comme sont couchés sur la poussière des Chaldéens et des Arabes ceux de Babylone et de Palmyre.

Supposons qu'un vol de savants australiens s'abatte, dans quatre mille ans, autour des ruines de la colonne triomphale de 1805.

Supposons, enfin, que les lettres de l'inscription soient restées visibles, et que les savants en question puissent lire ces dix-neuf mots latins et la date qui les accompagne :

NEA. POLIO. IMP. AVG.
MONVMENTVM. BELLI. GERMANICI.
ANNO MDCCCV.
TRIMESTRI. SPATIO. DVCTV. SVO. PROFLIGATI.
EX. ÆRE. CAPTO.
GLORIAE. EXERCITVS. MAXIMI. DICAVIT.

Voici, selon toute probabilité, quelle sera la traduction, mot à mot, des Champollion de 5857 :

Nea. Polio. Néarque Polion, *imp.* général, *Aug.* d'Auguste, *dicavit* dédia, *monumentum* ce tombeau, *belli* de guerre, *Germanici* de Germanicus, *gloriæ* à la gloire, *exceritus* de l'armée, *Maximi* de Maxime, *anno* MDCCCV l'an 1805, *ex ære* de l'argent, *capto* pris, *profligati* du battu, *ductu suo* par sa conduite, *spatio* dans l'espace, *trimestri* d'un trimestre.

En bon français, comme nous disions au collége :

Néarque Polion, général d'Auguste,
Dédia ce tombeau de guerre de Germanicus
A la gloire de l'armée de Maxime,
l'an 1805,
Avec l'argent pris du battu par sa conduite
Dans l'espace d'un trimestre.

Et ils auront raison, les savants; car je vous défie bien, chers lecteurs, vous qui êtes contemporains de cette latinité-là, je vous défie bien de l'expliquer autrement.

Voyez dans quel doute pataugeront ces malheureux paléographes.

D'abord ils se demanderont quel était ce Néarque Polion, général d'Auguste (*Nea. Polio imperator Augusti*) ; car, remarquez-le bien, il n'y a aucune raison pour qu'ils ne traduisent pas IMP. AVG. par *imperator Augusti*. Ce Néarque Polion les inquiétera donc prodigieusement.

Mais, enfin, ils penseront qu'il s'agit de quelque chef obscur entré dans les Gaules à la suite de César, et qui a pénétré dans cette petite Lutèce, aux rues boueuses, que, trois cents ans plus tard, le capricieux Julien devait choisir pour sa maison de campagne.

Ils passeront donc par-dessus Néarque Polion!

Mais ils seront arrêtés par le tombeau.

— Quel tombeau?

— Pardieu! *monumentum*. *Monumentum* veut dire tombeau, je crois!

— Tombeau ou colonne.

— Non pas : tombeau. Confondre l'un avec l'autre, c'est ignorer ce vers d'Horace, qui cependant est assez connu :

Ne injurioso pede stantem columnam.

Or, *monumentum* appliqué à une colonne, je le répète, signifie tombeau; et la preuve, c'est que, quand

le même Horace s'est servi de *monumentum*, dans son fameux *exegi*, il a voulu donner à entendre que son œuvre était un sarcophage plus durable que le tombeau de Mausole et même que les pyramides d'Égypte, nommées aussi par Virgile *monumenta.*

Horace ne se trompait pas : sa tombe de Tibur s'est écroulée dans la poussière humide des cascatelles; mais la tombe qu'il s'est élevée à lui-même, de son vivant, est encore debout.

Les savants australiens adopteront donc LE TOMBEAU *de guerre de Germanicus.*

Et en effet, je défie encore que l'on traduise *belli Germanici* autrement que par ces mots : *de la guerre de Germanicus.*

Mais ici naîtra, sous les pieds des malheureux savants, le véritable embarras, l'indéchiffrable énigme, l'inextricable problème.

Comment Néarque Polion, général d'Auguste, dédiait-il, en 1805, à la gloire de l'armée de Maxime, lequel fut élevé à l'empire l'an 237, ce tombeau de Germanicus, lequel florissait seize ans après Jésus-Christ?

Voilà qui donne un fier démenti à Tacite, et une fameuse raison à M. Flourens, qui prétend, dans son dernier livre, que la vie de l'homme est illimitée !

M. Flourens à la main, nos Australiens expliqueront la longévité de Germanicus et l'éternité de Néarque Polion.

Mais si Germanicus commandait les armées de Maxime au IIIe siècle, il n'est donc pas mort à l'âge de trente-quatre ans (an 19 de Jésus-Christ) ?

Alors, s'il n'est pas mort à l'âge de trente-quatre ans, l'an 19 de Jésus-Christ, que deviennent Agrippine, son urne, ses deux enfants, son débarquement à Brindes, et cet immense concours de population faisant haie sur son passage, de la mer Adriatique à la mer Tyrrhénienne ?

Et, ce qui est bien autrement regrettable, que devient le sublime hémistiche de Virgile : *Tu Marcellus eris ?* Pauvre Virgile! le voilà, de par l'Institut de France, obligé de restituer les dix mille grands sesterces qu'Octavie lui avait fait accorder par vers, et grâce auxquels le Cygne de Mantoue comptait exhaler son dernier chant à Athènes, ou dans Corinthe aux deux mers, *bimarii Corinthi.*

Infortunés commentateurs de la Palmyre parisienne! jamais ils ne pourront sortir de ces broussailles chronologiques; il y resteront et ils y seront dévorés par les lézards de la rue de la Paix.

Laissons leurs squelettes blanchir sur le sable du désert, comme ceux des soldats de Cambyse, et reprenons la tâche où ils l'ont laissée, afin qu'aucune des beautés de cette magnifique inscription ne soit perdue.

Nous en sommes au fameux *trimestri spatio*.

Il faudrait, non pas une causerie circonscrite comme celle-ci, mais un volume tout entier pour s'extasier à l'aise sur les incommensurables beautés du *trimestri spatio !*

Napoléon avait dit à ses latinistes : « J'ai fait cette campagne en trois mois; ne l'oubliez point. »

Ils ne l'ont point oublié, les traîtres!

Trimestri spatio, l'espace d'un trimestre.

Prenez un écolier de septième, et dites-lui de traduire *en trois mois*. Il traduira du premier coup : *tribus mensibus*.

Prenez trente et un académiciens de 1805, et, après une grossesse de six mois, ils mettront au monde cet incroyable barbarisme de *trimestri spatio ;* et le budget leur continuera jusqu'à leur mort quinze cents francs d'appointements pour dormir là-dessus, et le double s'ils ronflent!

Il est vrai que nous y avons gagné une chose, c'est

que *trimestri* est devenu, sur la place Vendôme du moins, l'adjectif de *spatio*.

Sans compter que *trimestri spatio* est suivi de *ductu suo*, qui ne lui cède en rien.

Ductu suo !...

Quoi ! pas un de ces latinistes de 1805 ne s'est donc souvenu de ce vers de Virgile :

Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro.

Ainsi cet ablatif *duce*, qui revient à chaque page et avec une monumentale solennité, dans les historiens et les poëtes latins, est remplacé par cet abominable et impossible *ductu suo*, qui ne veut pas même dire *sous sa conduite*, mais *par sa conduite*.

« Ah ! si le roi le savait ! » disait-on sous Henri IV. Ah ! si Napoléon l'avait su !...

Mais attendez, chers lecteurs ; oh ! vous n'êtes pas au bout, et vous allez voir qu'il y avait là de quoi me faire oublier que j'étais invité à dîner.

Voici venir le suprême effort de l'intelligence de ces messieurs. Après cela, il faudra tirer l'échelle, — en profitant, s'il est possible, du moment où ils auront le pied sur le plus haut échelon.

« Avec les canons pris sur l'ennemi. » Napoléon avait désiré que ce fait fût consacré dans l'inscription.

Canons ?... Diable !

En effet, cherchez canon dans le dictionnaire de Noël, et vous trouverez *tormentum bellicum*.

Cherchez fusil, et vous trouverez *catapulta*.

Comment ces inscripteurs académiques pourront-ils traduire la pensée de Napoléon : « Cette colonne fondue avec les canons pris sur l'ennemi ? »

Vont-ils dire : *Hanc columnam compositam cum tormentis bellicis, captis desuper hostibus*.

Non.

On reconnut unanimement l'impossiblité de désigner les canons avec ces deux mots : *tormentis bellicis*.

Il y eut une discussion furibonde sur cet article.

M. Tissot, élève de Delille, penchait pour *tormentum bellicum ;* car c'était lui qui avait donné le mot à Noël.

On discuta sur la locution pendant trois mois, *trimestri spatio*. Enfin, les parties transigèrent ; on adopta : *ex ære capto profligati ;* ce qui ne signifie pas le moins du monde « avec les canons pris sur l'ennemi, » mais *avec l'argent pris du battu*.

Æs alienum, l'argent étranger, comme dit le droit

romain [1]; *ære privato*, comme dit l'inscription du passage Saint-Hubert, à Bruxelles, inscription que les gamins brabançons traduisent par ces mots : *privé d'air.*

Les canons furent démontés; M. Tissot se voila la face, et alla emprunter cinq cents fancs à M. Jullien de Paris, pour se consoler de l'*ære capto.*

Quelques années après, la Société royale de Londres se trouvait dans le même embarras à propos d'un mortier pris à Salamanque, par le duc de Wellington et envoyé en Angleterre comme trophée. Les guerriers compromettent de tout temps les latinistes !

Laissez-moi vous conter l'histoire de ce mortier. Elle n'est pas à la gloire de la nation française; mais que voulez-vous ! la vie d'un conquérant ne se compose pas uniquement de journées qu'on appelle Rivoli, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna et Friedland : elle a ses jours de brume après ses jours de soleil. Toute médaille a son revers.

Le 12 juillet 1812, le duc de Wellington remporta donc une grande victoire sur le duc de Raguse. Les Anglais appelèrent cette journée la bataille de Sala-

[1] *Non decitur bonum nisi deducto* ære alieno.

manque ; les Français l'appelèrent la bataille des Arapiles. Mais cela ne changeait rien au résultat ; — le fait est que nous fûmes battus.

Le duc de Wellington nous prit bon nombre de canons dans cette affaire, et, entre autres, un mortier complétement neuf, et qui n'avait jamais tiré.

Pourquoi le duc de Wellington s'attacha-t-il particulièrement à ce mortier ? Est-ce à cause de son innocence ? C'est probable.

En tous cas, il écrivit au lord-maire :

« Milord,

» La présente est pour vous annoncer que je viens de remporter près de Salamanque une grande victoire sur les Français. Je leur ai pris bon nombre de canons, parmi lesquels un mortier qui n'a jamais fait feu. Je désire que vous lui trouviez une place bien en vue et qu'il soit exposé à la curiosité des habitants de Londres, avec une inscription latine qui indique son origine.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *P.-S.* Je sais bien que cela ne vous regarde pas.

Mais, comme le roi est fou, comme le prince régent n'est occupé que de ses plaisirs, je m'adresse à qui je puis, et non pas à qui je voudrais. »

Le lord-maire était le héros de la brasserie de l'époque, comme l'est aujourd'hui Whitbread ou Barclay-Perkins.

Le lord-maire savait l'arithmétique jusqu'à l'algèbre, mais il ne savait pas le latin.

Il fit venir le premier secrétaire du premier chambellan, lui montra la lettre de lord Wellington, annonçant l'arrivée du mortier, et lui expliqua son embarras sur deux points : l'endroit où le mortier devait être exposé, la rédaction de l'inscription.

Le premier secrétaire du premier chambellan était un élève de l'université d'Oxford; il avait doublé sa philosophie, avait été cinq fois premier prix en thème; mais, depuis sa sortie du collége, n'ayant pas eu l'occasion de parler le latin, il l'avait tant soit peu oublié.

Il commença par discuter, avec le lord-maire, l'endroit où l'on placerait le fameux mortier.

Il n'y avait pas de musée, à Londres : on en faisait bien un à Charing-Cross, mais il n'était pas fini; il y avait bien la Tour de Londres, l' ôtel des invalides de

mer fondé par Guillaume III, et l'hôtel des invalides de terre fondé par Ellen Gwynn, appelée familièrement Nelly Gwynn ; mais l'hôtel des invalides de mer est à Greenwich, c'est-à-dire à deux heures du centre de Londres ; l'hôtel des invalides de terre est dans le bourg de Chelsea, à la même distance à peu près que Greenwich.

Restait la Tour ; mais les étrangers seuls visitent la Tour.

Les désirs de Sa Grâce lord Wellington ne seraient donc qu'à moitié accomplis, puisqu'il voulait que son trophée fût bien en vue.

Il est vrai que le lord-maire, que la chose ne regardait en effet aucunement, puisque sa juridiction ne s'étend pas au delà de la Cité, pouvait renvoyer la balle à qui de droit ; mais, quand on a l'honneur d'être chargé d'une pareille commission par un homme comme Sa Grâce lord Wellington, on fait ce qu'il demande, ou l'on crève à la peine.

Heureusement, il vint une idée au premier secrétaire du premier chambellan : c'était de demander au directeur des parcs et des châteaux royaux une place pour le fameux mortier dans Saint-James park.

Il va sans dire que la place fut accordée avec enthousiasme.

Restait l'inscription.

Dix ans auparavant, le premier secrétaire du premier chambellan l'eût faite sans hésitation aucune ; mais, nous l'avons dit, depuis son premier prix de thème, remporté en 1799, il s'était un peu rouillé.

Il eut l'heureuse idée de s'adresser à la Société royale de Londres, qui n'est rien autre chose que l'Académie des inscriptions et belles-lettres de la Grande-Bretagne.

Elle se compose, comme la nôtre, de quarante membres.

Sur ces quarante membres, il y en avait trente-neuf qui n'avaient jamais su le latin.

Le président jugea donc inutile de les rassembler.

Ce président était le révérend John Luxton.

Moins les études sur Delille, il pouvait représenter à Londres ce que M. Tissot représentait à Paris.

Le révérend Luxton avait franchi le détroit et visité la capitale de la France ; il avait passé sur la place Vendôme, s'était arrêté, comme nous, devant la colonne, et, comme nous, avait lu et retenu la magnifique inscription rédigée par l'Académie sur l'ordre de l'empereur.

Cette inscription, si claire, si élégante, qui dit si

bien ce qu'elle veut dire, l'avait toujours frappé, et il s'était promis, l'occasion s'en présentant, d'enrichir Londres d'une provision de barbarismes non moins solennels.

L'occasion se présentait.

Le révérend John Luxton reçut donc le premier secrétaire du premier chambellan comme Fourier eût reçu le capitaliste qu'il attendit pendant dix ans, de midi à deux heures, et qui devait lui apporter les six millions nécessaires à la fondation de son phalanstère.

Après avoir pris connaissance de la lettre de Sa Grâce, après avoir tressailli de joie et rougi de plaisir :

— *Habes verbum*, dit-il avec un sourire aussi agréable que peut le grimacer un savant.

Pour ceux qui se trouveraient dans le cas des trente-neuf membres de la Société royale, c'est-à-dire qui ne sauraient pas le latin, hâtons-nous de dire que *habes verbum* veut dire : « Vous avez la parole. »

Le premier secrétaire du premier chambellan ne parlait plus la langue de Cicéron, mais il l'entendait encore.

Aussi répondit-il en anglais :

— Illustre savant, vous connaissez les désirs de Sa Grâce lord Wellington, qui nous fait l'honneur de

s'adresser à nous, quoique la chose ne nous regarde pas ; mais, comme c'est un grand philosophe en même temps qu'un grand guerrier, il a deviné que la besogne qu'en général l'homme fait avec le plus de plaisir, c'est celle qui ne le regarde pas.

— *Yes,* répondit le révérend faisant une concession à l'idiome maternel. *Sed quæcumque materiæ de locis et hominibus mihi sunt necessariæ for to do my inscription in latinum.*

Ce qui voulait dire, pour ceux qui ne sauraient ni l'anglais ni le latin : « Oui ; mais quelques renseignements sur les hommes et les lieux me sont nécessaires pour faire mon inscription latine. »

Maintenant qu'il est bien établi que le premier secrétaire du premier chambellan entend le latin, et que le révérend John Luxton parle anglo-latin, nous demandons à nos lecteurs de nous permettre de continuer le dialogue en français, ce qui leur sera plus commode, et à nous aussi.

— Quel était d'abord le nom du général qui commandait à Salamanque ? demanda le révérend John Luxton.

— Illustre savant, répondit le premier secrétaire, je ne sais pas le nom du général qui commandait à Sala-

manque, mais je sais que c'est le maréchal of Fine-Moon [1], qui commande en Andalousie. Je crois donc que vous pouvez sans crainte mettre la défaite de Salamanque sur le compte de ce général. Mais comment traduirez-vous en latin *of Fine-Moon.*

— Rien de plus facile, dit le savant. *Pulchræ Lunæ mariscalchus.*

— Très-bien, dit le premier secrétaire. Maintenant, passons au mortier, à un mortier qui n'a jamais fait feu, vous savez ; car il faut constater ce fait, que le mortier n'a jamais fait feu : c'est le souhait le plus ardent du noble lord.

— Diable ! diable ! diable ! fit le savant, comment traduiriez-vous cela, vous ?

— A Oxford, nous eussions dit : *Qui nunquam fecit ignem.*

Le savant fit une grimace.

— C'est long, dit-il, et cela s'écarte du style lapidaire, qui est le plus concis de tous les styles. Voyez l'inscription de la colonne de la place Vendôme : *Trismestri spatio*, comme c'est élégant ! Il s'agit donc de ne pas rester au-dessous de nos voisins les Français.

[1] De Bellune. Seulement, le premier secrétaire traduit : *Belle Lune ;* ce qui est bien excusable chez un étranger.

— Si nous mettions : mortier vierge, *virgin mortar*, ce serait aussi concis que possible.

— Mais, indécent jeune homme, *schocking! schocking!* Songez que les femmes lisent les inscriptions. Puis comment traduiriez-vous mortier en latin?

— Au collége d'Oxford, nous disions *tormentum bellicum*.

Le révérend secoua la tête.

— Vous repoussez *tormentum bellicum ?* demanda le premier secrétaire.

— Je le repousse et avec raison : cette désignation a été inventée après la bataille de Crécy par le poëte écossais Buchanan pour dire canon. Il dit peut-être mal ce qu'il veut dire ; mais, enfin, c'est adopté dans le latin de l'artillerie; d'ailleurs, ce n'est point un canon qu'a pris Sa Grâce : c'est un mortier.

— C'est juste... Si nous disions *catapulta ?*

— Cela voudrait dire catapulte, et catapulte n'a jamais voulu dire mortier.

— Quelle drôle d'idée a donc eu Sa Grâce lord Wellington de prendre un mortier, quand il pouvait prendre toute autre chose?

— Sans doute ; mais c'est un mortier qu'il a pris, et, maintenant qu'il l'a pris, que voulez-vous! il ne peut

plus le rendre. Ces gascons de Français diraient qu'ils le lui ont repris.

— Si seulement il avait fait feu ! dit le premier secrétaire, nous ne serions qu'à moitié embarrassés.

— Oui; mais il n'a pas fait feu.

— Si nous mettions tout simplement en anglais : *Mortar without fire?*

— Que dirait la colonne de la place Vendôme ! Une inscription en langage vulgaire ! Mais sachez, jeune homme, que les Français ne sont fiers quand ils regardent la colonne que parce que la colonne a une inscription latine. Nous avons une occasion d'être fiers en regardant le mortier de Sa Grâce, ne la laissons pas échapper.

— Si vous aviez un dictionnaire de John Bond.

— Le commentateur d'Horace ?

— Oui ; il était contemporain du bombardement de Gênes, et, par conséquent, de l'époque à laquelle les mortiers furent inventés.

— Vous avez raison, jeune homme.

Le révérend étendit la main vers sa bibliothèque et en tira John Bond.

— *Mor... mor... mor...* Voilà ! voilà ! « MORTAR. — *Mortar président,* président à mortier. »

— C'est tout ?

— C'est tout.

Le savant et l'adepte se regardèrent consternés. Le savant se gratta le front.

— Que disiez-vous, tout à l'heure, jeune homme, à propos de l'époque où vivait John Bond ?

— Je disais qu'il était contemporain du bombardement de Gênes.

— Eurêka ! s'écria le savant saisissant sa perruque à pleines mains.

— Vous l'avez trouvé ? s'écria le premier secrétaire ; vous avez trouvé le nom latin de mortier ?

— *Bom-bar-da !* dit majestueusement le révérend.

Le jeune homme s'inclina devant cette illumination du génie.

— *Bombarda*, reprit-il, quelle onomatopée ! On dirait qu'on entend le mortier lui-même : bom ! bar !... Mais, à propos, on ne l'a jamais entendue, la bombarde, puisqu'elle n'a jamais fait feu.

— Répète, jeune homme, s'écria le savant, répète.

— Je disais qu'on ne l'avait jamais entendue, votre bombarde.

— *Nunquam exauditam !* Je tiens mon inscription.

— Ah ! par exemple, fit le premier secrétaire, voilà

qui est beau, voilà qui rend mot pour mot le *qui n'a jamais fait feu!*

— Hein! dit le révérend John Luxton en se rengorgeant. Nous dirons donc : *Dux Wellington, devictis Gallis, apud Salamancam, hanc bombardam nunquam exauditam cepit.*

— Oui, nous dirons cela, répondit le premier secrétaire.

L'inscription fut proposée dans ces termes aux trente-neuf autres savants, qui ne firent aucune objection.

La bombarde fut donc placée à Saint-James park, à l'endroit où elle est encore aujourd'hui, et l'inscription gravée sur le socle par un marbrier de Hamstead.

En 1814, après la bataille de Toulouse, qui n'avait point tout à fait fini comme celle de Salamanque, lord Wellington, rentrant dans sa maison de Hyde park, prit à peine le temps de quitter son waterproof de campagne, et courut au parc Saint-James pour voir si son trophée était exposé et glorifié d'une façon digne de lui.

Il prit son lorgnon, et, par-dessus les chevaux de frise qui dérobaient le mortier à la rapacité des cokneys, il parvint à déchiffrer l'inscription.

— Oh ! oh ! murmura-t-il en faisant une légère grimace, que veut dire ceci ? « Le général Wellington, les

coqs étant vaincus près de Salamanque, prit cette bombarde qui n'avait jamais été exaucée. » Il me semble que ce n'est point cela que j'avais demandé.

Il envoya chercher le président de la Société royale.

Celui-ci, qui s'attendait à des compliments, se tenait tout prêt.

Il accourut.

— Quel est l'âne bâté qui a fait cette inscription? demanda le duc.

— C'est moi, dit le savant, qui avait mal compris les premiers mots, vu qu'ils avaient été dits en langue vulgaire.

— Ah! c'est vous? Eh bien, faites-moi le plaisir de m'expliquer ce que vous entendez par *les coqs étant vaincus;* est-ce que vous croyez, par hasard, que la bataille de Salamanque a été un combat de coqs?

— Votre Grâce sait, répondit courtoisement le révérend John Luxton, que *Gallus* veut également dire *Gaulois* et *coq*.

— Mais ce ne sont point des Gaulois que j'ai vaincus, ce sont des Français. Des Gaulois! des Gaulois! On veut me confondre avec Camille, et faire croire que c'est moi qui ai battu Brennus!

— Voyez la colonne de la place Vendôme : on y con-

fond bien Napoléon, empereur des Français avec Néarque Polion, général d'Auguste.

— Vous êtes sûr ?

— Parfaitement !

— C'est égal, j'eusse préféré *Francis devictis.*

— Pardon, votre Grâce, mais cela eût signifié : *les Francs ayant été vaincus,* et l'on vous eût confondu avec César.

— Eh bien, demanda le duc, où eût été le mal ?

— Le mal eût été en ce qu'il n'y a eu qu'un César, milord, et qu'ainsi il y en eût eu deux.

Le duc accepta la raison.

— Eh bien, soit, dit-il, je passe par-dessus *Gallis devictis ;* mais *nunquam exauditam !* Si je me rappelle bien le latin que m'apprenait mon précepteur quand j'étais simple marquis de Wellesley, *bombardam nunquam exauditam* signifie une bombarde, non pas qui n'a jamais fait feu, mais qui n'a jamais été exaucée.

— Exaucée, c'est vrai, répéta le savant John Luxton profondément consterné.

Mais, tout à coup, retrouvant dans l'imminence même du danger sa présence d'esprit :

— Oui, dit-il, exaucée, et c'est bien cela que j'ai voulu dire.

— Expliquez-vous.

— Que demande un mortier? quel est son désir le plus ardent, son vœu le plus cher?

— Je n'en sais rien, répondit le duc.

— N'est-ce pas de faire feu?

— Sans doute.

— Eh bien, monseigneur, le vœu de cette honorable bombarde n'a jamais été exaucé, puisqu'elle n'a jamais fait feu; *nunquam exauditam*, jamais exaucée! Je n'ai pas voulu dire autre chose.

Cette fois, ce fut Sa Grâce lord Wellington qui courba la tête et qui avoua qu'il avait tort.

Le révérend John Luxton fut nommé précepteur du jeune marquis de Wellington, avec trois cents livres d'appointements annuels, et une rente viagère de *hundred pounds,* autrement dit de deux mille cinq cents francs.

Si le digne président de la Société royale de Londres avait eu sur les bras l'inscription de la colonne Vendôme, il n'eût sans doute pas hésité un instant à donner un mâle à sa bombarde, et eût fait graver sur le stylobate ce vers latin, qui, à tout prendre, eût bien valu l'inscription qui s'y trouve :

Napoleo fixit molem canonibus hostis.

C'eût été au moins plus clair et plus honorable, surtout pour nos soldats, que le latin académique accuse, en toutes lettres, d'avoir fouillé dans les poches du battu, *profligati*, pour lui enlever son argent.

Maintenant, chers lecteurs, vous demandez la conclusion de tout cela.

La voici dans sa plus touchante simplicité :

Plus nous admirons l'homme qui a fait fondre la colonne et plus nous sommes fier du monument qui consacre les victoires de la France, plus nous demandons, à cor et à cri, que cette malheureuse inscription disparaisse ; et j'espère que, dans un but si honorable et si patriotique, vous voudrez bien vous unir à nous, d'intention du moins, chers lecteurs.

Au reste, si l'Académie était prise à court de temps, — on n'a pas toujours deux trimestres devant soi, *semestri spatio !* — et craignait de nouvelles fautes de latin dans une nouvelle inscription, nous l'inviterions à prendre tout simplement l'inscription française laissée par Napoléon en partant pour Berlin, et si malheureusement traduite par elle :

Napoléon, empereur des Français, éleva, en 1805, *cette colonne à la gloire de la grande armée, avec les canons pris par elle à l'ennemi.*

A CEUX QUI VEULENT SE METTRE AU THEATRE

Il nous est passé hier sous les yeux, chers lecteurs, deux lettres si curieuses, que nous les avons copiées et que nous n'hésitons pas aujourd'hui à vous en faire part.

Ces lettres répondent à une pensée qui nous est souvent venue à propos de jeunes gens qui se destinent au théâtre, et qu'a brutalement éveillée, il y a quelque jours encore, une phrase qui se trouve dans la première scène du *Mercadet* de Balzac.

Cette première scène est consacrée à l'exposition, et l'exposition est faite par M. Justin, domestique de Mercadet, par mademoiselle Thérèse, femme de chambre de madame Mercadet, et par mademoiselle Virginie, cuisinière de la maison.

Qu'on nous permette d'emprunter quelque lignes à cette exposition.

Elles nous conduisent où nous voulons aller.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN. — VIRGINIE. — THÉRÈSE.

JUSTIN. — Oui, mes enfants, il a beau nager, il se noiera, ce pauvre M. Mercadet.

VIRGINIE. — Vous croyez?

JUSTIN. — Il est brûlé... et, quoiqu'il y ait bien des profits chez les maîtres embarrassés, comme il nous doit une année de gages, il est temps de nous faire mettre à la porte.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas toujours facile. Il y a des maîtres si entêtés! J'ai déjà dit deux ou trois insolences à madame, et elle n'a pas eu l'air de les entendre.

VIRGINIE. — Ah ! j'ai servi dans plusieurs maisons bourgeoises ; mais je n'en ai pas encore vu de pareille à celle-ci. Je vais laisser les fourneaux et *aller me présenter au théâtre pour jouer la comédie.*.

Ces derniers mots dénotent l'observateur et renferment une critique sanglante.

Comment se fait-il que la première idée qui vient à un commis renvoyé de son magasin, ou à une chambrière renvoyée de chez ses maîtres, se formule dans cette phrase si impertinente pour les vrais comédiens : *Je vais me mettre au théâtre*?

C'est que l'art dramatique, aussi bien que l'art littéraire, a le malheur d'apparaître aux esprits ignorants comme une chose qui n'a pas besoin d'être apprise.

Le commis renvoyé de son magasin ne s'aviserait jamais de dire : « Je vais me faire peintre ; » ni la chambrière chassée de chez ses maîtres, de dire : « Je vais me faire musicienne. »

Non ; on sait que, pour devenir peintre, il faut apprendre la peinture ; on sait que, pour devenir musicien, il faut apprendre la musique. Et le commis n'a pas la patience d'apprendre la peinture ; et la chambrière n'a pas la patience d'apprendre la musique.

Mais l'art dramatique, il n'y a pas besoin de l'apprendre. Tout le monde peut jouer la comédie.

Hélas! voilà pourquoi il y a si peu de comédiens!

Que les jeunes gens ou les jeunes filles qui se destinent au théâtre lisent les mémoires de Lekain ou d'Iffland, de mademoiselle Clairon ou de mademoiselle Dumesnil, et peut-être alors se feront-ils une idée de ce que l'on appelle *jouer la comédie.*

Dugazon a raconté quelque part qu'il avait trouvé trente manières, toutes comiques, de remuer le nez, c'est-à-dire l'organe le moins mobile de tout le visage.

Talma avouait à qui voulait l'entendre que ce n'était que dans les dernières années de sa vie qu'il s'était fait une idée bien exacte de l'art qu'il avait porté cependant à une si grande hauteur.

Et Félix, l'ex-souffleur du Théâtre-Français, vous dira que, jusqu'au jour de sa retraite, mademoiselle Mars l'a fait venir chez elle, non pas une fois, non pas deux fois, non pas trois fois par semaine, mais tous les jours, pour répéter ses anciens comme ses nouveaux rôles.

Si les commis et les femmes de chambre avaient idée d'un pareil travail, je doute qu'il leur échappât

si facilement de dire : *Je vais me mettre au théâtre.*

Il est vrai qu'à côté de ceux-là, il y a les artistes qui doutent.

Les deux lettres que nous allons citer, et qui, à treize ans d'intervalle, furent adressées, l'une par l'homme qui a créé Orosmane, l'autre par celui qui a créé Frantz Moor, à un artiste appartenant à cette dernière catégorie, en fournissent la preuve.

Nous croyons que c'est une chose intéressante pour tous ceux qui, de près ou de loin, par profession ou par goût, tiennent à l'art dramatique, que l'opinion qu'expriment eux-mêmes, à l'endroit de la carrière difficile à laquelle ils sont voués, deux maîtres de la taille de Lekain et d'Iffland.

Voici d'abord la lettre de Lekain :

« Paris, ce 20 novembre 1777

« J'ai mille raisons, monsieur, de ne point vous donner les conseils que vous me demandez au moment où vous hésitez à choisir l'état de comédien. La meilleure de ces raisons est peut-être la solitude dans laquelle je

vis maintenant, et qui m'inspire de vous être utile ; la seconde raison, c'est que je n'ai jamais conseillé à un jeune homme de quitter la carrière qu'il avait embrassée pour celle du théâtre : ceux qui sont nés pour être comédiens suivent l'inspiration de leur génie sans demander conseil à qui que ce soit ; mais celui qui n'a que *du goût* pour un état si difficile et si cruellement avili, celui-là doit sérieusement réfléchir avant de faire un pas duquel dépend le bonheur ou le malheur de sa vie.

» Moi, monsieur, je ne puis vous faire comprendre cela comme je le voudrais bien, car je ne suis pas un mentor de la jeunesse : c'est l'affaire de vos amis et de vos parents. Vous me paraissez trop intéressant pour que je ne vous parle pas avec franchise. Je vous en supplie, laissez encore s'écouler quelque temps avant que d'exécuter votre dessein. Maintenant vous ne voyez que les fleurs de cette carrière, et vous n'en connaissez pas les épines. Hélas ! qui au monde a été plus que moi blessé par les épines ? et, malgré cela, cependant, mes ennemis eux-mêmes avouent que j'ai un grand talent. A quoi donc doit s'attendre celui qui court après la gloire sans l'atteindre jamais? Il est vrai qu'il y a un moyen d'avoir des succès sans talent ; il y en a même deux : arrogance

et impudeur ; mais vous me semblez incapable de vous servir de tels moyens.

» Voilà, monsieur, ce que m'a inspiré l'estime que j'ai pour vous, et je ne puis que vous abandonner à vos sages réflexions.

» LEKAIN. »

A quelle époque Lekain écrivait-il cette lettre décourageante? Après vingt-sept ans de théâtre, et un an avant sa mort!

L'année où Lekain écrivait cette lettre, Iffland débutait.

Treize ans après, le même homme qui s'était adressé à Lekain s'adressait à Iffland, et Iffland lui répondait à son tour la lettre suivante :

« Berlin, 30 octobre 1790.

» Je ne me suis jamais trouvé dans un embarras pareil à celui où vous me plongez, monsieur, quand je songe que le conseil que vous attendez de moi décidera peut-être de votre avenir.

» Votre vocation de comédien est réelle. Ce point ne fait aucun doute dans mon esprit ; mais, dans cette carrière, comme dans toute autre, l'avenir dépend trop exclusivement d'une foule de petits riens pour que je puisse vous prédire que, malgré votre talent, vous ne regretterez pas un jour d'avoir choisi cet état.

» Vous avez le sentiment de votre mérite ; mais vous avez besoin d'avoir pour guide un directeur qui aime votre talent, qui prenne soin de mettre ce talent en relief, en même temps que, le plus possible, il cachera vos défauts. Mais qui vous dit, au contraire, que vous n'en trouverez pas un qui, diminuant vos dispositions par la fatigue et la mauvaise humeur, finira par étouffer ce talent qu'il aurait dû protéger?

» Cependant, moi-même, j'ai commencé comme vous. Mille obstacles m'ont repoussé, et je ne dois qu'à mon ardent amour de l'art, à mon opiniâtreté presque insensée, de ne pas m'être arrêté à moitié chemin.

» Mais, voyez, je pressentis que chacun me conseillerait de ne point choisir cette carrière ; aussi, quand je la choisis, je ne demandai conseil à personne. Je puisai en moi-même la force de lutter avec tous et contre tous, et c'est parce que vous me demandez si vous

devez choisir cet état, que j'ai presque envie de vous dire : Ne le choisissez pas.

» Au reste, ne voyez dans tout ceci que des vœux pour votre bonheur, de l'estime pour votre talent et du respect pour votre famille.

» IFFLAND. »

Maintenant, chers lecteurs, pourquoi ai-je imprimé ces deux lettres ?

C'est pour y renvoyer, comme étant l'expression de ma pensée, ceux qui viendront me demander le même conseil que le jeune homme demandait à Lekain en 1777, et l'homme à Iffland en 1790.

LES PETITS CADEAUX

DE MON AMI DELAPORTE

Peut-être avez-vous entendu dire qu'il était arrivé au Jardin des Plantes un hippopotame, deux lions, trois girafes, cinq antilopes et vingt singes.

Peut-être avez-vous lu quelque part qu'on venait de faire cadeau au Louvre d'un musée nigritien complet.

Alors, vous vous êtes promis d'aller voir cela au premier jour.

Eh bien, quand vous visiterez le musée installé au Louvre ; lorsque vous verrez l'hippopotame dans son

baquet, les girafes dans leurs palissades, les antilopes dans leur enclos, et les singes dans leur palais, vous direz bien du musée : « C'est étrange ! » vous direz bien des animaux : « C'est curieux ! » mais le plus curieux, mais le plus étrange, vous l'ignorez.

C'est la façon dont le donateur s'est procuré cette merveilleuse donation , c'est ce que lui a coûté de patience et de volonté le magnifique cadeau qu'il fait à l'État, cadeau dont la valeur est de plus de cent cinquante mille francs.

Je vais vous raconter cela, moi.

Le donateur est un de mes amis.

Vous savez que j'ai des amis dans les quatre parties du monde, et même dans la cinquième, depuis que le comte de C... est nommé consul en Océanie.

— Avez-vous lu mon voyage à Tunis?

— Non.

— Je le regrette, parole d'honneur ! c'est une des choses les plus amusantes que j'aie écrites. Si vous l'eussiez lu, vous sauriez qu'au moment où nous arrivâmes à Tunis, M. Delaporte occupait le consulat de France.

Une de nos premières visites fut naturellement pour le consul.

C'était son jour d'audience.

Il était assis sur un trône comme bien peu de rois en ont un. Ce trône était fait de la peau de douze lions. Deux lions accroupis et empaillés, avec leurs yeux brillants, leurs griffes allongées comme des griffes de sphinx, servaient de bras au fauteuil.

Une magnifique juive, dans son costume oriental, était à genoux devant le consul, et lui présentait, toute rougissante, sa pantoufle retournée.

Pourquoi la juive rougissait-elle, et que signifiait cette pantoufle vue à l'envers ?

J'ai si bien raconté cela dans *le Véloce*, et c'est si difficile à raconter, que je renverrai mes lecteurs, et surtout mes lectrices au *Véloce*, où l'énigme leur sera expliquée.

Nous laissâmes Delaporte jouer son rôle de kadi, rôle que, malgré notre présence, il remplit le plus gravement du monde ; puis, le dernier plaignant reconduit par les janissaires, nous fîmes trêve à la solennité arabe, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Dès le lendemain, Delaporte nous conduisit à ses fouilles ; il faut toujours que Delaporte donne quelque chose au gouvernement : il était bien là pour fouiller, assis, comme Marius, sur les ruines de Carthage.

Aussi, à force de fouiller, était-il arrivé à heurter de

sa pioche un morceau de marbre. Il ne savait pas encore bien précisément ce que c'était que ce bloc contre lequel l'acier avait fait feu. Était-ce un chapiteau, une vasque, une fontaine? Nous allions le savoir; car, depuis la veille, on avait dû déblayer les alentours de l'objet trouvé.

Nous traversâmes de toute la vitesse de nos chevaux les deux ou trois lieues qui séparent Tunis de Carthage. En moins de trois quarts d'heure, nous fûmes en face de l'excavation.

Comme l'avait prévu Delaporte, la besogne avait marché depuis la veille; et une tête colossale, portant six pieds du menton à la racine des cheveux, avait été mise à jour.

C'est la tête de Lucilla, fille de Marc-Aurèle, que l'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, près de la Vénus de Milo.

Après la révolution de février, Delaporte fut envoyé au Caire; là, il se mit en tête de découvrir ce que personne n'avait jamais découvert, — des manuscrits cophtes.

Il en envoya neuf à la bibliothèque.

Un jour, une discussion a lieu entre un chrétien et un marchand d'esclaves, à propos d'une femme du Bournou; Delaporte fait venir l'un et l'autre devant

lui, et, pour les mettre d'accord, achète la femme et lui rend la liberté.

Puis, comme le marchand d'esclaves lui paraît intelligent, et, à tout prendre, assez honnête pour un marchand d'esclaves, il l'interroge sur ces pays fabuleux dans lesquels il pénètre pour exercer son commerce.

Commerce considérable ! L'Égypte seule consomme, par an, à peu près vingt mille esclaves qu'on lui amène du Darfour, du Sennaar, de l'Abyssinie, de la Nubie, des bords du fleuve Blanc, des rives du Nil bleu, du pied des montagnes de la Lune.

Le marchand nomme cinq ou six provinces étagées du sixième au deuxième degré, dont les noms ne se trouvent pas même sur la carte immense que Delaporte déroule pour les y chercher.

— Vous chargeriez-vous, demande alors Delaporte au marchand d'esclaves, de m'acheter et de me rapporter une collection complète de tous les ustensiles de musique, de toilette, de guerre, de cuisine, de parure, de travail, que vous trouverez chez ces peuples dont les noms sont oubliés par les géographes, depuis les aiguilles à coudre jusqu'aux lances et aux boucliers ; depuis la natte sur laquelle couche le roi jusqu'à la gamelle dans laquelle mange le soldat ?

— C'est difficile, dit le marchand d'esclaves en secouant la tête.

— Ce n'est pas impossible?

— Non ; avec l'aide du Prophète, rien n'est impossible ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais cela coûtera cher !

— Qu'importe ! dites-moi la somme qu'il vous faut.

— Ce n'est ni de l'or ni de l'argent qu'il me faut ; ces peuples-là ne savent pas ce que c'est qu'un para.

— Que vous faut-il ?

— De la verroterie de Venise et des coquillages de la mer Rouge.

— Combien de quintaux?

— Cent.

— Venez avec moi.

Et Delaporte sort avec son marchand d'esclaves, le conduit au Mouski, y achète cent quintaux de verroteries et de coquillages, y ajoute cinq ou six pains de sel, — denrée si précieuse, que, dans l'intérieur de l'Afrique, on échange le sel, à poids égal, contre de la poudre d'or, — puis il souhaite à son homme un bon voyage.

L'homme part, et reste trois ans absent, de 1849 à 1851.

Delaporte l'attend avec patience la première année, avec une certaine inquiétude la seconde, mais ne comptant plus sur lui la troisième.

Un matin, un homme se présente au consulat France.

— Que veux-tu? lui demande Delaporte.

— C'est moi.

— Qui, toi ?

— Moi, le marchand d'esclaves.

— Ah ! ah !... Et ma collection?

— Elle est à Boulak ; venez avec moi jusqu'à Bou lak, et vous la verrez.

On monte à âne, et l'on se rend à Boulak, qui est un quart de lieue du Caire.

Le marchand d'esclaves montre alors au consul une cangue immense chargée à couler à fond.

C'était la collection nigritienne, — complète, je vous en réponds.

Tout y était, depuis l'aiguille jusqu'à la lance et au bouclier de guerre; depuis ces bracelets étranges que l'on met aux fiancées, pour qu'elles ne puissent point plier les bras, et, par conséquent, s'opposer aux désirs

de leur mari, jusqu'aux tambours gros comme une futaille et qui font une gamme descendante ou ascendante, selon que l'on va du gros au petit, ou que l'on revient du petit au gros.

Quand vous verrez cela, vous serez émerveillés de l'intelligence de ce bon marchand d'esclaves; il n'a rien oublié, pas plus le lézard de quatre pieds de long, dont la peau argentée sert d'ornement à l'arc des chefs, que la lyre d'Orphée, faite d'une écaille de tortue et de quatre cordes ; il a apporté des échantillons de tout, de flèches barbelées, de colliers, de pagnes de femme, de pagnes d'homme, de masses d'armes dont la forme est copiée sur les masses d'armes des croisés, de haches d'armes qu'on croirait prises aux habitants des îles Sandwich; les pipes sont représentées dans sa collection avec une multiplicité et une bizarrerie de formes qui réjouirait bien ce peintre de *la Vie de Bohême* qui n'a que deux pipes, l'une pour fumer entre amis, l'autre pour aller dans le monde. Voulez-vous des flûtes, il y en a; des conques, des trompes, des trompettes, il y en a; des poignards à passer au bras, des sabres recourbés pour trancher les têtes, des poignards à forme terrible pour émasculer, il y en a; voulez-vous des gourdes à eau-de-vie, des défenses d'élé-

phant, des dents d'hippopotame, des cornes de rhinocéros, de la poudre d'or, il y en a!

Puisque je vous dis qu'il y a de tout.

Mais, en interrogeant son marchand sur ce qu'il a vu, sur ce qu'il a fait, sur les causes de son retard, qu'apprend Delaporte?

Il apprend que quatre pêcheurs sont partis depuis trois ans des bords du Nil blanc, à soixante lieues à peu près de l'endroit où le dieu de l'Égypte bifurque, remontant au sud vers les montagnes de la Lune, sous le nom de Nil bleu, faisant un coude à droite et s'enfonçant dans l'intérieur de l'Afrique sous le nom de Bar-el-Abiad.

Que font là ces quatre pêcheurs embusqués depuis trois ans, par ordre d'Abbas-Pacha?

Ils attendent qu'une femelle d'hippopotame mette bas, afin de lui prendre son petit.

— Plaît-il?

Je répète : ils attendent, par ordre d'Abbas-Pacha, qu'une femelle d'hippopotame mette bas, afin de lui prendre son petit.

Hélas! les hippopotames, si communs du temps de César, d'Auguste ou de Néron, sont devenus fort rares de nos jours. — Il en est d'eux comme des baleines :

on les rencontrait autrefois si nombreuses au banc de Terre-Neuve, que le pilote craignait presque autant leur archipel vivant qu'un archipel de rochers, et aujourd'hui, pour en rejoindre quelqu'une, il faut la poursuivre jusque dans les mers polaires.

Qui a rendu si rares les hippopotames? L'emploi de leurs défenses pour faire de fausses dents peut-être. On sait que l'ivoire de l'hippopotame reste éternellement blanc.

Que voulait faire Abbas-Pacha de ce jeune hippopotame?

L'Angleterre, cette rivale de la France, qui a sur la France toutes sortes de supériorités, avait encore celle-là, de posséder un hippopotame mâle.

L'Angleterre voulait, en outre, avoir un hippopotame femelle.

Elle s'était adressée à Abbas-Pacha, qui, n'ayant rien à refuser à l'Angleterre, avait placé quatre pêcheurs sur les bords du Nil blanc, pour lui pêcher le premier hippopotame qu'une mère mettrait bas sur un des nombreux îlots du fleuve.

Quant à prendre vivant un hippopotame adulte, il n'y faut pas penser.

Les hippopotames meurent et ne se rendent pas.

Ce récit fit naître une idée dans l'esprit de Delaporte : c'était de joindre une ménagerie à son musée.

Il s'adressa à qui de droit, et commanda deux lions, trois ou quatre girafes, cinq ou six antilopes et autant de singes que l'on en pourrait trouver.

Mais, me demanderez-vous, comment prend-on les lions? comment prend-on les girafes? comment prend-on les antilopes? enfin, comment prend-on les singes?

Les singes surtout! Si les singes se laissent prendre, que devient le vieux proverbe : « Malin comme un singe? »

Je vais vous dire cela.

Quand on reconnaît les traces d'un lion, on prépare une trappe de dix à quinze pieds de profondeur, on la recouvre de branches, on tue une chèvre, et l'on place au centre de la surface trompeuse le cadavre de l'animal.

Le lion, qui est trop fier pour craindre un piége, arrive les narines au vent, s'arrête à quinze pas de la chèvre, bat ses flancs de sa queue, passe sa langue sur ses lèvres, pousse un rauquement de joie et s'élance sur l'appât qui lui est offert.

Le plancher en branchages manque sous lui et il tombe au fond de la fosse.

Le premier et le second jour, il est assez inquiet pour ne point songer à manger ; le second ou le troisième, la faim le presse et il mange la chèvre.

On le laisse quatre autres jours dans la fosse ; pendant ces quatre jours, il a tout le temps de digérer son premier repas ; le cinquième, il enrage la faim.

Alors, on descend dans la fosse une grande cage en bois et fer, dont la porte est ouverte, grâce à une bascule ; au fond de la cage est un quartier de viande fraîche.

Le lion n'hésite pas ; il entre dans la cage.

Derrière lui, la porte se referme. Le lion est pris.

Vous le voyez, c'est bien simple.

Quant aux girafes, dans certaines provinces du centre de l'Afrique, elles sont très-communes et vont par bandes ; on les poursuit avec des dromadaires. Les grandes échappent à cette poursuite ; mais, au bout d'une vingtaine de lieues, les petites sont forcées.

On les prend, on a toutes sortes de tendresses pour elles, et, en moins de huit jours, elles sont apprivoisées.

Quant aux antilopes, ce sont des animaux dont l'intelligence est médiocrement développée ; j'en suis fâché pour les beaux yeux auxquels certains poëtes com-

parent les yeux de leurs maîtresses ; mais il y a un proverbe arabe qui dit : « Bête comme une antilope. »

Les antilopes se laissent donc prendre de mille façons différentes, mais plus communément aux lacets.

— Oui ; mais les singes ?

Ah ! les singes, nous y voilà.

Être bête n'est qu'un défaut ; être gourmand est un vice.

Les singes sont gourmands, et, malgré tout leur esprit, cette gourmandise cause leur perte.

Ils sont surtout ivrognes.

Que voulez-vous ! ils ressemblent tant à l'homme ! Les hommes seraient le seul animal qui fût ivrogne, si le singe ne l'était pas !

Le singe aime une certaine bière fermentée qui se fait dans le Darfour et le Sennaar.

On met des moitiés de calebasses pleines de cette bière dans tous les endroits qu'on sait fréquentés par les singes.

Dès qu'un singe a goûté à cette bière, il jette un cri de joie qui fait accourir ses camarades.

Alors, toute la société se lance dans l'orgie et se grise à qui mieux mieux. Quand les singes sont ivres, les nègres paraissent.

Les buveurs ne se défient pas d'eux ; ils voient trouble et les prennent pour des singes d'une plus grande espèce ; si bien que les nègres n'ont que la peine de les rapporter ou de les ramener.

S'ils les rapportent, les singes les serrent dans leurs bras, tout en pleurant et en les couvrant de baisers. Ils ont le vin tendre.

S'ils les ramènent, ils en tiennent un par la main, le singe, de son côté, tient son camarade ; le camarade en tient un troisième ; le troisième, un quatrième, et ainsi de suite ; sentant le besoin qu'ils ont de l'appui les uns des autres, ils ne se quittent pas et marchent titubants, comme des satyres.

Il n'est pas rare de voir ainsi un nègre ramener dix ou douze singes, comme on voit chez nous un professeur conduire dix ou douze élèves.

Arrivés à leur destination, on les met dans des cages où ils se dégrisent peu à peu ; on a soin de leur donner chaque jour une portion de bière moins considérable que celle de la veille, afin de les habituer tout doucement à la captivité.

Le jour où on ne leur donne plus que de l'eau, ce jour-là, ils s'aperçoivent qu'ils sont prisonniers.

Six mois après la commande faite, Delaporte avait

ses deux lions, ses trois girafes, dont une pleine, — ses cinq antilopes et ses vingt singes.

La ménagerie était complète, sauf l'hippopotame.

Or, Delaporte avait juré qu'il aurait son hippopotame.

Il ne vous viendrait point a vous, n'est-ce pas, chers lecteurs, l'idée de faire un pareil serment !

Vous auriez tort : un hippopotame vaut cent mille francs comme un liard.

Il est vrai que, si, au lieu de ses cinq mille livres de rente sur le grand-livre, on rendait à un petit capitaliste du Marais un hippopotame, sous le prétexte que c'est le capital de sa rente, il se trouverait fort empêché, et crierait au vol.

Mais, lorsqu'on est consul au Caire, on sait la véritable valeur d'un hippopotame.

De même qu'Abbas-Pacha avait placé des pêcheurs sur le Nil blanc pour guetter l'hippopotame qu'ambitionnait l'Angleterre, Delaporte entretenait à Boulak deux nègres qui n'avaient pas d'autre mission que de guetter les pêcheurs d'Abbas-Pacha.

Un jour, l'un des deux nègres arriva tout essoufflé au consulat.

— Eh bien ? demanda Delaporte.

— Eh bien, l'hippopotame est arrivé.

Delaporte prit son chapeau et courut à Boulak.

— Est-ce un mâle ou une femelle? demanda-t-il aux pêcheurs.

— C'est un mâle, répondirent ceux-ci.

Delaporte se mit à rire de ce rire tout parisien que n'ont jamais compris les Arabes.

— Ne faites pas attention, dit-il, je suis content.

— De quoi est-tu content? demandèrent les Arabes.

— Je suis content que ce soit un mâle.

L'Angleterre avait demandé une femelle.

Delaporte les interrogea pour savoir de quelle façon ils avaient pu se procurer l'animal.

Un jour, ils avaient vu une femelle d'hippopotame, visiblement pleine, sortir de l'eau et monter sur un des îlots du fleuve Blanc.

Arrivée sur l'îlot, elle s'était couchée et y avait mis au jour un petit.

Puis, immédiatement, elle avait plongé dans le fleuve, selon toute probabilité, pour y faire ses ablutions.

Alors, sans perdre un seul instant, ils étaient sortis de leurs roseaux, s'étaient élancés dans leur barque, et avaient ramé vers l'îlot.

Là, sans autre résistance, de la part du petit hippopotame, que la lourdeur et l'inertie de sa masse, ils

l'avaient porté dans leur barque, et avaient ramé vers le bord le plus lestement qu'il leur avait été possible.

Mais, si lestement qu'il ramassent, ils n'avaient point tardé à entendre derrière eux le souffle terrible du père et de la mère.

Dans le sillage de la barque nageaient les deux hippopotames, à la distance de cinquante pas, à peu près, comme les Curiaces, sur la même ligne, et avec des intentions d'une hostilité patente.

La mère ouvrait une gueule à avaler un bœuf ordinaire, et faisait claquer ses mâchoires d'une façon effrayante.

L'animal gagnait visiblement sur la barque, et, quoique la barque n'eût plus qu'une trentaine de pas à faire pour toucher le rivage, il était probable qu'elle aurait affaire à la mère avant d'atteindre le bord.

— Débarrassons-nous d'abord de la mère, dit un des pêcheurs.

Et la barque s'arrêta court.

Le pêcheur qui avait parlé quitta la rame, prit son arc, y appliqua une flèche empoisonnée, et attendit.

— Attention, vous autres ! dit-il.

Les trois autres rameurs tenaient leurs rames levées et prêtes à fouetter l'eau.

L'hippopotame avançait avec rapidité.

L'archer se tenait à la poupe du batelet ; l'archer lança la flèche, et jeta un cri.

Il y a deux endroits où l'hippopotame est vulnérable : entre les deux yeux et au cou.

La flèche pénétra entre les deux yeux.

Le cri était un signal pour les rameurs.

Au cri poussé , les trois rames fouettèrent l'eau avec vigueur ; la barque se trouva à vingt pieds de l'animal.

Celui-ci avait fait quelques pas encore à la poursuite de ses ennemis ; mais, tout à coup, le poison, ce poison terrible, intantané comme la brucine ou l'acide prussique, tout à coup le poison avait fait son effet.

L'hippopotame avait battu l'eau de ses lourdes pattes, avait commencé de tourner sur lui-même, puis avait disparu comme dans un gouffre, au milieu du tourbillon qu'avait fait son agonie.

Pendant ce temps, la barque avait gagné la terre.

Mais, une minute après les pêcheurs, l'hippopotame mâle avait abordé.

La mort de sa femelle ne l'avait pas fait renoncer à sa poursuite.

Le même pêcheur qui avait déjà frappé la femelle

d'une flèche, prit une de ces lances de douze pieds de long, que vous verrez, chers lecteurs, quand le musée nigritien sera ouvert et livré à votre curiosité, lances au fer acéré et empoisonné comme celui de la flèche, et se coucha à terre sur la route de l'hippopotame, présentant le fer de la lance comme un épieu.

Cette fois, le fer de la lance était dirigé contre la gorge de l'animal.

Si le chasseur manquait cette gorge, il était immédiatement écrasé sous les pieds de l'énorme pachyderme.

Le fer, long de deux pieds, s'enfonça tout entier dans la gorge de l'animal.

Le chasseur fit un bond de côté qui le jeta hors de la ligne suivie par le monstre, qui passa, emporté par sa course, sur l'endroit même où le chasseur était couché une demi-seconde auparavant.

Le chasseur se releva comme par un ressort, et se hâta de mettre une vingtaine de pas entre lui et son ennemi.

L'hippopotame s'arrêta stupéfait de douleur.

Puis il essaya de se retourner contre son antagoniste; mais déjà le poison agissait.

Il poussa un beuglement terrible, fit voler le sable et

les pierres sous ses pieds, comme la femelle avait fait voler l'eau ; puis il tomba lourdement, fit deux ou trois tours sur lui-même, étira ses énormes membres, poussa un dernier râlement, et mourut.

Seulement alors, les pêcheurs furent véritablement maîtres du petit.

Par malheur, c'était un mâle !

Ils n'en résolurent pas moins de le conduire à Abbas-Pacha, se faisant ce raisonnement, que, puisqu'il voulait absolument avoir un hippopotame, mieux valait encore lui porter un hippopotame mâle que de ne pas lui en porter du tout.

Maintenant que je vous ai dit comment Delaporte s'était procuré l'hippopotame, les deux lions, les trois girafes, les cinq antilopes et les vingt singes qu'il a donnés au Jardin des Plantes, je vais vous dire, comment il s'est procuré, quatre magnifiques serpents dont il a enrichi le musée de Marseille.

Il y a au Caire, comme dans l'Inde, ce que l'on appelle des charmeurs de serpents ; je crois vous en avoir déjà parlé quelque part : ce sont des hommes qui se promènent dans les rues du Caire avec des boîtes, des sacs ou des paniers contenant des reptiles de toute espèce ; lorsqu'ils croient l'endroit favorable à

donner une représentation, ils s'asseyent à terre, se mettent à frapper à deux ou trois sur des tambours qui rendent une note monotone; un troisième ou un quatrième remplit sa bouche d'une herbe qui sent la menthe, et envoie des bouffées d'haleine parfumée dans toutes les directions.

Cette double préparation faite, ou ouvre sacs, boîtes ou paniers; les serpents se secouent, sifflent, se dressent, et se mettent à danser, en prenant pour appui le dernier tiers de leur corps, une espèce de gigue qui ravit les descendants des Pharaons au Caire et des Ptolémées à Alexandrie.

Les charmeurs vont, en outre, dans les maisons, regardant, flairant, furetant, et annonçant aux propriétaires des susdites maisons, avec une inquiétude toute philanthropique, qu'ils ont chez eux des serpents.

En géneral, le voisinage des animaux rampants est peu apprécié. Les femmes qui se sont amusées à jouer avec eux, à commencer par Ève et à finir par Cléopâtre, ont été assez mal récompensées de leur familiarité; il en résulte que, quand un charmeur de serpents en réputation a déclaré qu'une maison est hantée par un ou plusieurs de ces reptiles, d'habitude on le fait venir, et on lui donne pour chaque serpent plus ou moins

gros, — on sait qu'en fait de serpents les plus petits sont parfois les plus dangereux, — et on lui donne pour chaque serpent une vingtaine de piastres, c'est-à-dire cent sous, plus l'animal lui-même, qui, à partir de ce moment, entre dans le sac du charmeur, et fait partie de son corps de ballet.

Plusieurs fois, le doyen des charmeurs de serpents du Caire, nommé Abd-el-Kerim, c'est-à-dire *l'esclave de celui qui donne*, avait tourné autour du consulat, flairant portes et fenêtres, et secouant la tête d'un air qui n'avait rien de rassurant pour les hôtes de la légation française.

Des bruits sinistres revinrent de plusieurs côtés à Delaporte ; le bruit courait que le consultat était infesté de serpents.

Delaporte avait, dans ses investigations, trouvé pas mal de mille-pieds, un certain nombre de scorpions, mais pas le plus petit aspic ; aussi doutait-il fort de la perspicacité des charmeurs de serpents. Cependant, cédant aux instances de ses amis, qui frémissaient des dangers qu'il pouvait courir à partager un logement avec de pareils hôtes, il se décida à faire venir Abd-el-Kerim.

Abd-el-Kerim se rendit à l'invitation du consul franc, lequel, grâce à l'habitude qu'il a de la langue arabe,

put dialoguer avec le charmeur de serpents, sans avoir besoin de recourir à un interprète.

Abd-el-Kerim représentait ou plutôt représente encore, — car, malgré le métier dangereux qu'il exerce, il est plein de vie, — Abd-el-Kerim représentait le vrai type arabe.

C'était un homme de cinquante à soixante ans, portant le turban vert des descendants d'Ali, vêtu d'une grande chemise noire, serrée autour du corps par une ceinture de corde de poil de chameau.

Il avait l'air grave qui convenait à l'état qu'il exerce.

Il salua Delaporte en croisant ses deux mains sur sa poitrine et en s'inclinant devant lui, puis attendit qu'on l'interrogeât.

— Je t'ai fait venir, lui dit Delaporte, parce que l'on prétend qu'il y a ici, dans le consulat, force serpents.

L'Arabe prit le vent, flaira à plusieurs reprises, puis gravement :

— Il y en a, dit-il.

— Ah ! il y en a ?

— Oui.

Et le charmeur flaira une seconde fois.

— Il y en a même beaucoup, ajouta-t-il ; six, au moins.

— Diable ! fit Delaporte. Et tu te charges de les détruire?

— Je les appellerai et ils viendront.

— Je voudrais bien voir cela.

— Tu vas le voir.

Ceci se passait dans la chambre à coucher de Delaporte.

Abd-el-Kerim sortit et alla querir ses compagnons restés dans l'antichambre.

Trois hommes entrèrent derrière lui, s'assirent en cercle, mirent leur tambourin entre leurs jambes, emplirent leur bouche d'herbes odoriférantes, et, tout en criant : « Allah ! Allah ! Allah ! » se mirent à lancer des bouffées d'haleine parfumée.

Pendant ce temps, Abd-el-Kerim faisait entendre un certain sifflement qui avait pour but de se mettre en rapport avec les reptiles.

La chose dura trois ou quatre minutes, à peu près, sans aucun résultat visible ; mais, au bout de ce temps, Delaporte vit descendre le long des murailles et sortir de dessous les meubles une vingtaine de scorpions qui, obéissant à l'appel d Abd-el-Kerim, venaient à lui de tous les coins de la chambre.

Cette étrange procession commença d'ébranler Dela-

porte dans son incrédulité ; il y en avait qui descendaient le long de la muraille, d'autres le long de la moustiquaire, d'autres, enfin, le long des rideaux de la fenêtre ; c'était à frémir d'avoir couché dans une pareille chambre.

Tous les scorpions vinrent à Abd-el-Kerim comme les moutons viennent au berger. Abd-el-Kerim les ramassa à pleines mains et les mit dans un sac de peau de bouc.

— Vois-tu ? demanda-t-il à Delaporte.

— Certainement, je vois... je vois des scorpions, et même beaucoup ; mais je ne vois pas de serpents.

— Tu vas en voir, répondit Abd-el-Kerim.

Et il se mit à siffler un autre air, tandis que ses compagnons redoublaient leurs bouffées d'air et criaient désespérément : « Allah ! Allah ! Allah ! »

En effet, au grand étonnement de Delaporte, un sifflement à peu près pareil à ceux d'Abd-el-Kerim se fit entendre dans l'alcôve, et, de dessous son lit, il vit sortir un serpent de quatre pieds de long qui, la tête haute et déroulant ses anneaux verts et jaunes, s'avança vers Abd-el-Kerim.

Delaporte reconnut parfaitement l'espèce : c'était un de ces reptiles à la morsure mortelle, que les Ara-

bes appellent *tabouc*, et les Espagnols *cobra-capello*.

Abd-el-Kerim le prit sans façon par le cou et s'apprêtait à le fourrer dans sa peau de bouc, quand Delaporte réclama :

— Un instant! dit-il.

— Quoi? demanda Abd-el-Kerim.

— Ce serpent était bien chez moi?

— Tu l'as vu.

— Or, tout ce qui est chez moi m'appartient; fais-moi donc le plaisir, au lieu de mettre le serpent dans ton sac de peau de bouc, de le mettre dans ce bocal.

Et Delaporte présentait à Abd-el-Kerim un bocal plein d'esprit-de-vin qui attendait dans une armoire quelques-uns de ces curieux poissons du Nil, que de temps en temps, des fellahs pêcheurs lui apportent.

— Mais..., dit Abd-el-Kerim.

— Il n'y a pas de *mais*, dit Delaporte; le serpent était chez moi; donc, il est à moi; en outre, je le paye trente piastres. Prends garde! si tu fais des difficultés pour me le laisser, je dirai qu'il n'était là que parce que tu l'y avais mis d'avance, et qu'il n'est venu que parce qu'il est apprivoisé.

Abd-el-Kerim cessa toute résistance et fit glisser le serpent de ses mains dans le bocal.

Delaporte tenait tout prêt le bouchon et une ficelle ; le bouchon fut assujetti sur le bocal, et le serpent, malgré ses bonds et ses sifflements, fut contraint de demeurer dans son nouveau domicile.

— Y en a-t-il encore ? demanda Delaporte.

— Oui, dit Abd-el-Kerin, qui ne voulait pas avoir la honte de s'avouer vaincu.

Et les bouffées d'air, et les cris d'*Allah*, et le sifflement recommencèrent.

Un second serpent, moins gros toutefois que le premier, sortit de dessous la commode et se dirigea vers Abd-el-Kerim.

Delaporte prit un second bocal.

— Bon ! dit-il, cela me fera la paire.

Abd-el-Kerim fit la grimace ; mais il était pris, force lui fut d'abandonner le second serpent comme il avait fait du premier.

La cérémonie de l'introduction du cobra-capello dans le bocal achevée :

— Y en a-t-il encore ? demanda Delaporte.

— Non, pas ici.

— Où en sens-tu ?

Le charmeur de serpents se tourna du côté de la pièce voisine.

— J'en sens un là, dit-il.

C'était dans le salon.

— Allons-y, alors, dit Delaporte.

Et il prit un bocal sous chaque bras, en mit deux autres sous les bras de son nègre et passa au salon.

Il y en avait un effectivement ; celui-là était probablement un serpent musicien, car il s'était réfugié sous le piano.

Malgré la répugnance visible d'Abd-el-Kerim à s'en emparer, un instant après il était dans le bocal.

— Là ! Maintenant demanda Delaporte, où en reste-t-il encore ?

— Il y en a encore trois dans la cuisine, répondit tristement Abd-el-Kerim.

— Bon ! dit Delaporte, cela me fera la demi-douzaine. Allons à la cuisine.

Au premier appel, un serpent sortit de dessous la fontaine.

Abd-el-Kerim le mit dans un quatrième bocal en roulant des yeux désespérés.

— Allons, allons, du courage ; il me faut ma demi-douzaine.

— *Enta tafessed el senaa!* s'écria Abd-el-Kerim.

Ce qui, traduit en français, veut dire, mot pour mot :

« Décidément, tu es un gâte-métier ! »

Le charmeur de serpents s'avouait vaincu, et, pour sauver les deux derniers, consentait à se perdre de réputation aux yeux du consul français.

Delaporte eut pitié du bonhomme et lui donna quarante francs.

Abd-el-Kerim les mit dans sa poche, mais en murmurant :

— Quatre serpents qui dansaient si bien ! cela valait mieux que huit talaris !

Delaporte, pour le consoler lui promit le secret.

Vous voyez comme il le lui a gardé.

UN VOYAGE A LA LUNE

J'ai souvent, dans mes *Mémoires*, et même ailleurs, parlé d'un garde de mon père avec lequel j'ai fait mes premières armes.

Ce garde s'appelait Mocquet.

C'était un brave homme fort crédule. Il ne fallait pas discuter avec lui sur les légendes de la forêt de Villers-Cotterets. — Il avait vu la dame blanche de la Tour-au-Mont, il avait porté sur ses épaules le mouton fantastique de la Butte-aux-Chèvres, et l'on a vu que c'était lui qui m'avait raconté l'histoire de *Thibault le meneur de loups*, que tout récemment j'ai mis sous les yeux de mes lecteurs.

Dans les derniers temps où mon père, déjà gravement malade du mal dont il mourut, habita le petit château des Fossés, Mocquet fut atteint d'une étrange hallucination.

Il se figurait qu'une vieille femme d'Haramont — petit village distant des Fossés d'une demi-lieue — le *cauchemardait*.

Je ne sais pas si le verbe *cauchemarder* existe dans le dictionnaire de Boiste, de l'Académie ou de Napoléon Landais ; mais, s'il n'existe pas, Mocquet l'avait créé.

Mocquet, cette fois, avait eu raison ; puisque le substantif *cauchemar* existe, pourquoi le verbe *cauchemarder* n'existerait-il pas ?

Mocquet était donc cauchemardé par une vieille femme nommée la mère Durand.

Selon Mocquet, à peine était-il endormi, que la vieille femme venait s'asseoir sur sa poitrine, et, pesant de plus en plus sur lui, l'étouffait.

Alors commençait pour lui, avec toute la force et toutes les émotions de la réalité, une série d'événements s'enchaînant les uns aux autres avec une certaine logique qui démoralisait Mocquet, tant il était convaincu, en se réveillant, que ce qu'il venait de rêver n'était pas le moins du monde un rêve.

Sa conviction sous ce rapport était telle, que je vis plus d'une fois les auditeurs ébranlés, et que moi, enfant, je ne doutais aucunement pour mon compte que Mocquet ne vînt effectivement des pays d'où il disait venir.

A la suite de ces rêves, Mocquet, d'ordinaire, se réveillait haletant, pâle, brisé ; c'était à faire peine de voir le pauvre diable employant tous les moyens connus de ne pas dormir, tant il craignait le sommeil, suppliant ses voisins de venir jouer aux cartes avec lui, disant à sa femme de le pincer au bleu dès qu'il fermerait les yeux, et buvant, pour se fouetter le sang, du café comme un autre aurait bu de la bière.

Mais rien n'y faisait : les voisins de Mocquet, qui avaient à se lever le lendemain au jour, ne poussaient guère la partie de piquet au delà d'onze heures. Sa femme, après l'avoir pincé jusqu'à une heure du matin, finissait par s'endormir. Enfin, le café, qui d'abord avait produit un effet satisfaisant, cessait peu à peu d'agir, et était, pour le malheureux Mocquet, rentre dans la classe des boissons ordinaires.

Mocquet luttait alors de son mieux : il marchait, il chantait, il nettoyait son fusil ; mais, peu à peu, les jambes lui refusaient le service, la voix s'éteignait entre

ses lèvres et la batterie de son arme lui tombait des mains.

Tout cela ne s'opérait point sans que Mocquet, dans la prévision de ce qui allait se passer, poussât des plaintes amères ; mais ces plaintes dégénéraient en une espèce de râle qui indiquait que le cauchemar commençait et que la sorcière, qui chevauchait le pauvre garde en guise de balai, était à son poste.

C'était alors que le dormeur perdait toute idée du temps, de l'espace et de la durée, selon que son rêve avait plus ou moins traîné en longueur. Il soutenait qu'il avait dormi douze heures, huit jours, un mois, et les objets qu'il avait vus, les localités qu'il avait parcourues, les actes qu'il avait accomplis dans son hallucination restaient tellement présents à sa mémoire, que, quelque chose que l'on pût lui dire, quelque preuve qu'on essayât de lui donner, rien ne pouvait ébranler cette conviction dont j'ai déjà parlé.

Un jour, il arriva dans la chambre de mon père, si haletant, si pâle, si brisé, que mon père vit bien qu'il devait lui être arrivé, non pas en réalité, — la réalité était devenue chose à peu près indifférente à Mocquet, — mais en rêve quelque chose de formidable.

En effet, interrogé, Mocquet répondit qu'il tombait de la lune.

Mon père parut mettre la chose en doute. Mocquet la soutint, et, comme ses affirmations ne paraissaient pas faire grande impression sur l'esprit de mon père, Mocquet lui raconta son rêve tout entier.

J'étais dans un coin, j'entendis tout, et, comme j'ai toujours été grand ami du merveilleux, je ne perdis pas un mot du récit fantastique que l'on va lire, et qui est contemporain — sinon rival — des poétiques et fiévreux récits d'Hoffmann.

— Vous vous rappelez bien, général, dit Mocquet, qu'il y a sept ou huit jours, vous m'avez envoyé porter ne lettre au général Charpentier, à Oigny.

Mon père interrompit Mocquet.

— Tu te trompes, Mocquet, lui dit-il ; c'était hier.

— Général, je sais ce que je dis, continua Mocquet.

— Mais, pardieu ! moi aussi, dit mon père ; et la preuve, c'est que c'était hier dimanche et que nous sommes aujourd'hui lundi.

— C'était hier dimanche et c'est aujourd'hui lundi, insista Mocquet ; seulement, ce n'est pas hier, mais il y a eu dimanche huit jours que vous m'avez envoyé à Oigny.

Mon père savait qu'en pareille circonstance il était inutile de discuter avec Mocquet.

— Soit, dit-il, supposons qu'il y ait huit jours.

— Il n'y a pas à supposer, général; j'ai mis huit jours à faire le voyage que je viens de faire, et vous verrez que ce n'était pas trop de huit jours et que j'ai eu le temps bien juste.

— En effet, si tu as été à la lune, Mocquet.

— J'y ai été, général, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel.

— Eh bien, conte nous cela, Mocquet; ce doit être un voyage fort intéressant.

— Ah! je crois bien! vous allez voir. Il faut donc vous dire, général, que le hasard a fait qu'il y a eu dimanche huit jours, le père Berthelin se remariait en secondes noces. Il me rencontre juste comme il sortait de l'église, et il me dit :

« — Ma foi! je ne t'aurais pas dérangé pour si peu, mais, puisque te voilà, tu dîneras avec nous au port aux Perches.

» — Je ne demande pas mieux, répondis-je; le général m'a donné congé jusqu'à demain, et, pourvu que demain à neuf heures je sois de retour, je suis libre de mon temps jusque-là.

» — Bon ! tu sais ton chemin, n'est-ce pas ?

» — Je crois bien.

» — On te renverra à minuit, et, avant le jour, tu seras aux Fossés.

» — Alors, lui dis-je, cela va bien. »

Et je pris le bras de la grosse Berchu, qui n'avait pas de cavalier, et me voilà de la noce.

C'était le père Tellier, de Corcy, qui avait fait le repas ; le général Charpentier avait envoyé cinquante bouteilles de vin cacheté ; Tellier en avait apporté cinquante. Nous étions vingt-cinq convives, dont sept femmes ; en mettant une bouteille de vin par femme, c'était donc quelque chose comme quatre ou cinq bouteilles par homme ; c'était plus que raisonnable. Je disais bien à Berthelin :

« — Cinquante bouteilles pour vingt-cinq, Berthelin, crois-moi, c'est assez. »

Mais lui me répondit catégoriquement :

« — Bon ! le vin est tiré, il faut le boire. »

Et le vin fut bu.

Vous comprenez bien, général, que, quand un homme a ses cinq bouteilles dans le ventre, il ne marche pas très-droit et n'y voit pas très-clair ; aussi je ne sais pas bien comment la chose se fit ; mais je me

trouvai tout à coup avoir la rivière d'Ourcq à traverser.

Je savais un endroit où il y avait, non pas un pont, mais un tronc d'arbre jeté d'un bord à l'autre. Je longeai la berge jusqu'à ce que je le trouvasse, je m'engageai bravement dessus ; mais, arrivé au milieu, tout à coup le pied me manque, et patatras! voilà Mocquet à l'eau.

Heureusement que je nage comme un poisson; je tirai ma coupe vers le nord; mais, soit que la rivière pliât comme une chose flexible, soit que le courant fût trop fort, soit que le bord s'éloignât au fur et à mesure que je m'en approchais, je nageai, allant en avant, suivant le fil de l'eau, mais ne pouvant jamais mettre le pied sur la rive.

Au point du jour, j'entrai dans une rivière plus large.

C'était la Marne.

Je continuai de nager.

Plus la matinée s'avançait, plus il y avait de monde au bord de la rivière ; tout ce monde me regardait passer, disant :

« — Voilà un fier nageur ! Où va-t-il ? »

Les autres répondaient :

« — Probablement au Havre — ou en Angleterre — ou en Amérique. »

Et, moi, je leur criais :

« — Non, mes amis, je ne vais pas si loin ; je vais au château des Fossés porter à mon général la réponse du comte Charpentier. — Mes amis, au nom du ciel, envoyez-moi une barque ; je n'ai nullement affaire ni en Amérique, ni en Angleterre, ni même au Havre. »

Mais eux se mettaient à rire, répondant :

« — Non pas, tu nages trop bien. — Nage, nage, Mocquet ! nage ! »

Je me demandais comment ces gens, que je n'avais jamais vus, savaient mon nom. Mais, comme je ne pouvais pas résoudre cette question et que, quelques efforts que je fisse pour m'approcher du bord, je ne gagnais pas un pouce, je continuai de nager.

Vers quatre heures de l'après-midi, j'entrai dans une autre rivière plus large, et, comme je vis au-dessus d'une petite baraque : *Au pont de Charenton, matelote et friture*, je présumai que j'étais dans la Seine.

Je n'eus plus de doute quand, vers les cinq heures, j'aperçus Bercy.

J'allais traverser Paris.

J'étais fort content ; car je me disais en moi-même :

« — C'est bien le diable si, dans toute la longueur de la ville, je ne trouve pas un bateau où m'accrocher; une âme charitable qui me jette une corde, ou un chien de Terre-Neuve qui me repêche. »

Eh bien, général, je ne trouvai rien de tout cela; les quais et les ponts étaient couverts de monde qui semblait être venu là pour me regarder passer; je criai à tous ces hommes, à toutes ces femmes et à tous ces enfants :

« — Mes amis, vous voyez bien que je finirai par me noyer si vous ne me secourez pas; à l'aide! à l'aide! »

Mais hommes, femmes et enfants se mettaient à rire et criaient :

« — Ah bien, oui, te noyer, tu n'as garde! Nage, Mocquet! nage! »

Et j'en entendais d'autres qui disaient :

« — S'il va toujours de ce train-là, il sera demain soir au Havre, après-demain en Angleterre, et dans deux mois en Amérique. »

J'avais beau leur crier :

« — Ce n'est pas tout cela; je porte une réponse au général; il attend la réponse. Arrêtez-moi donc! arrêtez-moi donc! »

Ils répondaient :

« — T'arrêter, Mocquet? Nous n'en avons pas le droit, tu n'es pas un voleur. Nage, Mocquet ! nage ! »

Et, en effet, sans pouvoir m'accrocher aux trains de bois, aux piles des ponts, aux bateaux de blanchisseuses, je continuai de nager, passant successivement en revue, à droite, la place de l'Hôtel-de-Ville, à gauche la Conciergerie, à droite le Louvre, à gauche l'Académie, puis le jardin des Tuileries, puis les Champs-Élysées, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse laissé Paris derrière moi.

La nuit vint, je nageai toute la nuit.

Le matin, je me trouvai à Rouen.

Plus j'avançais, plus la rivière s'élargissait, et plus, par conséquent, les bords s'éloignaient de moi.

Je me disais :

« — Et ils appellent cela la Seine inférieure, ils sont bons enfants ! »

A Rouen, j'excitai la même curiosité qu'à Charenton et à Paris ; mais, comme à Charenton et à Paris, on m'invita à continuer de nager, en calculant, comme à Charenton et à Paris, le temps qu'il me faudrait, si je marchais toujours de ce train-là, pour aller au Havre, en Angleterre ou en Amérique.

A trois heures de l'après-midi, j'aperçus une immense étendue d'eau devant moi, avec une grande ville à droite bâtie en amphithéâtre et une petite à gauche.

Je présumai que la petite ville à gauche était Honfleur, la grande ville en amphithéâtre à droite le Havre, et l'immense étendue d'eau la mer.

J'étais trop loin des bords pour exciter la curiosité de la population ; je ne rencontrais que des pêcheurs sur leurs barques, qui s'interrompaient au milieu de leur pêche pour me regarder passer en disant :

« — Ce sacré Mocquet, voyez donc comme il nage : c'est pis qu'un canard. »

Et, moi, je leur disais en grinçant les dents :

« — Tas de canailles, va ! »

En attendant, c'était moi qui allais, et d'un fier train, je vous en réponds. Aussi, je ne tardai pas à sentir, au mouvement de la vague, que j'étais en pleine mer.

La nuit vint.

J'aurais pu appuyer à droite ou à gauche ; mais, comme rien ne m'attirait plus particulièrement à gauche qu'à droite, je continuai à nager en ligne directe.

Vers le point du jour, j'aperçus devant moi quelque chose comme une ombre. Je fis un effort pour me dres-

ser dans l'eau et voir par-dessus les vagues. J'y parvins, et il me sembla que c'était une île.

Je redoublai d'efforts, et, le jour venant de plus en plus, je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé.

Une heure après, je mettais pied à terre.

Il était temps : je commençais à me fatiguer.

Mon premier soin, en arrivant dans l'île, fut de chercher quelqu'un à qui demander où j'étais.

Vous comprenez bien, général, que je comptais profiter de la première occasion pour revenir en France. Je me disais :

« — Ma femme va être inquiète et le général furieux, d'autant plus que, quand je leur raconterai ce qui m'est arrivé, ils ne voudront pas me croire. »

Et remarquez bien que je n'étais qu'au commencement de mes aventures.

L'île me parut déserte.

Par bonheur, j'avais si bien dîné au port aux Perches, que je n'avais pas faim du tout. Seulement, j'avais soif ; mais cela ne m'inquiétait pas : j'ai toujours soif.

Je trouvai une source et je bus.

Puis je me mis en devoir de visiter l'île ; car, enfin, si j'étais destiné, comme Robinson, à vivre dans une

île, mieux valait connaître cette île plus tôt que plus tard.

L'île était plate et sans une seule colline. Je m'avançai à travers un marais dix fois large comme celui de Value. Au fur et à mesure que j'avançais, j'enfonçais davantage dans la tourbe et je sentais la terre trembler autour de moi. J'essayai d'aller à gauche, j'essayai de revenir sur mes pas, partout la terre cédait, menaçant de m'engloutir. Je me décidai donc à aller droit devant moi pour tâcher d'atteindre une grosse pierre que je voyais à cinquante pas à peu près.

J'y parvins... Ma foi, il était temps : je sentais la terre s'enfoncer sous moi, comme le jour où, du côté de Poudron, je fus obligé de mettre mon fusil entre mes jambes. Seulement, je n'avais pas de fusil, de sorte que cette dernière ressource me manquait.

Je montai sur le rocher, et je m'assis à son extrémité.

Mais à peine y fus-je installé, qu'il me sembla que mon poids, ajouté à celui du rocher, le faisait entrer petit à petit dans le marais. Je me penchai, et je n'eus bientôt plus de doute : le rocher s'enfonçait d'un pouce à peu près par minute et je pouvais calculer, à six pieds par heure, que, dans deux heures, si aucun

moyen de salut ne se présentait, je serais englouti.

Une ou deux fois j'essayai de descendre et de gagner un endroit plus solide. Mais il faut croire que la terre s'amollissait de plus en plus : la première fois, j'entrai jusqu'au genou, la seconde jusqu'à mi-cuisse, de sorte que je n'eus que le temps de me raccrocher à mon rocher et de remonter dessus.

Mais mon rocher lui-même s'enfonçait toujours.

Je compris que tout était fini pour moi ; j'essayai de me rappeler une des prières que ma mère m'avait apprises lorsque j'étais tout petit ; mais il y avait si longtemps de cela, que j'avais tout oublié.

J'étais assis ; je laissai tomber ma tête sur mes genoux, en fermant les yeux.

Mais je n'avais pas besoin de voir pour me rendre compte de la situation.

Je sentais le rocher qui continuait de s'enfoncer d'un mouvement presque insensible, lorsque, tout à coup, une grande ombre effleura mon œil, même à travers mes paupières, et il me sembla que quelque chose passait entre le soleil et moi.

Je rouvris vivement les yeux.

Ce qui passait entre le soleil et moi, c'était un aigle superbe, ayant plus de dix pieds d'envergure. Il tourna

quelque temps autour de ma tête. Je crus qu'il avait de mauvaises intentions et je cherchais une arme quelconque pour me défendre, lorsqu'au lieu de s'abattre sur moi, il s'abattit devant moi, replia ses ailes, lissa ses plumes, et, me regardant d'un air goguenard, me dit :

« — C'est donc toi, Mocquet? »

J'avoue que je fus on ne peut plus étonné d'entendre un aigle m'adresser la parole et me nommer par mon nom; mais, depuis quelque temps, il m'arrive des choses si extraordinaires, que mes étonnements sont de courte durée.

« — Oui, monsieur, lui répondis-je poliment, c'est moi.

» — Comment te portes-tu?

» — Mais assez bien pour le moment. Et vous?

» — Moi, comme tu vois, je me porte à merveille. »

Puis, après un moment de silence :

« — Tu me parais inquiet, me dit-il; qu'as-tu donc?

» — Ma foi, monsieur, lui répondis-je, je ne vous dissimulerai pas que j'aimerais autant être rentré chez le général, auquel j'ai une réponse à donner de la part du comte Charpentier, que d'être ici.

» — C'est-à-dire, mon cher Mocquet, que tu cher-

ches un moyen de transport et que tu n'en trouves pas.

» — Vous y êtes, monsieur, » m'écriai-je.

Et je me mis à lui raconter comment vous m'aviez envoyé à Oigny, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'avais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer; comment, enfin, j'avais débarqué dans l'île où j'avais l'honneur de le rencontrer, et cela, juste au moment où la position devenait assez critique pour me donner de graves inquiétudes.

« — En effet, dit l'aigle en jetant un coup d'œil sur mon rocher, qui s'enfonçait de plus en plus, il n'est guère à croire que tu puisses te tirer d'affaire, mon pauvre Mocquet.

» — Vous croyez? lui demandai-je.

» — Ah! me dit-il, tu es le dix-septième que je vois mourir comme cela. »

Je laissai échapper un gémissement.

« — Bon! dit-il, ne te désespère pas trop : tu as la chance de tomber sur un des genres de mort les plus rapides et les moins douloureux, tandis qu'en continuant de vivre, tu étais exposé à un tas de maladies

plus douloureuses les unes que les autres, aux rhumatismes, à la goutte, aux névralgies, à la phthisie, à la paralysie... »

Je l'interrompis.

« — Sauf votre respect, monsieur, lui dis-je, vous qui êtes si savant, ne connaîtriez-vous donc point un moyen pour moi de quitter cette île ; car, si caressante que soit la mort que vous me promettez, j'aimerais encore mieux vivre, fût-ce cent ans, en courant toutes les chances mauvaises de la vie, que de mourir dans une heure, si agréablement que ce soit.

» — Tu as donc bien peur de la mort?

» — Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille ; et puis j'ai une réponse à rendre au général de la part du comte Charpentier.

» — Eh bien, je vais être bon garçon, quoiqu'il soit inconvenant de se griser comme tu l'as fait, et surtout le saint jour du dimanche. — Monte sur mon dos.

» — Comment, m'écriai-je, que je monte sur votre dos ?

» — Oui, et tiens-toi bien, de peur de tomber.

» — Vous voulez plaisanter.

» — Foi d'aigle, dit l'oiseau en posant sa patte droite sur sa poitrine, je parle sérieusement. Ainsi, accepte

mon offre, ou prépare-toi à mourir étouffé dans la boue comme un crapaud ; aussi bien voilà ton piédestal qui s'enfonce, et je ne donne pas un quart d'heure sans que ce soit le tour de la statue. »

En effet, il n'y avait plus du rocher hors de la boue que la partie sur laquelle portaient mes deux pieds, et encore la tourbe liquide commençait-elle à mouiller la semelle de mes souliers.

Je regardai autour de moi et compris qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut que d'accepter la proposition que me faisait l'aigle; en conséquence, prenant mon parti :

« — Je vous remercie de l'offre que vous me faites, monsieur, lui dis-je, et l'accepte de grand cœur ; seulement, je crains d'être un peu lourd.

» — Bon ! dit l'aigle, ne crains pas cela, je suis fort. »

Il s'approcha de moi, releva ses ailes de manière à ce que je pusse me mettre à califourchon sur son dos sans en gêner les mouvements; je l'empoignai par le cou et il s'éleva rapidement dans l'air.

D'abord, je le serrai un peu fort, car je craignais de tomber; mais, au mouvement qu'il fit, je compris que je gênais sa respiration et j'ouvris un peu la main.

« — C'est bien, dit-il ; maintenant, cela va aller tout seul.

» — Pardon, lui dis-je le plus poliment que je pus, attendu que je me voyais à son entière discrétion, — s'il plaît à Votre Seigneurie, et sauf le respect que je dois à son jugement supérieur, il me semble que nous ne prenons pas le chemin de la maison.

» — Tout à l'heure, tout à l'heure, dit l'aigle ; j'ai pour le moment affaire dans la lune, et nous allons d'abord y passer. »

Vous comprenez ma stupéfaction ! je faillis en perdre l'équilibre et me laisser tomber.

« — Dans la lune ! m'écriai-je ; mais je n'ai point affaire dans la lune, moi ; je n'y connais personne. Vous auriez dû me prévenir. Cela me retarde, de passer par la lune.

» — Bon ! dit l'aigle, vingt-quatre heures de plus ou de moins, qu'est-ce que c'est que cela? Si je t'avais laissé sur ton île, tu aurais été autrement en retard. Décide-toi donc ; viens avec moi ou va-t'en.

» — M'en aller ! lui dis-je ; vous en parlez bien à votre aise. Par où voulez-vous que je m'en aille ?

» — Par où tu voudras. Tu comprends, la route est libre.

» — Non pas, peste ! j'aime encore mieux aller avec vous dans la lune. J'attendrai à la porte pendant que vous ferez vos commissions. »

Cependant, nous continuions de monter ; la terre ne m'apparaissait déjà plus que comme un brouillard et la mer comme un miroir, tandis qu'au-dessus de ma tête, je voyais la lune s'élargir au fur et à mesure que la terre diminuait.

La nuit vint, la terre se couvrit d'obscurité, tandis qu'au contraire la lune s'illuminait de la réflexion du soleil, que je voyais écorné par la terre.

L'aigle montait toujours.

Il vint un moment où la terre me cacha entièrement le soleil ; alors je me trouvai dans l'obscurité la plus complète ; j'avais entièrement perdu de vue la lune.

L'aigle montait toujours.

Peu à peu la terre démasqua le soleil et le jour revint.

Le soir, je n'étais plus qu'à deux ou trois lieues de la lune ; elle m'apparaissait comme une grosse boule jaunâtre de la forme d'un fromage de Hollande ; elle avait un gros bâton fiché dans le côté comme la queue d'une poêle.

Je présumai que c'était par là que la prenait le bon Dieu quand il avait affaire à elle.

« — Mon cher Mocquet, me dit l'aigle, nous voilà arrivés ; mets-toi à cheval sur ce bâton et attends-moi. »

Il ne s'agissait pas de discuter, vous comprenez bien ; je fis ce que désirait l'aigle et me cramponnai de mon mieux à cette espèce de manche à balai.

Il me sembla qu'il branlait dans la lune ; de plus, le poids de mon corps le fit incliner ; en sorte que je me trouvai comme sur un cheval qui se cabre.

« — Le diable t'emporte, aigle maudit ! » murmurai-je en patois picard, pour qu'il ne m'entendît pas.

Mais lui éclata de rire et dit :

« — Bonsoir, Mocquet ! si tu te trouves bien là, restes-y mon garçon.

» — Comment, que j'y reste ?

» — Sans doute.

» — D'abord, je ne m'y trouve pas bien.

» — Tant pis ; mais ce n'est pas moi qui te porterai ailleurs.

» — C'était donc une farce ? m'écriai-je. Eh bien, elle est jolie, votre farce !

» — Non, Mocquet, ce n'est point une farce, c'est une vengeance.

» — Une vengeance ? Et pourquoi vous vengez-vous de moi ? Je ne vous ai rien fait.

» — Comment, tu ne m'as rien fait? Tu as, l'année dernière, déniché mes petits sur la plus haute tour du château de Vez.

» — Allons donc, j'ai déniché deux émouchets; vous n'êtes pas un émouchet, vous,

» — Oui, fais l'innocent, va!

» — Monsieur l'aigle, je vous jure...

» — Au revoir, Mocquet!

» — Monsieur l'aigle...

» — Porte-toi bien.

» — Au nom du ciel!..

» — Bien du plaisir. »

Et, battant des ailes, il s'envola en riant.

Je ne riais pas, moi, vous comprenez bien; le bâton s'inclinait de plus en plus : si j'avais pu accrocher un coin de la lune, je me serais au moins assis dessus, et j'eusse été plus à mon aise; mais je tenais le bâton à deux mains, je n'osais le lâcher d'une seule, de peur que les forces ne me manquassent à l'autre, et que je ne fusse précipité.

En ce moment-là, justement la porte de la lune s'ouvrit, criant sur ses gonds comme une porte qui depuis plus de trois mois n'a pas été graissée, et l'homme de la lune parut...

— Quel homme ? demandai-je de mon coin.

— Dame, répondit Mocquet, probablement celui qui la garde.

— Il y a donc un homme dans la lune?

— Oh ! cela, je puis le certifier : je l'ai vu comme je vous vois, et, de plus, il m'a parlé.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit :

« — Que fais-tu là, fainéant?

» — Comment, fainéant? lui dis-je. Eh bien, je vous réponds qu'il y a peu d'êtres de notre espèce qui fassent une besogne pareille à celle que je fais en ce moment.

» — Et à quel propos fais-tu cette besogne-là ?

» — Oh ! je n'en ai pas eu le choix, » lui dis-je.

Et je lui racontai comment vous m'aviez envoyé chez le comte Charpentier, comment j'avais trouvé Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et de la Seine dans la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle ; puis je lui racontai comment ce misérable oiseau m'avait abandonné sur mon bâton comme un perroquet sur son perchoir, en me souhaitant bien du plaisir,

souhait qui était loin de se réaliser; enfin, je le suppliai de me tendre la main et de m'aider à monter sur la lune.

Mais lui, commençant par tirer sa tabatière de sa poche, puis l'ouvrant, y fourrant ses doigs, y puisant une prise de tabac et la reniflant, secoua la tête.

« — Comment, vous secouez la tête? m'écriai-je.

» — Oui, Mocquet, je la secoue, répondit le priseur.

» — Qu'est-ce que cela veut dire?

» — Cela veut dire que tu ne peux pas rester ici.

» — Comment, je ne peux pas rester ici?

» — Non ; tu vois bien que tu fais pencher la lune.

» — Certainement que je le vois bien.

» — Alors, tu comprends, si la lune penche encore d'un degré ou deux, tu vas renverser mon eau, qui est là dans le creux d'un rocher. Et, comme il ne pleut ici que tous les trois mois, qu'il a plu avant-hier, je serai mort de soif avant les prochaines pluies.

» — Mais, aussi, m'écriai-je, je ne compte pas rester ici, vous comprenez bien. Je profiterai de la première occasion qui se présentera pour la terre.

» — Il n'y a jamais d'occasion pour la terre, me répondit l'homme.

» — Il n'y a jamais d'occasion?

» — Jamais...

» — Comment ferai-je alors :

» — Tu lâcheras le bâton ; et, comme la terre est juste au-dessous de la lune en ce moment, dans deux ou trois heures, tu seras arrivé.

» — Mais je me briserai comme verre. — Allons donc !

» — Quoi, allons donc?

» — Jamais.

» — Jamais quoi ?

» — Jamais je ne lâcherai mon bâton.

» — Ah ! tu ne le lâcheras pas !

» — Non, je ne le lâcherai pas.

» — Eh bien, c'est ce que nous allons voir. »

L'homme de la lune, qui avait gardé sa tabatière dans sa main, la remit dans sa poche, rentra dans sa maison et en sortit cinq minutes après avec une hache.

A cette vue, je devinai son intention et je frémis de tout mon corps.

« — Eh ! mon cher monsieur, lui dis-je, j'espère bien que vous n'allez pas couper mon bâton. Mais c'est tout simplement un meurtre, un assassinat. Ah ! vieux drôle ! ah ! vieux coquin ! ah ! vieux... »

Un craquement terrible me coupa la voix : au troi-

sième coup de hache, le bâton s'était rompu et je tombais, mon bâton entre les jambes, avec une telle rapidité, que la voix me manqua.

Débarrassée de moi, la lune se remit d'aplomb, et je vis l'homme qui suivait des yeux ma chute à travers l'espace avec une satisfaction qu'il ne se donnait pas même la peine de cacher.

Au bout de dix minutes, à peu près, d'une chute furieuse, il me sembla entendre à mes oreilles un grand bruit d'ailes accompagné de formidables *coing! coing! coing!*

Je passais à travers une bande d'oies sauvages.

« — Comment! me dit le jars qui conduisait la troupe, c'est vous Mocquet? »

J'avoue que cela me fit plaisir de me trouver en pays de connaissance. — Seulement, comment cette oie me connaissait-elle? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

« — Ma foi, oui, répondis-je, c'est moi-même.

» — Êtes-vous en bonne santé?

» — Pour le moment, cela ne va pas mal, répondis-je; mais j'ai peur que, d'ici à peu, il n'y ait du changement.

» — Sans être trop curieux, continua le jars, puis-je vous demander comment il se fait que je vous rencon-

tre à vingt mille lieues de la lune et à soixante mille lieues de la terre ? »

Alors je lui racontai comment vous m'aviez donné une commission pour le comte Charpentier, comment j'avais rencontré Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de l'Ourcq j'étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle. Je lui narrai comment ce misérable oiseau m'avait conduit à la lune, m'avait abandonné sur le manche de la lune, et comment l'homme de la lune, voyant que je la faisais pencher, avait craint que je ne répandisse son eau, avait pris une hache et avait coupé le bâton. — En preuve de quoi, je lui montrai le bâton que j'avais encore entre les jambes.

Peut-être me demanderez-vous comment je pouvais raconter tout cela en tombant, puisque, entraîné par mon poids, je devais tomber bien plus vite que les oies ne pouvaient voler. Mais, à ce commandement : *Coing ! coing !* qui veut dire, dans la langue des oies : *Reployez vos ailes !* toute la troupe avait reployé ses ailes ; n'ayant plus rien pour se soutenir, chaque oie tombait en même temps que moi, comme un gros grêlon.

« — Ah ! ah ! fit le jars après m'avoir écouté avec attention, si bien que tu dégringoles ?

» — Je dégringole, c'est le mot.

» — Que donnerais-tu bien à celui qui te garantirait de te déposer à terre aussi doucement que sur un lit de plumes ?

» — Je lui donnerais ma bénédiction d'abord, et, foi d'homme, j'y ajouterais bien un petit écu.

» — Eh bien, moi, je t'y déposerai pour rien.

» — Pour rien ? C'est encore mieux.

» — Mais à une condition, cependant.

» — Laquelle ?

» — Tu me jureras de ne jamais faire la chasse aux oies sauvages.

» — Oh ! si ce n'est que cela, je vous le jure.

» — *Couag !* » fit l'oie sauvage.

Cela veut dire : *Attention !*

« — Nous y sommes ! répondirent les oies.

» — Prenez chacune un bout du bâton dans votre bec, » commanda le jars.

Les oies obéirent.

« — La ! et maintenant, étendez les ailes. »

Les deux oies commandées étendirent les ailes, et je sentis que je m'arrêtais dans ma chute.

« Ah ! sapristi ! » m'écriai-je.

C'était la respiration qui me revenait.

Je fis une évolution sur mon bâton et je me trouvai assis de côté, comme une femme sur une bourrique. Je tenais le bâton des deux mains, et, comme de regarder en bas me donnait le vertige, le jars ordonna au reste de la bande de voler au-dessous de moi et de me faire avec son corps une espèce de tapis de pied.

Pendant toute cette conversation et toute cette opération, nous étions insensiblement descendus, et la terre, non-seulement s'était refaite visible, mais m'apparaissait dans tous ses détails. Nous remontions vers le Midi, ce qui était mon chemin direct, et je revoyais successivement le Havre, Rouen, Paris.

Arrivé à Paris, je criai à mon jars, qui nous servait de guide :

« — Un peu à gauche, l'ami, un peu à gauche ! »

Il répéta dans sa langue :

« — Un peu à gauche ! »

Et nous obliquâmes.

J'avoue que je revis avec une grande joie Dammartin, Nanteuil, Crépy.

« — Un peu à droite ! » dis-je, arrivé à cette dernière ville.

Et le jars prit un peu à droite.

Tout à coup, je m'aperçus que la bande, au lieu de s'abaisser, s'élevait.

« — Mais c'est ici, m'écriai-je, mon ami jars, c'est ici ; descendez-moi donc ! Voilà Value à ma droite, voilà Haramont à ma gauche, voilà les Fossés juste au-dessous de moi. Descendez-moi donc ! descendez-moi donc ! »

Mais lui criait :

« — Plus haut ! haut ! »

Et, sans m'écouter, la troupe lui obéissait.

J'allongeai la main pour l'attraper ; j'avais une envie terrible de lui tordre le cou.

Il m'échappa, mais comprit parfaitement mon intention.

« — Ah ! voilà comme tu es reconnaissant, Mocquet ? » me dit-il.

J'étais exaspéré.

« — Mais ne vous apercèvez-vous donc pas, lui dis-je, que nous nous éloignons de chez le général... pour aller où ? je n'en sais rien... au diable !

» — Mocquet, dit le jars d'une voix douce, pour être une oie, on n'est pas pour cela un imbécile. N'as-tu donc pas vu ?

» — Si fait, j'ai vu ; j'ai vu le château du général, j'ai vu Villers-Cotterets, et voilà que nous appuyons à droite et que je vois la Ferté-Milon, et que je vois Melun, Montargis, Moulins.

» — Oui, tu as vu bien des choses ; mais tu n'as pas vu Pierre, le jardinier, qui était embusqué derrière une haie avec son fusil, et qui nous attendait pour nous canarder.

» — Bah ! Pierre est un maladroit, il vous eût manquées.

» — Il y a, mon cher Mocquet, chez les oies, un proverbe qui dit : « Il n'est pires coups que les coups de » maladroit. »

» — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu fis-je ; mais ou allons-nous maintenant ? Bon ! voilà que je revois la mer. Qu'est-ce que cette mer-là ?

» — C'est la mer Méditerranée, que les anciens appelaient mer Intérieure, parce qu'elle est entièrement enfermée dans les terres et n'a de communication avec le grand Océan que par le détroit de Gibraltar.

» — Savez-vous que vous êtes fort instruite pour une oie ? lui dis-je.

» — J'ai beaucoup voyagé, répondit modestement le jars.

» — Mais enfin, où allons-nous?

» — Nous allons au lac Tchad.

» — Où est cela, le lac Tchad?

» — Au centre de l'Afrique.

» — Comment, au centre de l'Afrique? dans le pays des nègres?

» — Justement.

» — Mais je n'y ai point affaire, moi; je n'y veux pas aller. Halte-là! halte! Tenez, voilà justement un bâtiment qui va entrer à Marseille; descendez-moi sur le bâtiment, descendez-moi vite.

» — Je ne puis te descendre tout à fait, tu sais bien que partout où est l'homme nous courons un danger.

» — Eh bien, approchez-vous le plus possible, je me aisserai tomber.

» — Libre à toi.

» — C'est bien heureux... La! je crois que j'y suis.

» — Non, pas encore.

» — Et maintenant?

» — Pas encore.

» — D'ici, je tomberai juste sur le pont.

» — D'ici, tu tomberas à la mer.

» — Et d'ici?

» — Tu y es ; mais ne perds pas de temps. Il passe... il sera passé. Bon voyage ! »

En effet, j'avais lâché le bâton, mais une seconde trop tard. Au lieu de tomber sur le bâtiment, je tombai dans son sillage.

Comme je tombais d'une centaine de pieds de haut, j'allai jusqu'au fond de la mer. Heureusement, j'avais fait provision d'air ; je retins ma respiration, et je revins à la surface.

On m'avait vu tomber du bâtiment, et une barque m'attendait avec quatre rameurs et un contre-maître.

Oh ! général, je ne saurais vous dire ma satisfaction quand je sentis une main d'homme au lieu d'une patte d'oie, et quand je me vis porté sur un bâtiment au lieu de voyager à cheval sur le dos d'un aigle, ou assis sur un baton porté par des oies.

Deux heures après, nous étions à Marseille.

Je courus à la malle-poste : par chance, il restait une place avec le conducteur ; je la retins, — et me voilà !

Maintenant, général, pardon du retard ; mais vous conviendrez qu'il ne fallait pas moins de huit jours pour aller du port aux Perches au Havre, du Havre à l'île du marais, de l'île du marais à la lune, de la lune à

la Méditerranée, de la Méditerranée à Marseille et de Marseille ici. — Voici la réponse du comte Charpentier, général.

Et Mocquet tendit une lettre à mon père.

Mocquet a toujours cru qu'il avait été dans la lune. On a eu beau lui soutenir qu'il n'avait pas quitté son lit et avait eu le cauchemar, il soutint, lui, qu'il avait bel et bien fait le voyage que je viens de raconter.

Mocquet me prit en grande amitié, surtout parce que j'étais le seul qui ne lui rît pas au nez quand il parlait de l'aigle vindicatif, de l'homme de la lune et du jars savant.

Je ne lui riais pas au nez, parce que je croyais fermement qu'il avait fait le voyage de la lune, et que je ne regrettais qu'une chose : c'était de ne l'avoir pas fait avec lui.

— Mais soyez tranquille, me disait Mocquet, si j'y retourne, je vous prendrai avec moi et nous irons ensemble.

Mocquet est mort sans y retourner.

Maintenant, y a-t-il quelqu'un qui cherche un compagnon de voyage pour aller dans la lune ?

Me voilà.

CE QU'ON VOIT
CHEZ MADAME TUSSAUD

I

Dernièrement, j'avais quelques amis à dîner, — un phrénologue américain, un médecin hongrois, un réfugié italien, — et, parmi eux, un négociant germano-anglo-indien fort aventureux, fort aimable, fort millionnaire ; ce qui, chez lui, qualité étrange, au lieu de gâter la chose, l'embellit.

Il se nomme M. Young, marquis de Badaour.

C'est le nabab pur sang.

Au dessert, il leva son verre.

— Messieurs, dit-il, un toast!

On connaît la solennité de pareilles paroles sortant de la bouche d'un Allemand ou d'un Anglais.

Or, quand l'Allemand est Anglais, ou l'Anglais Allemand, ces paroles sont doublement solennelles.

On fit silence.

— A ceux, dit M. Young, qui viendront avec moi, mercredi prochain, aux courses d'Epsom.

— Bon ! dit une voix, pour aller aux courses d'Epsom, il eût fallu s'y prendre il y a un mois. Vous ne trouverez plus une chambre à louer dans les hôtels, plus une voiture à louer dans les écuries.

— Aussi, répliqua M. Young, il y a un mois que je me suis précautionné. J'ai retenu deux étages de London-Coffee-House, et un de mes amis a dû louer une calèche où nous tiendrons facilement douze. Je puis donc offrir à chacun de ceux qui me feront raison de mon toast une place dans ma calèche, une chambre dans mes deux étages; pour tout le reste, et les courses d'Epsom passées, chacun sera libre comme l'air.

Mon fils et moi fîmes raison au toast.

C'était pour moi une occasion de voir, non-seulement les courses d'Epsom, mais encore l'exposition de Manchester; c'était pour mon fils celle de voir les courses

d'Epsom, l'exposition de Manchester, et, par-dessus le marché, l'Angleterre, qu'il ne connaissait pas.

— Où est le rendez-vous? demandai-je.

— Lundi soir, à sept heures et demie, dans la cour du chemin de fer du Nord.

Il ne fut pas dit autre chose.

On vida son verre là-dessus; l'engagement était bien autrement sacré que s'il eût été passé devant notaire.

Le lundi, à sept heures et demie du soir, nous étions, Alexandre, M. Young et moi, dans la cour du chemin de fer; à huit heures moins un quart, nous montions en wagon; à trois heures du matin, nous arrivions à Calais; à trois heures et demie, le paquebot s'éveillait, toussait, se mettait à nager, et, deux heures après, à travers la limpide transparence de l'atmosphère matinale, nous abordions à Douvres sans avoir perdu de vue les côtes de France.

Le premier convoi du chemin de fer venait de partir: nous avions une heure à dépenser en attendant le second.

Il n'y a pas grand'chose à voir, à Douvres, à six heures du matin.

— Bon! me direz-vous, il y a la mer, et l'on ne se lasse pas de voir la mer!

Vous avez raison pour tout autre pays que Douvres; mais, à Douvres, on ne voit pas la mer, on ne voit que le brouillard.

Je ne sais pour combien de parties d'azote, d'oxygène ou d'eau, le brouillard entre dans l'air respirable des Anglais; mais ce que je sais, c'est que les Anglais ne peuvent pas se passer de brouillard.

Les Anglais ont généralement le spleen au mois de novembre.

Vous croyez qu'ils ont le spleen à cause du brouillard, qui commence en novembre pour ne finir qu'en mai.

Point du tout.

Ils ont le spleen parce que, pendant quatre mois, ils ont été privés de brouillard. Le brouillard leur manque!

C'est si vrai, que, dans les pays où il n'y a pas de brouillard, ils en font un, du moment qu'ils se sont décidés à l'habiter. — Voir Gibraltar et Malte. Le brouillard était inconnu à Gibraltar avant 1704, et à Malte, avant 1800; mais les Anglais ont pris Malte aux Français et Gibraltar aux Espagnols : Gibraltar et Malte ont aujourd'hui du brouillard, comme Douvres et Southampton.

Vous me demanderez avec quoi les Anglais font leur brouillard.

Avec du charbon de terre, je présume.

Mais il ne s'agit pas de cela. J'ai constaté, en passant, que ce n'était pas le bon Dieu qui faisait le brouillard, mais que c'étaient les Anglais ; c'est tout ce qu'il me faut.

Je disais donc qu'à six heures du matin, il n'y avait pas grand'chose à voir à Douvres ; ce qui ne m'empêcha point de demander à une espèce de cicerone parlant moitié anglais, moitié français :

— Qu'avez-vous à me montrer ?

Il fut d'abord assez embarrassé, chercha un instant, puis me dit :

— Voulez-vous voir la coulevrine de la reine Anne ?

— Va pour la coulevrine de la reine Anne.

Nous nous mîmes en route.

Chemin faisant, mon cicerone voulut m'expliquer ce que c'était que la reine Anne.

— Oh ! mon ami, lui dis-je, je connais la reine Anne aussi bien que vous, et peut-être mieux. C'était une grosse reine, fort couperosée, ayant eu douze ou quatorze enfants dont elle eut le malheur de ne pas conserver un seul pour lui succéder ; aimant fort le vin de France, dont Louis XIV se chargeait de lui faire sa provision ; s'inquiétant peu de la religion, qui s'en

alla tant soit peu au diable sous son règne ; une reine, enfin, à laquelle le statuaire chargé de conserver sa ressemblance, en mémoire de ces deux détails sans doute, a fait la mauvaise plaisanterie de couler, à la porte de Saint-Paul, une mauvaise statue de bronze qui tourne le dos à l'église et regarde le marchand de vin. Vous voyez donc que je connais la reine Anne presque aussi bien que mon confrère M. Scribe, qui, sans doute pour être désagréable à son ombre, a fait le *Verre d'Eau,* à telles enseignes, que la pièce commence par cette phrase :

« Monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine ; *j'en trouverai les moyens, je vous le jure*, et elle sera reçue avec les égards *dus à l'envoyé d'un grand roi.* »

— Je vois que vous connaissez la reine Anne, que vous connaissez même M. Scribe...

— Je le sais par cœur, comme vous voyez, mon ami, puisque, à distance, je puis vous citer une phrase qui, à mon avis, est un modèle de langue.

— Mais vous ne connaissez pas la coulevrine.

— Cela, je l'avoue.

— Allons donc voir la coulevrine.

La coulevrine de la reine Anne est une coulevrine

comme toutes les coulevrines, un peu plus longue peut-être, voilà tout.

Ce qui fait le charme de la coulevrine de la reine Anne, c'est son inscription ; cette inscription indique le degré d'affection que se portent les deux peuples, anglais et français.

Voici l'inscription de la coulevrine de la reine Anne :

« Tenez-moi propre, chargez-moi convenablement, et j'enverrai un boulet de Douvres à Calais. »

Merci, voisins ! Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Après cette visite à la coulevrine, nous avions encore du temps à perdre ; j'entrai au buffet du chemin de fer.

Je voudrais bien qu'un savant hygiéniste, mon ami Place, par exemple, qui dans ce moment est chargé, sous le rapport de l'hygiène, de faire l'éducation des Bruxellois, voulût bien me dire ce que l'on peut prendre dans un buffet, à six heures du matin, après avoir fait quatre-vingt-dix lieues en chemin de fer et dix ou douze lieues en bateau à vapeur.

Il n'est point que vous ne sachiez, chers lecteurs, que la mer, furieuse d'avoir, à la suite de je ne sais quel

cataclysme, séparé deux peuples destinés à si bien s'entendre dans l'avenir, fait incessamment rage entre Douvres et Calais, et est plus fatigante, pendant les deux heures ou deux heures et demie que l'on met à la traverser dans sa plus étroite largeur, qu'elle ne l'est quelquefois quand on va de Portsmouth à New-York, ou de Lorient à Buenos-Ayres.

Je ne dis pas cela pour moi : j'ai le bonheur de regarder du haut du pont la mer avec un suprême dédain ; elle ne m'a jamais produit qu'un seul effet : c'est de me donner de l'appétit; plus elle est grosse, plus elle me creuse.

Cependant, comme il est difficile de manger au milieu de gens qui font tout le contraire, on en arrive, en mettant pied à terre, à des dépravations d'estomac qui vous épouvantent quand on y réfléchit à tête reposée.

A peine si j'ose dire ce que je demandai en entrant au buffet.

Je demandai une tasse de café à la crème.

Le café à la crème qu'on prend chez soi est rarement bon; une fois que vous êtes engagé sur les grandes routes, il ne l'est jamais; mais, en arrivant en Angleterre, c'est un breuvage qui n'a plus de nom.

Peut-être me demanderez-vous, chers lecteurs, pour-

quoi je m'arrête sur de pareils détails, ayant probablement autre chose à vous raconter. Vous êtes injustes, car c'est pour vous ce que j'en fais. Il n'y a effectivement rien d'impossible à ce qu'un jour ou l'autre vous alliez en Angleterre, à ce que vous ayez faim en arrivant à Douvres, et à ce que, ayant faim, vous demandiez comme moi une tasse de café à la crème.

Je fis hommage du mien à un fort bel épagneul qui, errant entre les jambes des voyageurs, indiquait, par les prévenances qu'il semblait avoir pour eux, sans distinction de sexe, de nation ni de rang, qu'il appartenait à la maison au même titre que certains garçons de restaurant, lesquels, n'étant point payés par l'établissement, lui appartiennent cependant et vivent des pour boires qu'ils reçoivent.

Le chien me regarda en animal qui ne demande pas mieux que de séparer le fait de l'intention, et, ne voyant rien d'hostile sur mon visage, il se contenta de me tourner dédaigneusement le dos, sans même faire ce que j'avais fait, c'est-à-dire approcher ses lèvres de l'affreux breuvage.

Maintenant que j'y réfléchis, je lui sais gré de cette modération. Il avait le droit de me mordre.

A six heures, nous quittâmes Douvres. Il me sembla

que nous passions entre une falaise gigantesque et la mer. Je dis *il me sembla,* mais je n'oserais pas en répondre : il faut que la vapeur ait une rude force pour couper un pareil brouillard !

Trois heures après, je crus m'apercevoir que nous glissions sur des toits. Nous entrions à Londres; et bientôt nous descendions à London-Coffee-House.

M. Young avait à voir ses amis, nous avions à voir les nôtres. Il nous donna rendez-vous à cinq heures, à l'hôtel; nous dînions avec lui à Blackwall.

Le dîner, comme la chambre, comme la calèche, était commandé de Paris.

Nous prîmes un bain et nous sautâmes, Alexandre et moi, dans une voiture.

Nous sommes, en général, émerveillés, nous autres Français, de voir le train dont vont les voitures à Londres; nous en faisons honneur, tant que nous n'avons pas payé nos cochers, à une race de chevaux supérieure à la nôtre; mais, quand nous avons prononcé le sacramentel *how much,* qui veut dire *combien*, le mystère nous est expliqué : la rapidité ne vient point de ce que le coursier est croisé arabe ou anglais; elle vient de ce que le cocher est payé au mille, et que plus il parcourt de milles dans la journée, plus il gagne de

schellings. Il va vite, mais il va cher ! On peut hardiment compter le double du prix de la France.

Consignons un fait en passant : c'est que presque jamais un cocher anglais n'accroche, et que, si ce malheur lui arrive, au lieu d'injurier son accrocheur, chacun salue l'autre en riant, comme pour dire : « Quels imbéciles nous sommes ! » et, poussant son cheval, qui en arrière, qui en avant, le décroche comme il peut, sans le moindre échange de mauvaises paroles ou de coups de fouet.

Les cochers d'omnibus surtout sont merveilleusement adroits. Ils conduisent des colosses qui sont, dans l'ordre des voitures, ce que les léviathans sont dans l'ordre des poissons ; un coup de leur queue ferait sombrer immédiatement le cab le plus solide. Eh bien, ils connaissent leur force et n'en abusent pas. Assis à quinze pieds de terre, graves comme si leurs siéges étaient des trônes et leurs véhicules des États, gantés et cravatés comme des gentlemen, ils paraissent condescendre par complaisance à vouloir bien conduire dans leurs voitures les passants là où leurs plaisirs ou leurs affaires les appellent.

Quand on arrive à l'île d'Elbe, on vous prévient que vous allez tout trouver un tiers au-dessous de la na-

ture ; quand vous arriverez à Londres, soyez prévenu, que vous trouverez tout un tiers au-dessus, — jambons rosbif et bifteks compris.

Au reste, Londres, qui est grand deux fois comme Paris, est vite vu, à la surface bien entendu.

Quand vous avez remonté trois rues à droite, que vous les avez redescendues à gauche, — Haymarket, Regent street et Oxford street, — vous avez tout vu, en fait de rues.

Il y a une énorme ressemblance entre la Belgique et l'Angleterre : Londres est un gigantesque Bruxelles.

Alexandre avait, d'ailleurs, ses idées arrêtées sur Londres ; il y allait pour acheter du papier, de la porcelaine et du plaqué; les courses d'Epsom et l'exposition de Manchester ne venaient que secondairement.

Il en résulta qu'au bout d'une heure, nous nous dédoublâmes, nous donnant rendez-vous à Hyde park pour quatre heures; il sauta dans un cab, je restai dans mon coupé; il tira à droite, je tirai à gauche.

II

Qu'on ne donne point une mauvaise interprétation à ces deux mots *à gauche.*

J'allais voir le musée de madame Tussaud, et Alexandre en faisait fi... Or, c'est précisément dans ce musée de madame Tussaud que je veux vous prier de me suivre, chers lecteurs. Une autre fois, je vous raconterai peut-être tout au long mes promenades dans Londres et mes excursions à Epsom et à Manchester.

Heureusement pour vous, vous ne vous rappelez probablement pas le boulevard du Temple tel que le chanta le pauvre Désaugiers. Eh bien, sur le boulevard du Temple s'élevait le salon de Curtius, où l'on m'a conduit quand j'étais enfant et où je suis retourné jeune homme ; j'avouerai que toutes ces célébrités en cire, depuis la chaste Suzanne jusqu'à Papavoine, avec leurs yeux fixes et leurs vêtements toujours trop larges aux biceps et trop étroits aux coudes, ont laissé un profond souvenir dans mon esprit ; on les retrouve encore, il

est vrai, aux foires de province, mais isolées, éparpillées, solitaires et tristes de leur solitude. Qu'il y a loin de là à cette brillante réunion dont elles faisaient partie du temps du café de l'Épi-Scié et du théâtre de Bobèche !

Quand je pense que c'est sur ce même boulevard du Temple que j'ai rencontré Hugo pour la première fois dans la baraque d'un homme qui montrait un squelette de sirène, dont il prétendait avoir refusé la veille vinq-cinq mille francs du gouvernement français !

Eh bien, le musée de madame Tussaud, c'est le royaume des figures de cire, présidé, comme la bataille d'Austerlitz, par les trois empereurs : l'empereur François, l'empereur Alexandre, l'empereur Napoléon. Tout souverain proscrit, tout grand criminel égaré, toute célébrité qui craint de fondre au grand soleil peut aller frapper à la porte de madame Tussaud; elle pratique l'hospitalité sur une grande échelle.

Au reste, quand la montagne ne vient pas à madame Tussaud, madame Tussaud n'est pas plus fière que Mahomet, elle va à la montagne. Son musée est non-seulement le musée des hommes, mais encore celui des choses. Elle a acheté les ordres de lord Wellington après sa mort; elle a acheté la voiture de Napoléon

après Waterloo ; elle a acheté la chemise de Henri IV après la révolution de 1830 ; elle a acheté jusqu'à la guillotine de Louis XVI !

Aussi son musée est-il divisé en deux exhibitions bien distinctes : celle que tout le monde voit moyennant deux schellings, et celle qu'on ne voit que moyennant quatre schellings.

Celle-ci est insidieusement appelée *le musée des horreurs,* titre qui, vous le comprenez bien, pique vivement la curiosité des visiteurs, à qui l'on n'a garde de dire que, pour leurs deux premiers schellings, ils ne verront que des choses agréables, comme Wellington sur son lit de parade, Tom Pouce en costume de général et Henri VIII et ses six femmes.

Si bien qu'une fois engrené de deux schellings, trouvant insuffisantes les choses agréables que l'on a vues on se décide, moyennant deux autres schellings, à voir les *horreurs*.

Le même motif qui a porté madame Tussaud à mettre lord Wellington sur son lit de parade au nombre des *choses agréables*, l'a portée à mettre Napoléon sur son lit de camp au nombre des *horreurs*.

Décidément, madame Tussaud cache là-dessous quelque épigramme historique.

Il va sans dire que je sacrifiai mes quatre schellings; deux pour voir les choses agréables, deux pour voir les horreurs.

Mais j'ai toujours désiré voir une guillotine au repos, à l'état inoffensif.

J'ai conduit dans mes livres tant de gens à l'échafaud, que c'est bien le moins que je sache comment un échafaud est fait. J'en ai vu en gravure, c'est vrai; mais la gravure laisse un souvenir bien vague.

J'étais donc tiré, malgré moi, vers la guillotine de madame Tussaud, ou plutôt vers la guillotine de M. Sanson, comme le dit une inscription clouée à la muraille.

Eh bien, je vous jure que c'est une mécanique fort ingénieuse, et dont le citoyen Guillotin avait le droit d'être fier.

Celle de madame Tussaud ne laisse rien à désirer. Elle est complète : le panier attend à droite, la bascule est baissée, le couperet est levé; il n'y manque absolument que le condamné.

Dernièrement, cette guillotine toute prête tenta un Parisien. Il voulut voir comment on était sur cette bascule, et le cou pris dans cette lucarne : en conséquence, il releva la partie mobile de la lucarne, se coucha sur

la bascule, passa sa tête par la lunette, et, une fois là, abaissa la partie supérieure de la lucarne au niveau de son cou. Il croyait qu'une fois la lucarne abaissée, il n'y avait plus qu'à la relever, et à retirer la tête en arrière comme fait un colimaçon qui veut rentrer dans sa coquille.

Le Parisien était dans l'erreur.

Une fois la tête prise dans la lucarne, la tête doit y rester jusqu'à ce qu'elle tombe. La guillotine est une chose sérieuse.

Un petit ressort qui s'échappe sournoisement de lui-même fixe le dessus de la lucarne, et, comme ce ressort n'est connu que de l'exécuteur, le condamné, parvînt-il à délier ses mains, ne parviendrait pas à faire jouer le ressort.

Il fallait tout prévoir!

Or, notre Parisien, après être resté cinq minutes sur sa bascule, la tête à la lucarne, voyant que l'on ne voyait rien, que le son qui garnit le fond du panier, et que cette vue était peu variée, essaya de relever le dessus de la lucarne pour retirer sa tête, continuer sa visite, remonter dans son cab et rentrer à son hôtel.

Il se figurait l'effet qu'il ferait en France, en racontant à table d'hôte qu'il avait essayé la guillotine de

Louis XVI et qu'il avait passé sa tête par la même lucarne où le petit-fils de saint Louis avait passé la sienne.

Seulement, il ajouterait :

— Mais, moi, pas bête, je l'ai retirée !

Il avait déjà fait sa phrase, comme vous voyez.

Malheureusement, il avait compté sans son hôte.

Quand il voulut relever la lucarne, la lucarne se refusa à tout mouvement.

Le Parisien insista : la lucarne tint bon.

Il comprit qu'il y avait un ressort et chercha le ressort.

Mais, tout à coup, il lui vint une idée qui lui fit pousser une goutte de sueur à chacun de ses cheveux : c'est qu'il pouvait se tromper de ressort et lâcher celui qui, au lieu de faire relever la lucarne, ferait tomber le couteau.

Alors il se serait décapité tout seul, sans avoir la moindre envie de suicide, sans compter qu'il ne pourrait plus raconter, dans ce monde-ci du moins, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI.

Or, il lui semblait que, dans l'autre, le récit ne ferait aucun effet.

Le Parisien, imbu de cette idée qu'il pourrait se

tromper de ressort, pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'appeler.

Il appela.

On ne vint point.

Il cria.

Les visiteurs, entendant ses cris, s'approchèrent.

— Que diable fait là cet homme? demanda un de ces bons Londrins que *Punch* désigne sous le nom de *cockneys*.

— Oh ! lui répondit un autre visiteur d'un esprit plus actif, cette bonne madame Tussaud ne sait qu'inventer pour la satisfaction de son public. Elle a pensé que la guillotine sans patient était dénuée d'intérêt, et elle a loué un brave jeune homme qui fait semblant d'être criminel; seulement, comme on ne guillotine pas à Londres, elle a poussé la vérité historique jusqu'à louer un Français pour représenter le patient.

— A l'aide! au secours! criait le Parisien.

— Très-bien, très-bien, jeune homme? répondait l'Anglais; vous jouez merveilleusement votre rôle; bravo!

— Mais, monsieur, criait le patient, ce n'est pas un rôle, je vous jure. Je suis là par accident.

— Oh ! oui, bravo ! c'est comme cela qu'il faut continuer.

— Que dit-il ? demandaient les autres visiteurs qui s'amassaient en foule.

— C'est une leçon qu'il répète ; seulement, il la répète bien.

— Messieurs, messieurs, au nom du ciel, criait le Parisien d'une voix qui allait s'affaiblissant; messieurs, délivrez-moi ; mais faites bien attention, ne vous trompez pas de ressort ! Messieurs, oubliez que vous êtes Anglais et que je suis Français : tous les hommes sont frères... Messieurs, à l'aide ! au secours !

— Oh ! bravo ! bravo ! répétait l'Anglais.

Et chacun d'applaudir et de battre des mains.

Enfin, les applaudissements, les bravos et les battements de mains firent si grand bruit, qu'un des employés de l'établissement accourut, fendit la foule et pénétra jusqu'au captif, auquel il demanda à quelle sorte de plaisanterie il se livrait.

Au premier mot qu'il entendit, le patient comprit qu'il lui arrivait du secours.

Il parlait un peu anglais ; l'employé de l'établissement parlait un peu français.

Les deux interlocuteurs finirent par s'entendre.

L'employé commença par expliquer la chose aux curieux, qui ne voulaient pas, à toute force, qu'on rendît le patient à la liberté.

De son côté, le patient criait qu'on le délivrât sans retard, à l'intant même.

— Monsieur, lui dit l'employé, un peu de patience ; un de nos visiteurs est allé chercher sa femme, qui est restée près du berceau du roi de Rome ; je vous demande de demeurer jusqu'à ce que cette dame vous ait vu ; quelques secondes de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

— Mais je ne veux pas rester une seconde de plus, moi ! je ne suis pas ici pour amuser votre public : je suis ici comme les autres, pour mon argent.

— Patientez, monsieur, patientez.

— Mais cela vous est bien aisé à dire, vous... J'étouffe, j'étouffe. Je vais avoir un coup de sang. A moi ! je... j'ai... ouf !

— Où est-il? où est-il ? demandait la femme en fendant la foule.

— Le voilà, dit le mari.

— Tu m'avais dit qu'il criait ; pourquoi ne crie-t-il plus ? Je veux qu'il crie pour moi comme pour les autres.

— Vous entendez, monsieur, dit l'employé traduisant le désir de sa compatriote ; madame vous prie de crier.

Mais le patient ne soufflait pas.

— Vous êtes Français, monsieur, et, en votre qualité de Français, vous êtes trop galant pour refuser quelque chose à une dame. Monsieur, deux ou trois cris, voilà tout.

Non-seulement le patient ne criait plus, mais il ne bougeait même plus.

On eut alors l'idée qu'il s'était trouvé mal.

On fit jouer le ressort, on le tira de sa lunette, on le mit sur ses pieds.

Il s'affaissa sur lui-même.

Comme on l'avait présumé, il était complétement évanoui.

On lui fit respirer des sels, on lui jeta de l'eau glacée au visage ; enfin, à la grande satisfaction des spectateurs, il rouvrit les yeux.

Son premier mouvement, en revenant à lui, fut de porter ses mains à sa tête. En sentant qu'elle était encore sur ses épaules, il poussa un cri de joie, et, sans réclamer son chapeau, qui l'attend toujours, il s'élança hors des murs de madame Tussaud.

III

Je vous entends.

Vous me demandez si au moins notre homme avait essayé la vraie guillotine de Louis XVI, si c'est bien celle-là que possède madame Tussaud, et si elle n'a pas été changée pendant ses mois de nourrice chez M. Sanson.

Justement, je suis en mesure de vous répondre là-dessus.

Plusieurs historiens avaient raconté qu'au moment de monter à l'échafaud, Louis XVI s'était débattu entre les mains des aides.

Cela me semblait tellement en opposition avec la couleur générale de sa mort, avec la résignation de son testament, que, ne m'en rapportant point à la lettre écrite, le surlendemain de l'exécution, par le père Sanson, à l'Assemblée nationale, je résolus, vers 1832 ou 1833, de me présenter chez l'exécuteur sous un prétexte quelconque, et de le questionner moi-même.

Le prétexte fut bientôt trouvé. Les exécuteurs ont toujours certains remèdes contre certaines maladies, sans compter le remède souverain qu'ils ont contre la vie. Aussi, en Allemagne, appelle-t-on généralement les bourreaux *docteurs*. — Il est vrai qu'en France, on appelle assez généralement les médecins *bourreaux*.

Sanson vendait de la pommade pour les rhumatismes. Cette pommade, selon la légende populaire, se fait avec de la graisse de mort.

Je me présentai chez M. Sanson à huit heures du soir. Il demeurait rue des Marais, nº 71.

Je demandai à parler à M. Sanson ; — on me conduisit à lui.

Je savais que lui n'avait jamais exécuté ; seulement, il était présent, se tenait au pied de l'échafaud, tandis qu'un de ses quatre aides faisait la besogne.

Depuis 1820, son fils Clément-Henri exécutait. La première exécution qu'il avait faite, c'était à Beauvais, chez son beau-frère, Charles-Constant Desmarets, mort aujourd'hui, et qui avait dans sa vie ce terrible souvenir d'avoir exécuté Georges Cadoudal et ses onze complices.

J'avoue que j'étais assez embarrassé pour entamer la négociation.

Le père Sanson, homme de soixante-trois ans, à peu-près, à figure douce, mélancolique et vénérable me reçut debout et le sourire sur les lèvres.

Ce sourire voulait dire : « Vous êtes un curieux, je le vois bien ; que puis-je faire pour satisfaire votre curiosité ? »

Je pris mon prétexte.

— Monsieur, lui dis-je, un de mes parents est atteint de rhumatismes, et j'ai recours à vous. On lui a recommandé votre pommade comme étant souveraine ; je viens vous en demander un pot.

Sanson ouvrit une armoire, en tira un pot et me le donna.

— Combien? demandai-je.

— C'est selon : votre parent est-il pauvre ou riche?

— Pourquoi cela ?

— S'il est pauvre, ce n'est rien ; s'il est riche, c'est ce que vous voudrez.

Je lui donnai dix francs.

— Est-ce tout ce que vous désirez? me demanda-t-il.

A mon tour, je le regardai en souriant.

— Non, lui dis-je, je désirerais encore autre chose ; mais, cette autre chose, je n'ose pas vous la demander.

— Parlez

— Franchement, vous me permettez, n'est-ce pas?... Puis je ne suis pas tout le monde.

— Je ne vous demande pas qui vous êtes; mais si vous voulez me dire votre nom...

— Je suis l'auteur d'*Henri III*, de *Christine* et d'*Antony*.

— Ah! monsieur Dumas! Quel dommage que mon fils ne soit pas là; c'est un rude claqueur, allez! il se ferait plutôt écharper que de manquer une de vos premières... Au reste, il est peut-être rentré; attendez.

Il ouvrit la porte et cria :

— Henri! Henri!

Une voix répondit :

— Il n'est pas rentré.

— Ah! par exemple, ce sera un désespoir... Enfin!... Eh bien, vous disiez que vous désiriez quelque chose, monsieur Dumas?

— Vous savez combien les auteurs dramatiques ont besoin de renseignements précis, monsieur Sanson. Il se peut qu'il arrive un moment où j'aie à mettre Louis XVI en scène. Qu'y a-t-il de vrai dans la lutte qui s'engagea entre lui et les aides de votre père, au pied de l'échafaud?

— Oh! je puis vous le dire, monsieur, j'y étais.

— Je le sais, et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

— Eh bien, voici : le roi avait été conduit à l'échafaud dans son propre carrosse et avait les mains libres. Au pied de l'échafaud, on pensa qu'il fallait lui lier les mains, moins parce qu'on craignait qu'il ne se défendît que parce que, dans un mouvement involontaire, il pouvait entraver son supplice ou le rendre plus douloureux. Un des aides attendait donc avec une corde, tandis qu'un autre lui disait : « Il est nécessaire de vous lier les mains. » A cette proposition inattendue, à la vue inopinée de cette corde, Louis XVI eut un mouvement de répulsion involontaire. « Jamais ! s'écria-t-il, jamais ! » Et il repoussa l'homme qui tenait la corde. Les trois autres aides, croyant à une lutte, s'élancèrent vivement. De là le moment de confusion interprété à leur manière par les historiens. Alors, mon père s'approcha, et, du ton le plus respectueux : « Avec un mouchoir, sire, » dit-il. A ce mot *sire*, qu'il n'avait pas entendu depuis si longtemps, Louis XVI tressaillit ; et, comme au même moment son confesseur lui adressait quelques mots du carrosse : « Eh bien, soit ; encore cela, mon Dieu ! » dit-il. Et il tendit les mains.

— Est-ce que l'échafaud est toujours le même? demandai-je à Sanson.

— Non, me dit-il, il a été renouvelé; mais la guillotine, l'ancienne, celle qui a servi à Louis XVI, à Marie-Antoinette, à madame Élisabeth et à la princesse de Lamballe est dans notre musée.

— Vous avez donc un musée? demandai-je.

— Oui. Voulez-vous le voir?

— Je crois bien!

— Venez, alors.

Il prit une bougie et marcha devant moi.

Autant que je puis me le rappeler, après vingt-cinq ans, nous montâmes quelques marches et entrâmes, à droite, dans une espèce de galerie.

Là, en effet, était le musée terrible.

Au premier rang, appuyés contre la muraille, les deux portants rouges, et, entre eux, le couperet rouillé.

Au pied des portants, la bascule démontée et les deux paniers : celui qui reçoit la tête, et celui qui reçoit le corps.

Après cette sombre relique venait, comme importance, l'épée qui avait décapité Lally-Tollendal.

M. Sanson, voyant ma curiosité, prit cette épée et me la mit entre les mains.

C'était une longue rapière dont la lame avait près de quatre pieds de long! sa forme était espagnole : sans doute la lame faisait partie de ces fers précieux que l'on trempait dans le Tage; la garde, tout en fer, comme la poignée, était composée de quatre tiges de fer recourbées de manière à couvrir la main, tandis que la sous-garde, faite en manière d'écumoire, était perforée de petites étoiles dans la concavité desquelles s'engageait l'épée de l'adversaire.

Puis il y avait tout un arsenal de haches, de doloires, de tranche-têtes de toutes façons.

Je vis un peu tout cela, comme dans un songe, à la lueur d'une bougie dont la flamme tremblante faisait trembler les objets qu'elle éclairait.

M. Sanson avait mis une complaisance parfaite à me montrer tous ces objets, de sorte que je n'hésitai point à hasarder la plus indiscrète de mes questions.

Après l'avoir fait précéder de toutes sortes d'excuses :

— Monsieur, demandai-je, est-il vrai que vous pouvez avoir une voiture, mais seulement à la condition que votre nom sera sur cette voiture ?

— Ceci, me dit-il, ce n'est pas une loi ; c'est pis : une loi se rapporte ; c'est une coutume, et une coutume ne s'abolit pas. Au reste, si vous voulez voir comment

on élude une question, venez avec moi, je vous ferai voir ma voiture.

J'étais en train de tout voir, la voiture devait y passer comme le reste.

Nous descendîmes dans une cour, et, sous une remise, je vis une espèce de landau assez massif.

M. Sanson approcha la bougie du panneau.

Ce panneau était orné d'un blason.

— Ce sont des armes parlantes, me dit-il.

L'écusson était de gueules, avec une cloche d'argent. Seulement, la cloche était fêlée, et, au-dessous de la cloche, était écrite cette légende : *Sans son.*

M. de Paris s'en était tiré au moyen d'un calembour.

Maintenant, comment cette guillotine — que j'ai vue démontée en 1833, dans le musée Sanson, à Paris, — comment cette guillotine se trouve-t-elle remontée, en 1857, dans le musée Tussaud, à Londres?

Je vais vous expliquer cela.

Comme nous l'avait dit son père, Clément-Henri Sanson était un grand coureur de spectacles et de bals.

Il était à toutes les premières représentations ; il ne manquait pas un bal.

Vous croyez qu'il en avait le droit.

Point. M. de Paris n'a pas de droits; il n'a que des devoirs.

Nous avons dit que le père Sanson n'avait jamais exécuté et que le fils exécutait depuis 1820.

Pendant la nuit du mardi gras de l'an 1836, une exécution fut décidée.

C'était celle de Fieschi.

Lorsqu'une exécution est décidée pour le lendemain, — que le pourvoi en cassation et le pourvoi en grâce sont rejetés, — le ministre de la justice envoie au procureur général l'ordre d'exécution : le parquet alors fait prévenir l'exécuteur en lui envoyant, par un garçon de bureau, l'ordre d'exécution; et un autre ordre pour que le directeur de la prison lui remette le condamné.

Le parquet prévient également l'aumônier de la prison, la gendarmerie et la police.

Il avait donc été décidé, dans la soirée du mardi gras, que Fieschi serait exécuté le lendemain.

A minuit, le garçon de bureau sonnait à la porte de la rue des Marais, n° 71.

Le père Sanson étai à la campagne. Le fils n'était pas chez lui.

L'ordre était urgent; e lendemain, à sept heures du

matin, Fieschi, Pépin et Moret devaient avoir cessé de vivre.

Pas d'exécuteurs !

Les domestiques, troublés, disaient qu'ils ne croyaient pas que leur maître rentrât le lendemain avant sept ou huit heures du matin.

Le garçon de bureau courut à la police.

On prévint M. Canler, chef de la brigade de sûreté, que M. Sanson ne se trouvait pas.

Il s'agissait, quelque part qu'il fût, de retrouver M. Sanson.

Canler se rendit à la maison de la rue des Marais, interrogea les domestiques, mais il n'en tira rien.

Il eut une illumination.

Il connaissait un bal où, selon lui, M. Sanson devait être.

C'était un bal masqué, — un bal, rien que de Turcs.

On se rendit au bal, on garda les issues, et on entra dans la salle, où l'on fit démasquer tous les danseurs.

Canler ne s'était pas trompé.

M. de Paris fut prévenu à temps ; Fieschi, Pépin et Moret furent exécutés à l'heure dite ; mais il n'y en eut pas moins un mauvais rapport adressé à qui de droit sur M. de Paris.

Deux ou trois faits du même genre s'étant succédé, Clément-Henri Sanson fut forcé de donner sa démission en février 1847.

Il n'avait d'autre fortune que sa place, les meubles de sa maison et les curiosités de son musée.

Les épées, — celle qui avait tranché la tête de Lally-Tollendal surtout, — les haches, les coutelas se vendirent facilement. Mais la guillotine n'était pas d'un placement commode; on la fit offrir au musée d'artillerie : le directeur la refusa.

Enfin, Sanson la proposa à madame Tussaud, qui ne fit pas la petite bouche, sauta dessus, et la racheta le prix que le grand-père Sanson l'avait rachetée lui-même après l'exécution de Marie-Antoinette : cinq mille cinq cents francs.

C'est que le grand-père Sanson était royaliste de cœur : après l'exécution du roi, il tomba malade; après celle de la reine, il mourut.

Il ne survécut que six mois à cette dernière.

LE LION DE L'AURÈS

I

J'arrivai chez moi tout essoufflé.

Je venais de dîner chez mon vieil ami Porcher, l'homme de Paris qui m'a rendu le plus de services, et qui croit toujours que je le paye de tout cela, quand je tombe chez lui à cinq heures, en disant :

— Porcher, je viens dîner chez vous. — Madame Porcher, vos belles mains, que je les baise.

Mais, ce soir-là, peste ! il y avait grand dîner : on fêtait le dernier succès dramatique de mon fils.

J'étais assis près de Roger de Beauvoir, l'intarissable et charmant improvisateur ; les femmes venaient de quitter la table ; chacun tirait son cigare de sa boîte et commençait de le rouler entre ses lèvres. Je cherchais, moi, un prétexte honnête pour me soustraire à l'empoisonnement par la nicotine, lorsque la porte s'ouvrit, et que mon domestique vint me dire :

— Monsieur, ils sont rue d'Amsterdam, et vous attendent déjà depuis une demi-heure.

Je pris mon chapeau, je serrai la main de Roger, j'embrassai Alexandre, et je sortis.

— Qui donc attend votre père rue d'Amsterdam? demanda une voix.

— Gérard, le tueur de lions, et son spahis Amida, répondit Alexandre.

Je refermai la porte, et je n'entendis plus rien.

Dix minutes après, j'entrais rue d'Amsterdam, 77.

Ils étaient effectivement là tous deux, assis chacun à un coin de la cheminée, Gérard à droite, Amida à gauche ; Gérard avec son élegant costume de sous-lieutenant, rouge brodé d'or, enveloppé dans son grand burnous noir, son képi bleu de ciel posé sur la grande table où j'écris.

Gérard est un homme de trente ans, au visage fin,

étroit, allongé; il a les cheveux châtains, la barbe presque noire, les yeux bleus, les dents belles, le front découvert.

Je le connais depuis longtemps, l'illustre dompteur de monstres; je le manquai d'une demi-heure à Guelma, en 1846. Il venait de partir pour aller tuer une lionne et ses deux lionceaux; une demi-heure plus tard, je faisais la campagne avec lui.

Il était donc, comme je l'ai dit, assis à la droite de la cheminée; à gauche était Amida.

Amida est un bel Arabe de vingt-cinq à vingt-six ans; les Arabes ne savent pas leur âge, et jalonnent leur vie par les grands événements qui leur sont arrivés.

Le grand événement de la vie d'Amida est d'avoir rencontré Gérard.

Amida est le vrai type de l'Arabe; il était superbe dans son coin, enveloppé dans son burnous blanc, la tête ceinte de sa corde de chameau, serrée sur son haïk pendant et encadrant sa figure; — une belle figure, par ma foi, je vous en réponds, d'un ton de bistre clair, magnifique et chaud, entre l'ocre et la sépia, avec des yeux de velours marron noyés dans la nacre ; de longues paupières qui semblent peintes, sa moustache à

poils un peu rares et crépus, ses dents blanches et aiguës comme celles d'un cheval.

Il avait les pieds posés sur le bâton de sa chaise, de manière que ses genoux étaient à la hauteur de sa poitrine.

On eût dit le cavalier du désert cherchant, même dans une chambre, l'appui de ses étriers élevés.

Cette position, gauche pour tout autre, lui donnait, à lui, une grâce parfaite.

Autour de Gérard et d'Amida étaient quelques bons amis à moi, les regardant et les écoutant.

La dernière occupation était la plus facile : Gérard parle peu, Amida ne parle pas du tout.

Ce n'est point qu'Amida ne sache pas le français : il le prononce, au contraire, avec cette douceur et ce charme particuliers à l'idiome arabe.

Gérard me tendit les deux mains.

Amida croisa les siennes sur sa poitrine, et inclina la tête.

Moi arrivé, il fallut que Gérard parlât.

Nous parlâmes de Constantine, de Bone, d'Alger ; de Yussuf, le beau général ; de Levaillant, le colonel botaniste et explorateur ; de Devismes, l'armurier artiste ; puis, quand nous eûmes bien parlé de toutes choses,

arrosé tout ce que nous avions dit d'une tasse de thé, ce breuvage dans lequel se résume pour moi la quintessence de toutes les liqueurs de la terre, je pris une plume, je la trempai dans l'encrier, je tirai une feuille de papier, et, regardant le doux et calme héros :

— Gérard, lui dis-je, voyons, une chasse, au hasard... un lion parmi vos vingt-cinq lions; mais un beau lion, pas de ceux que vous avez été voir au Jardin des Plantes avec Amida, et qu'Amida a pris pour de faux lions. Un lion de l'Atlas, grand, magnifique, rugissant.

Gérard sourit.

— Au hasard? dit-il.

— Oui, au hasard.

Il se tourna vers Amida, et lui dit quelques mots en arabe.

Amida inclina la tête en signe d'assentiment.

Il était évident que Gérard venait de consulter son spahis sur la chasse qu'il devait nous raconter, lui indiquant une de ces luttes fabuleuses qui ont divinisé l'Hercule antique, et que le spahis donnait son approbation au choix fait par son officier.

Gérard se retourna de mon côté, et, de sa voix calme :

— J'avais, commença-t-il, tué la lionne le 19 juillet, et, du 19 au 27, j'avais inutilement cherché à rencontrer le lion.

— Pardon, mon cher Gérard, lui dis-je ; mais laissez-moi vous interroger et vous interrompre dès le commencement.

Il fixa sur moi son œil clair, irisé d'or comme ceux des animaux qui voient aussi bien la nuit que le jour.

Ce regard voulait dire : « Parlez. »

Je profitai de la permission.

— Voyons, repris-je, soyez franc. Votre courage ne peut être suspecté ; par conséquent, vous avez le droit de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Quelle impression vous produit votre état d'hostilité avec le roi des forêts ? Est-ce l'impression d'un duel ?

Gérard se mit à rire.

— D'un duel ? dit-il. Oui, l'impression qu'éprouverait un homme qui se battrait, nu ou en chemise, contre un adversaire couvert d'une cuirasse, et qu'on pourrait blesser à deux endroits seulement : au défaut de la visière, et au défaut de la cuirasse... Aussi, j'aimerais mieux dix duels avec des hommes qu'une rencontre avec un lion.

— Vous aimeriez mieux dix duels avec des hommes ;

— mais vous ne chassez donc pas le lion par plaisir, Gérard?

— Bon! voilà que nous allons faire de la métaphysique. Je vous préviens que je suis plus fort chasseur que métaphysicien.

— Faisons de la métaphysique, mon cher Gérard.

— Eh bien, chaque homme est né avec une vocation. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est la vôtre : vous semblez l'accomplir en conscience, et même plus qu'en conscience. La mienne est de chasser le lion. Dieu m'a fait, non pas son ennemi, car j'aime et j'admire le lion, mais son antagoniste.

— Dites son rival.

Gérard secoua la tête.

— Non, dit-il, le lion n'a pas de rival. C'est véritablement le roi de la création; l'homme n'est qu'un usurpateur. Ah! si vous voyiez un lion! non pas de ces lions abâtardis, comme on vous en montre en Europe, et qui ne peuvent vous donner une idée de l'espèce; mais un de ces lions en liberté, qui s'annoncent par des rauquements qu'on entend de trois lieues, et que l'on croirait poussés à trois cents pas; si vous le voyiez s'avancer calme, doux et fier, avec des mouvements de chat, à la fois gracieux et puissants, tranquille et se reposant

majestueusement sur sa force et sur son agilité; si vous voyiez son étonnement à l'aspect de l'homme, la seule créature qui l'attende, qui le regarde du même œil que le sien, qui ne fuie pas devant lui; si vous voyiez la terreur de tous les autres êtres, qui tremblent, frémissent, se lamentent à l'approche de ce monarque d'Orient, vous comprendriez ce que c'est que le lion. Je le répète, on est son antagoniste, non son rival; on le tue, mais on n'est pas son vainqueur. Moi, je sais une chose, continua Gérard, c'est que, chaque fois que j'ai tué un lion, que j'ai laissé à la terrible agonie le temps de faire son œuvre, que je m'approche du mort à la crinière ardue, au visage froncé, que je vois ces dents d'ivoire, ces griffes d'ébène, ces membres si bien proportionnés, que le bond de l'animal le plus léger n'est que de douze à quinze pieds, tandis que le sien est de quarante-cinq, je croise les mains, je le regarde, et, une larme dans les yeux, un regret, presque un remords dans le cœur, je me demande : « Avais-tu bien le droit, toi, pygmée, de tuer ce géant? »

— Et, cependant, vous l'abordez sans émotion, n'est-ce pas?

— Entendons-nous. Je l'aborde sans émotion, parce que, en face du danger, l'émotion serait pour moi une

infériorité; mais il faut toute la force de ma volonté pour écarter cette émotion.

— Enfin, qu'éprouvez-vous en ce moment-là, cher ami? Faites-moi l'histoire de vos sensations; l'histoire des sensations, c'est ma partie, à moi.

— La voulez-vous bien sincère, bien exacte, comme peut-être je ne l'ai dite à personne?

— Je le crois bien que je la veux ainsi!

— Eh bien, voici ce qui se passe en moi. Je suis d'un naturel calme et même doux, comme il est facile de le voir. En temps ordinaire, mon pouls bat de soixante à soixante-six fois à la minute; mais, du moment qu'un Arabe vient me dire : « Gérard, il y a un lion à tel endroit, et les hommes de cet endroit-là t'attendent, » la fièvre me prend, je ne pense plus qu'à une chose, au lion; mon pouls commence à s'élever, et bat de soixante-quinze à quatre-vingts fois à la minute. Je ne m'assieds plus que lorsque la fatigue m'y force; je dors mal, me réveillant en sursaut, et je crois que je ne mangerais plus du tout, oubliant de manger, si mon spahis ne me faisait souvenir qu'il est l'heure du repas. Cela dure, augmentant toujours, jusqu'au moment où je me trouve en face du lion.

Alors, à l'instant même, toute agitation semble s'ar-

rêter en moi, comme s'arrête le rouage d'une pendule dont on touche le balancier ; la nécessité d'être calme, le sentiment de ma conservation, la grandeur même du danger semblent peser sur mes artères et arrêter les pulsations de mon cœur. Il se passe alors en moi un instant de suprême jouissance. Cet instant, si court qu'il soit, est un cadre doré, dans lequel se peint le tableau de toute ma vie, depuis ma plus jeune enfance jusqu'à l'âge où je suis arrivé. Trente-cinq ans de souvenirs tiennent, chose miraculeuse, dans quelques secondes. — Cela se passe pendant que je vise l'animal, car je le vise du moment où je l'aperçois. Dès qu'il est à quinze pas de moi, il est à moi. Mais souvent, depuis que je suis familiarisé avec lui, je manque exprès une ou deux occasions de le tirer : je trouve une sombre et terrible volupté à prolonger mes sensations. Enfin, je lâche le coup. Du moment où je ne sens pas ma chair qui se déchire sous les griffes, et mes os qui crient sous la dent du lion, je suis sauvé. Alors, mon œil plonge à travers la fumée : — ou il est mort, ou il me cherche lui-même, ou il se retire lentement. Jamais le lion ne fuit. S'il est mort, et c'est rare, — sur vingt-cinq lions, je n'en ai tué roide que quatre ; — s'il est mort, j'attends qu'il soit bien mort, que les tressaillements de son corps

soient apaisés. C'est long! L'animal est si puissant, qu'il donne à l'agonie une rude besogne.

S'il ne bouge plus, je suis tranquille, c'est qu'il est mort et bien mort. Le lion est un animal trop fin pour tromper l'homme ; c'est bon pour le loup et pour le renard. Donc, s'il ne bouge pas, donc, s'il est mort, je m'approche, je le regarde, majestueusement et toujours gracieusement couché sur la terre déchirée ; puis, comme je vous l'ai dit, je le regrette, je le pleure, et le froid fût-il de dix degrés au-dessous de zéro, la sueur m'inonde, je sens perler une goutte d'eau à chaque poil de mon corps ; tous mes nerfs se détendent, tout mon corps s'alanguit, je cherche une pierre où m'asseoir, et je me sens près de me plaindre comme un enfant.

Si l'animal n'est pas mort, je redouble, je jette ma carabine ; — la première dont je me sers est toujours une carabine de Devismes, comme étant la plus sûre ; — je prends celle qui attend couchée près de moi, et je continue le feu jusqu'à ce qu'il soit mort.

S'il se retire, je me retire aussi. Je le retrouverai le lendemain, mort ou affaibli par la perte de son sang. Le lion blessé est un adversaire trop dangereux pour que l'homme, ce faible atome, se hasarde à le suivre.

Dans ce cas, je rentre sous ma tente, tout fiévreux.

Je ne dors pas : je tressaille à chaque bruit ; je suis debout avec le jour, et j'attends les rapports, anxieux et haletant.

Vous avez voulu connaître l'histoire de mes sensations, la voilà. Maintenant, puis-je reprendre mon récit ?

— Oui ; mais je vous préviens que je suis un rude interrupteur, et que je ferai durer votre récit le plus longtemps que je pourrai.

— Faites ; je vous appartiens corps et âme pendant toute cette soirée.

— J'écoute.

II

— J'avais, reprit Gérard, tué la lionne le 19 juillet, et, du 19 juillet au 27, j'avais inutilement, quoique constamment, cherché le lion. J'étais sous ma tente, avec huit ou dix Arabes, les uns à moi, les autres habitants du douair où je me trouvais. Nous causions.

— De quoi ?

— De lion, parbleu ! Quand on va chasser au lion, on

ne cause pas d'autre chose que lion... Un vieil Arabe me racontait une légende datant de plusieurs siècles, et dont une fille de sa tribu était l'héroïne.

— Et un lion, le héros ?

— Oui, un lion.

— Voyons la légende, surtout si elle est bien terrible.

— Terrible et philosophique. Les Arabes sont les premiers philosophes du monde, philosophes pratiques, bien entendu.

— J'écoute.

— Il y avait, — quelque cent années avant que je vinsse dans la tribu, — il y avait dans cette même tribu une jeune fille fort dédaigneuse, non pas qu'elle fût plus riche que les autres : son père n'avait que sa tente, son cheval et son fusil; mais elle était fort belle, et, de sa beauté, venait son dédain.

Un jour qu'elle était allée couper du bois dans la forêt voisine, elle rencontra un lion. Elle n'avait pour toute arme qu'une petite hache, et, eût-elle eu, avec la hache, poignard, fusil et carabine, elle n'eût pas été tentée de s'en servir, tant le lion était puissant, fier et majestueux. Elle se mit à trembler de tous ses membres, essayant de crier à l'aide, mais cherchant vaine-

ment la voix, et croyant que le lion allait lui faire signe de la suivre, pour la dévorer à son loisir, et dans quelque endroit de prédilection ; car les lions sont non-seulement gastronomes, mais on peut même dire gourmets. Il ne leur suffit pas de se repaître, ils aiment encore à se repaître dans des conditions de sensualité qui satisfassent toutes les finesses de leur organisation.

— J'admets cela, mon cher Gérard ; mais il y a une chose que vous m'avez dite, et que je ne comprends pas bien.

— Laquelle ?

— Vous avez dit : « Croyant que le lion allait lui faire signe de la suivre. »

— Oui.

— Eh bien ?

— Demandez à Amida si, quand le lion rencontre un Arabe, il se donne la peine de l'emporter.

Amida secoua la tête, et leva les yeux au ciel ; ce qui pouvait se traduire par ces mots : « Ah bien, oui, il n'est pas si bête que cela. »

J'insistai, et Amida me donna l'explication de son geste.

Il résulta ceci de l'explication.

Le lion est un magnétiseur bien autrement fort que

Mesmer, que de Puységur et même que M. Marcillet. Le lion regarde l'homme, le fascine, l'endort, se fait suivre par lui, et l'homme se réveille mangé.

On comprend que je tenais à creuser la tradition.

Amida m'affirma qu'un jour, en compagnie d'un de ses camarades, il avait rencontré un lion ; le lion avait essayé de les fasciner tous deux ; mais la fascination, qui opérait complétement sur le compagnon d'Amida, n'avait opéré sur celui-ci qu'à demi. Il en résulta que, conservant son libre arbitre, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour dissuader le malheureux magnétisé d'obéir au terrible magnétiseur ; mais il avait eu beau le prier, le conjurer, le retenir même par son burnous, l'Arabe avait emboîté le pas sur les traces du lion ; ce que voyant, lui, Amida, tandis qu'il n'était encore qu'à moitié ivre, aveuglé, entraîné, il avait prudemment battu en retraite.

Ce point posé, et la légende admise par moi, Gérard continua :

— La jeune fille s'arrêta donc, tremblante, et s'attendant à ce que le lion allait lui faire signe de le suivre, quand. au contraire, à son grand étonnement, elle vit le lion s'approcher d'elle, lui sourire à sa façon, et lui faire la révérence à sa manière.

Elle croisa les mains sur sa poitrine, et lui dit :

« — Seigneur, que demandes-tu de ton humble servante ? »

Le lion lui répondit ni plus ni moins qu'aurait pu faire l'Orosmane de M. de Voltaire, ou le Saladin de de M. Favart :

« — Quand on est belle comme toi, Aïssa, on n'est pas servante, on est reine. »

Aïssa fut à la fois réjouie de la douceur étrange qu'avait prise, en lui parlant, la voix de son interlocuteur, et étonnée en même temps que ce beau lion qu'elle ne connaissait point, et qu'elle croyait voir pour la première fois, sût son nom.

« — Qui vous a donc appris comment je me nomme, monseigneur, demanda la jeune fille.

» — L'air qui est amoureux de toi, et qui, après avoir passé dans tes cheveux, en va porter le parfum aux roses, en disant : « Aïssa ! » l'eau qui est amoureuse, et qui, après avoir baigné tes beaux pieds, va arroser la mousse de ma caverne, en disant : « Aïssa ! » l'oiseau qui est jaloux de toi, et qui, depuis qu'il t'a entendue chanter, ne chante plus, et meurt de dépit en disant : « Aïssa ! »

La jeune fille rougit de plaisir, fit semblant de tirer son haïk sur son visage, et, en faisant semblant de le

tirer, l'écarta, pour que le lion la vît plus à son aise.

Que le flatteur soit un lion ou un renard, que le flatté soit une jeune fille ou un corbeau, vous le voyez, le résultat de la flatterie est toujours le même.

Le lion, qui avait jusque-là hésité à s'approcher d'Aïssa, sans doute par le sentiment qui écartait Jupiter de Sémélé, le lion fit quelques pas vers la jeune fille ; puis, comme il la voyait pâlir à son terrible voisinage :

« — Qu'avez-vous, Aïssa ? » demanda-t-il de sa voix à la fois la plus tendre et la plus inquiète.

La jeune fille avait bien envie de répondre :

« — J'ai peur de vous, monseigneur ! » mais elle n'osa point, et dit :

« — Les Touaregs ne sont pas loin, et j'ai peur des Touaregs. »

Le lion sourit à la manière des lions.

« — Quand vous êtes avec moi, dit-il, vous ne devez avoir peur de rien.

» — Mais reprit la jeune fille, je n'aurai pas toujours l'honneur de votre compagnie. Il se fait tard, et il y a loin d'ici à la tente de mon père.

» — Je vous reconduirai, » dit le lion.

Il est arrivé parfois dans les rues de Paris qu'une grisette, suivie de trop près par un étudiant qui lui offrait

de la ramener chez elle, lui ait refusé son bras, et même, sur son insistance, lui ait donné un soufflet. Mais jamais, au grand jamais, il n'est arrivé, de mémoire d'homme, qu'une jeune fille arabe ait répondu de la même façon à un lion lui faisant une proposition pareille, si inconvenante qu'elle lui parût.

Aïssa accepta donc l'offre qui lui était faite : le lion s'approcha d'elle, lui tendit sa crinière ; la jeune fille y appuya sa main, ainsi qu'elle eût appuyé son bras au bras de son amoureux, et tous deux côte à côte, — comme on voit sur un bas-relief grec la vieille mère Cybèle, qui est l'emblème de la fécondité, marcher en appuyant sa main sur un lion, qui est l'emblème de la force, — et tous deux marchèrent, se dirigeant vers la tente du père d'Aïssa.

Sur la route, ils rencontrèrent des gazelles qui s'effarouchèrent, des hyènes qui se couchèrent, des hommes et des femmes qui se mirent à genoux.

Mais le lion dit aux gazelles : « Ne fuyez pas ! » aux hyènes : « N'ayez pas peur ! » aux hommes et aux femmes : « Relevez-vous ! En faveur de cette jeune fille, qui est ma bien-aimée, je ne vous ferai aucun mal. »

Et les gazelles cessèrent de fuir, les hyènes n'eurent plus peur, les hommes et les femmes se relevèrent, re-

gardant avec étonnement ce lion et cette jeune fille, et se demandant dans leur idiome de gazelles, dans leur langage d'hyènes , avec leurs voix d'hommes et de femmes, si ce lion et cette jeune fille n'allaient point en pèlerinage, adorer à la Mecque le tombeau de Mahomet.

Aïssa et son fauve compagnon arrivèrent ainsi jusqu'au douair ; puis, quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de la tente du père d'Aïssa, qui était la première en entrant dans le village, le lion s'arrêta, et demanda à la jeune fille, comme aurait pu le faire le cavalier le plus courtois, la permission de l'embrasser.

La jeune fille tendit son visage, et le lion effleura de ses lèvres terribles les lèvres roses d'Aïssa.

Puis il lui fit un signe d'adieu, et s'assit, comme s'il voulait être sûr qu'il ne lui arriverait aucun accident en franchissant le court espace qui lui restait à parcourir.

En s'éloignant, la jeune fille se retourna deux ou trois fois et vit toujours le lion à la même place.

Puis elle entra dans la tente de son père.

« — Ah ! te voilà ! s'écria celui-ci ; j'étais bien inquiet. »

La jeune fille sourit :

« — Je craignais que tu ne fisses quelque mauvaise rencontre. »

La jeune fille sourit encore.

« — Mais te voilà, c'est une preuve que je me trompais.

» — En effet, mon père, dit la jeune fille ; car, au lieu d'une mauvaise rencontre, j'en ai fait une bonne.

» — Laquelle ?

» — J'ai rencontré un lion. »

Malgré l'impassibilité ordinaire aux Arabes, le père d'Aïssa pâlit.

« — Un lion ! s'écria-t-il, et il ne t'a point dévorée ?

» — Au contraire, il m'a fait des compliments sur ma beauté, m'a offert de me reconduire, et m'a ramenée jusqu'ici. »

L'Arabe crut que sa fille devenait folle.

« — Impossible ! dit-il.

» — Comment, impossible ?

» — Sans doute. Penses-tu me faire accroire qu'un lion soit capable d'une pareille galanterie ?

» — Voulez-vous vous en assurer ?

» — De quelle façon ?

» — Venez jusqu'à la porte de votre tente, et vous

le verrez, soit assis où je l'ai quitté, soit retournant dans la montagne.

» — Attends, que je prenne mon fusil.

» — Pourquoi faire? demanda l'orgueilleuse jeune fille; n'êtes-vous pas avec moi?»

Et, tirant son père par son burnous, elle le conduisit à la porte de la tente.

Mais le lion n'était plus à l'endroit où elle l'avait quitté. Elle regarda dans la direction par laquelle elle était venue : elle ne vit rien.

« — Bon! tu as fait un rêve, dit l'Arabe en rentrant dans sa tente.

» — Mon père, je vous jure que je le vois encore, dit la jeune fille.

» — Comment était-il?

» — Il pouvait avoir quatre pieds de haut et sept de long.

» — Après?

» — Une crinière magnifique.

» — Après?

» — Des yeux jaunes et brillants comme de l'or.

» — Après?

» — Des dents d'ivoire; seulement...»

La jeune fille hésita.

« — Seulement?... » répéta l'Arabe.

La jeune fille baissa la voix.

« — Seulement, dit-elle, il sent mauvais de la bouche. »

Elle n'eut pas plus tôt achevé ces mots, qu'un rugissement terrible se fit entendre derrière la toile de la tente, puis un second à cinq cents pas à peu près, puis un troisième à un quart de lieue.

Puis on n'entendit plus rien.

Il n'y avait pas eu plus d'une minute d'intervalle entre chaque rugissement.

Il est évident que le lion, qui avait sans doute désiré savoir ce que la jeune fille pensait de lui, avait fait un demi-cercle, était venu écouter derrière la toile de la tente, et s'éloignait, horriblement mortifié d'avoir été éclairé sur un défaut d'autant plus grave, qu'on assure que ceux qui en sont atteints ne peuvent pas s'en apercevoir eux-mêmes.

Un mois s'écoula sans que la jeune fille repensât au lion, autrement que pour raconter son aventure à ses compagnes. Puis, au bout d'un mois, un jour pour couper un fagot, elle retourna avec sa hache au même endroit.

Le fagot coupé, mis en faisceau, lié, elle entendit un léger bruit derrière elle, et se retourna.

Le lion la regardait, assis à quatre pas d'elle.

« — Bonjour, Aïssa, lui dit-il d'un ton sec.

» — Bonjour, monseigneur, lui répondit Aïssa d'une voix un peu tremblante ; car elle se rappelait ce qu'elle avait dit de la fétidité de l'haleine de son protecteur, et il lui semblait encore entendre le triple rugissement qui avait suivi cette disgracieuse révélation. Bonjour, monseigneur. Puis-je faire quelque chose qui vous soit agréable ?

» — Tu peux me rendre un service.

» — Lequel ?

» — Approche-toi de moi. »

Aïssa s'approcha, assez mal rassurée.

« — Me voici.

» — Bien ; maintenant, lève ta hache. »

La jeune fille obéit.

« — La hache est levée, dit-elle.

» — Bien ; donne-m'en un coup sur la tête.

» — Mais, monseigneur, vous n'y pensez pas...

» — Au contraire, j'y pense, et beaucoup même...

» — Mais, monseigneur...

» — Frappe.

» — Cependant, monseigneur...

» — Frappe, je t'en prie.

» — Fort ou doucement?

» — Le plus fort que tu pourras.

» — Mais je vais vous faire mal...

» — Que t'importe?

» — Vous le voulez?...

» — Je le veux.»

La jeune fille frappa en conscience, et la hache traça entre les deux yeux du lion une ligne sanglante.

C'est depuis ce temps que les lions ont cette ride verticale, visible surtout quand ils froncent les sourcils.

« — Merci, Aïssa,» dit le lion.

Et, en trois bonds, il disparut dans le bois.

« — Tiens, dit la jeune fille un peu blessée à son tour, il ne me reconduit pas, aujourd'hui. »

Et elle reprit le chemin du douair, où elle arriva sans accident.

Il va sans dire que cette seconde histoire fit le pendant de la première; mais, si savants que fussent les commentaires des plus habiles talebs du douair, l'intention du lion resta mystérieuse et cachée aux esprits les plus pénétrants.

Un mois s'écoula encore.

La jeune fille retourna au bois.

Au moment où elle abattait les premières branches

destinées à faire son fagot, un buisson s'ouvrit devant elle, et le lion en sortit, non plus gracieux comme la première fois, non plus mélancolique comme la seconde, mais sombre et presque menaçant.

La jeune fille fut tentée de fuir; le regard du lion cloua ses pieds à la terre.

Ce fut lui qui s'approcha d'Aïssa; elle se fût laissée tomber si elle avait tenté de faire un pas.

« — Regarde mon front, dit le lion.

» — Que monseigneur se rappelle que c'est lui qui m'a ordonné de lui donner un coup de hache.

» — Oui, et je t'en ai remerciée. Ce n'est donc point cela que je te veux demander.

» — Que veut me demander monseigneur?

» — De regarder ma blessure.

» — Je la regarde.

» — Comment va-t-elle?

» — A merveille, monseigneur, et elle est presque guérie.

» — Cela prouve, Aïssa, dit le lion, que les blessures que l'on fait au corps sont bien différentes de celles que l'on fait à l'orgueil : les unes se cicatrisent au bout d'un temps plus ou moins long; les autres, jamais. »

Cet axiome philosophique fut suivi d'un cri aigu et douloureux, puis on n'entendit plus rien.

Le lion avait passé de l'amour platonique à l'amour charnel.

Trois jours après, le père d'Aïssa, battant les environs pour tâcher de rencontrer quelque trace de sa fille, retrouva, près d'une large tache de sang, la hache dont elle se servait pour couper le bois.

Mais, d'Aïssa, ni lui ni personne n'entendit plus jamais parler.

III

— L'Arabe en était là de son récit, poursuivit Gérard, quand un bruit connu nous fit tressaillir tous.

C'était le rugissement d'un lion, — probablement celui que je guettais depuis huit ou dix jours.

Je sautai sur ma carabine Devismes ; Amida prit la seconde, qui m'a été donnée par le duc d'Aumale à son départ de Constantine.

Puis nous courûmes du côté où venait le rugissement.

Il se faisait entendre à une demi-lieue, à peu près.

Nous comptâmes trois rugissements ; puis le lion se tut.

Nous ne nous approchâmes pas moins dans la direction du lion, direction indiquée par ce triple grondement.

Quand nous eûmes fait un bon quart de lieue, nous entendîmes des cris d'Arabes et des aboiements de chiens.

Nous redoublâmes de vitesse, et nous tombâmes au milieu d'une troupe de gens armés menant en laisse des lévriers, des mâtins et jusqu'à des roquets.

Le lion venait de faire des siennes.

Il était entré jusque dans le douair voisin du nôtre ; il avait sauté dans l'enceinte où étaient parqués les troupeaux, et avait emporté un mouton.

Il tenait son dîner : voilà pourquoi il ne rugissait plus.

Ce n'était pas le moment de l'attaquer; les lions n'aiment pas à être dérangés dans leurs repas. Je recommandai aux Arabes de suivre sa trace, — toujours facile à relever quand c'est un mouton que le lion a enlevé, et je revins à ma tente...

A ces derniers mots, Gérard me regarda comme s'il s'attendait à une nouvelle interruption de ma part.

Mais j'étais aussi savant que lui sur ce fait de la trace

toujours facile à relever, quand c'est un mouton que le lion a enlevé. On devine qu'il y a une tradition derrière le fait.

La voici.

Une tradition, naïvement racontée, en dit souvent plus sur un peuple que toute une longue histoire.

Malheureusement, n'est pas naïf qui veut.

Essayons.

Un jour, un lion causait avec le marabout Sidi-Moussa.

Si le lion est le plus puissant des animaux, le marabout était le plus saint des derviches.

L'homme et l'animal causaient donc de pair à compagnon.

— Tu es très-fort, disait le marabout au lion.

— Très-fort, oui.

— Quelle est la mesure de ta force?

— Celle de quarante chevaux.

— Alors, tu peux prendre un bœuf, le jeter sur ton épaule et l'emporter? demanda le marabout.

— Avec l'aide de Dieu, je le puis, répondit le lion.

— A plus forte raison, un cheval?

— Avec l'aide de Dieu, je ferais du cheval comme du bœuf.

— Un sanglier?

— Avec l'aide de Dieu, il en serait du sanglier comme du cheval.

— Et un mouton ?

Le lion se mit à rire.

— Parbleu ! dit-il.

Mais, au premier mouton qu'il emporta, le lion fut bien étonné de voir qu'il ne pouvait le jeter sur son épaule, comme il le faisait d'animaux beaucoup plus forts, et qu'il était obligé de le traîner.

Cela tenait à ce que, dans son orgueil, il avait oublié de dire, à propos du mouton, — qui lui paraissait une trop petite proie pour se gêner avec elle, — ce qu'il avait dit du sanglier, du cheval et du bœuf : « Avec l'aide de Dieu ! »

Or, Dieu n'aidant pas le lion à l'endroit des moutons, le lion est obligé de les traîner et de prouver par son impuissance cette grande vérité que toute force vient de Dieu.

— J'étais donc sûr, reprit Gérard, quand je lui eus montré que je connaissais la tradition, j'étais donc sûr qu'on trouverait la trace, non pas du lion, mais du mouton qu'il avait été obligé de traîner.

A peine étais-je rentré sous ma tente, que le proprié-

taire du mouton arriva tout essoufflé, et me raconta comment la chose s'était passée.

Il avait suivi la trace du lion pendant une demi-lieue, à peu près, mais n'avait pu aller plus loin.

Cependant, comme, pendant cette demi-lieue, ses renseignements étaient précis, j'en profitai pour donner des ordres à mes deux quêteurs, heureusement fort habiles, les traces étant toujours bien autrement difficiles à suivre l'été que l'hiver.

Il fut convenu que, le lendemain, à la pointe du jour, ils se mettraient à la besogne.

Ils étaient Arabes tous deux, tous deux agés de trente à trente-cinq ans, vigoureux, adroits, rusés, de véritables enfants du Tell.

L'un se nommait Bilkassem, l'autre Amar Ben-Sarah.

Ils se partagèrent la besogne : Bilkassem prit l'animal à sa sortie du douair, et Amar Ben-Sarah à l'endroit où le propriétaire du mouton avait perdu sa trace.

Bilkassem, à une demi-lieue du douair à peu près, retrouva la peau du mouton. Le lion est un animal fort délicat ; il ne mange pas la peau des animaux, ni les pieds, ni les mains des hommes, parce que c'est surtout aux pieds et aux mains que l'on reconnaît le caractère supérieur de l'homme

Arrivé à la fontaine, Bilkassem trouva une brisée d'Amar Ben-Sarah; il n'avait pas besoin d'aller plus loin : son camarade était sur la trace, et il le connaissait trop bon limier pour la perdre.

Bilkassem revint donc à la tente et me fit son rapport. Pendant ce temps, Ben-Sara suivait le lion.

Vers midi à peu près, Amar Ben-Sarah rentra à son tour. Le lion était rembûché dans un fort. L'Arabe avait décrit un cercle d'un millier de pas de circonférence, il s'était ainsi assuré du lieu où il était.

C'était à trois kilomètres du douair.

J'étais fixé : selon toute probabilité, notre rencontre aurait lieu le jour même.

La journée s'écoula. J'étais en proie à cette fièvre et à cette émotion dont je vous ai parlé. Il me fut impossible de manger, de lire ou de m'occuper de quelque chose que ce fût.

Un peu avant le coucher du soleil, je sortis.

C'est l'heure où les Arabes qui ont un lion dans leur voisinage restent invariablement chez eux. Depuis le moment du crépuscule jusqu'au lendemain, un Arabe qui a entendu le rugissement du lion a la plus grande répugnance à mettre le pied dehors.

C'est, au contraire, l'heure que je choisis, par cette

même raison que c'est celle où le lion s'éveille, se met en quête, et chasse.

Lorsque j'arrivai à l'endroit désigné par Amar Ben-Sarah, j'avais encore un quart d'heure de jour, à peu près, et je pouvais étudier le paysage.

C'était à l'entrée d'une gorge étroite des monts Aurès ; les deux versants et même le fond de la gorge étaient très-boisés, couverts de pins, de sapins et de chênes dont la feuille est semblable aux feuilles de houx. Des rochers nus, encore brûlants de la chaleur du jour, sortaient du milieu de cette verdure, comme des ossements d'un géant mal enterré.

Nous nous enfonçâmes dans la gorge. Ben-Sarah me servait de guide.

Il traînait derrière lui une pauvre chèvre, destinée à servir d'appât au lion, et qui faisait toute sorte de difficultés pour nous suivre.

A une cinquantaine de pas de l'endroit où était rembûché l'animal, se trouvait une clairière : je la choisis, comme, dans un duel, on choisit l'endroit où le combat doit avoir lieu.

Amar coupa un petit arbre, en fit un piquet, le planta au milieu de la clairière et y attacha la chèvre, en laissant à sa corde un mètre et demi de jeu, à peu près.

Pendant qu'Amar Ben-Sarah accomplissait cette opération, nous entendîmes un bâillement prolongé à cinquante ou soixante pas. C'était le lion, encore mal éveillé, qui nous regardait et qui bâillait en nous regardant.

Les cris de la chèvre l'avaient tiré de son sommeil.

Il était tranquillement assis au pied d'un rocher, passant sa langue sanglante sur ses lèvres épaisses.

Il était magnifique de calme et de mépris pour nous.

Je me hâtai de renvoyer mes hommes, qui n'en furent pas fâchés, et qui prirent un poste à deux ou trois cents pas en arrière de moi. Amida seul avait insiste pour me tenir compagnie.

J'examinai bien les localités.

Un ravin me séparait du lion. La clairière pouvait avoir quarante-cinq pas de circonférence, quinze, par conséquent, de diamètre.

J'étais seul.

Il s'agissait de me choisir un poste.

Je me plaçai sur la lisière du bois. J'avais ainsi la chèvre entre le bois et moi.

La chèvre était à sept ou huit pas; le lion à soixante, à peu près.

Pendant que je faisais tous mes petits arrangements, le lion avait disparu; il n'y avait donc pas de temps à

perdre pour me préparer à le recevoir, il pouvait me tomber sur le dos d'un moment à l'autre.

Un chêne m'offrait ce que je cherche toujours en ce cas, — un appui.

Je coupai celles des branches inférieures qui eussent pu gêner mes mouvements ou ma vue, — et je m'assis appuyé à son tronc.

A peine venais-je de m'asseoir, que je m'aperçus, aux inquiétudes de la chèvre, que quelque chose se passait près de nous.

La chèvre tirait de mon côté la corde de toute sa force, tout en regardant du côté opposé.

Je compris que le lion avait fait une courbe pour gagner le ravin, et se rapprochait de nous, invisible et suivant le pli du sol.

Je ne me trompais pas. Au bout de dix minutes, j'aperçus sa tête monstrueuse au sommet du ravin, qui m'avait d'abord séparé de lui, puis ses épaules, puis tout son corps.

Il marchait lentement, mal éveillé encore, et les yeux à demi fermés.

Le lion est très-dormeur et très-paresseux.

Arrivé au sommet de la berge, il se trouvait à peu près à sept pas de la chèvre et à quinze pas de moi.

IV

J'étais resté assis, le tenant en joue.

Un instant, ayant eu le loisir de l'ajuster entre les deux yeux, j'appuyai le doigt sur la détente, et j'eus la tentation de lâcher le coup.

Si j'eusse cédé à cette inspiration, je sauvais, selon toute probabilité, la vie à un homme ;—mais, ne voyant dans l'animal aucune disposition d'attaque, j'attendis, me laissant aller à cette espèce de volupté terrible dont j'ai déjà parlé, et qui consiste pour moi à me trouver en face du péril et à le braver.

Puis j'ai encore un autre but en prolongeant ces étranges temporisations : c'est d'étudier l'animal, de faire un pas de plus dans la connaissance de ses mœurs ; une découverte de plus dans le caractère d'un pareil adversaire, c'est une chance de moins d'être mangé par lui.

Pendant plus de dix minutes, je me donnai la jouissance d'un tête-à-tête comme peu d'hommes peuvent se vanter d'en avoir eu un ; cela m'était bien permis, il

y avait près de deux ans que je ne m'étais trouvé en face d'un lion, et celui-là était un des plus beaux, des plus forts et des plus majestueux que j'eusse vus.

Au bout de dix minutes, il se laissa tomber sur le ventre, s'aplatissant tout à coup, comme si la terre eût manqué sous lui ; puis il croisa ses pattes devant lui, allongea la tête, et s'en fit pour son cou une espèce d'oreiller.

Son œil était fixé sur moi, et ne se détournait pas un instant de mes yeux ; il paraissait on ne peut plus intrigué de ce que venait faire dans son royaume, cet homme qui semblait ne pas le reconnaître pour roi.

Cinq minutes s'écoulèrent encore ; dans la position qu'il avait adoptée, rien n'était plus facile pour moi que de le tuer.

Tout à coup, il se leva, comme poussé par un ressort, et commença de s'agiter, faisant un pas ou deux en avant, puis un pas ou deux en arrière, allant à droite, allant à gauche, et remuant la queue comme un jeune chat qui commence à se fâcher.

Sans doute, il ne comprenait pas cette corde, cette chèvre, cet homme ; son intelligence était insuffisante à lui expliquer un pareil mystère.

Seulement, son instinct lui disait qu'il y avait là un piége.

Cependant, je restais toujours assis, le fusil à l'épaule, le doigt sur la détente, suivant l'animal dans tous ses mouvements.

Un bond de lui, et j'étais entre ses griffes.

De moment en moment, son inquiétude augmentait et commençait à m'inquiéter moi-même ; sa queue battait ses flancs, ses mouvements devenaient plus rapides, son œil s'enflammait.

C'eût été un suicide que d'hésiter plus longtemps.

Je profitai d'un moment où il me présentait le côté gauche ; je l'ajustai au défaut de l'épaule et lâchai le coup.

Le lion fléchit sur ses jambes, poussa un rugissement de douleur, se tordit comme s'il eût voulu mordre sa blessure, mais sans tomber.

A la distance de trois secondes, je lâchai mon second coup.

Puis, sans regarder, — j'étais bien sûr de l'avoir touché, — je jetai ma première carabine pour prendre la seconde, couchée près de moi, toute chargée, tout armée.

Quand je me retournai du côté du lion, la crosse à l'épaule, le lion avait disparu.

Je restai immobile, craignant quelque surprise, et regardant de tous côtés.

J'entendis rugir le lion.

Il était descendu dans le lit du ravin.

Il rugit deux fois encore, toujours en s'éloignant, mais en s'éloignant pas à pas.

Il regagnait son fort.

J'attendis encore quelques minutes, peut-être ne fut-ce que quelques secondes ; on mesure mal le temps en pareille circonstance.

Puis, n'entendant plus rien, je me levai et j'allai visiter la place où l'animal avait reçu mes deux coups de feu.

La chèvre, tombée à terre et haletante de terreur, se débattait comme dans l'agonie.

Arrivé sur le terrain, il me fut facile de voir que le lion avait été touché de mes deux balles, et que les deux balles lui avaient complétement traversé le corps.

Il y avait double jet de sang de chaque côté.

Tout chasseur sait qu'un animal porte plus loin le coup, percé à jour, que lorsque la balle, restée dans la plaie, y détermine une hémorragie.

Je me mis sur sa voie ; elle était facile à suivre. Tout le chemin qu'il avait parcouru était maculé de sang.

Les branches des petits arbres et des ronces au milieu desquelles il avait passé, étaient brisées et ensanglantées.

Comme je l'avais présumé, le lion avait regagné son fort.

En ce moment, je vis apparaître, au haut du ravin, les têtes d'Amida, de Belkassem et d'Amar Ben-Sarah. Ils s'approchaient avec précaution, ne sachant pas si j'étais mort ou vivant, en se tenant prêts à faire feu.

Ils m'aperçurent au fond du ravin, jetèrent des cris de joie et vinrent me rejoindre en courant.

Ils voulurent à l'instant même se mettre à la poursuite du lion ; la quantité de sang répandu leur faisait exagérer la gravité de la blessure.

Je les retins.

Dans mon opinion, le lion était grièvement, peut-être mortellement touché, mais le cœur n'avait pas été atteint. Le lion était encore plein de force ; son agonie serait terrible.

Sur ces entrefaites, huit ou dix Arabes du douair nous rejoignirent, armés de leurs fusils.

Ils avaient entendu mes deux coups, et accouraient, comme Amida, Belkassem et Amar Ben-Sarah, pour savoir ce qui venait d'arriver.

Ce qui venait d'arriver était, pour eux comme pour nous, écrit sur le sol.

Leur premier cri fut : « Il faut le suivre. »

Je les arrêtai en leur faisant observer qu'ils couraient à un danger imminent.

Mais rien.

— Reste là, dirent-ils, et nous te l'apporterons mort.

J'eus beau leur affirmer que le lion était vivant et bien vivant, qu'à son rugissement, j'avais pu juger de sa force, ils s'obstinèrent à entrer dans le bois.

Je fis un dernier effort pour les empêcher d'aller plus avant; j'étais convaincu que, si nous attendions au lendemain, nous le retrouverions mort, tandis que, si, au contraire, nous le suivions en ce moment, nous irions nous heurter, au bout de cent pas, à sa douleur et à sa colère; — chacun savait ce qu'il résulterait du choc.

Aucune observation n'eut prise sur leur entêtement. Lorsque je les vis résolus à se mettre à la poursuite du lion sans moi, je me décidai à m'y mettre avec eux.

Seulement, je fis mes dispositions.

Je rechargeai ma carabine Devismes, que je pris pour moi; je donnai à Ben-Sarah ma carabine Lepage,

et à Aumida, mon fusil du duc d'Aumale,—c'est après la carabine Devismes, celui que je préfère, —il a tué treize lions, — et j'entrai sous bois, sur la trace du lion.

Il faisait presque nuit; le bois était fourré, épais, entrelacé ; il fallait avancer presque en rampant.

Mes trois Arabes me suivaient; derrière mes trois Arabes venaient les hommes du douair.

Nous fîmes quarante ou cinquante pas ainsi, avec beaucoup de difficultés, et en dépensant près d'un quart d'heure pour les faire.

Au bout du quart d'heure, la nuit était presque venue; au bout de cinquante pas, nous avions perdu la trace.

Une clairière se trouvait à une dizaine de pas de nous. Nous regagnâmes la clairière pour nous reconnaître.

Pendant que nous étions éparpillés dans la clairière, cherchant à retrouver aux dernières lueurs du jour la trace perdue, soit par accident, soit par maladresse, un fusil partit.

Au même instant, un rauquement terrible éclata, et le lion s'abattit au milieu de nous comme s'il tombait littéralement du ciel.

Il y eut un moment d'indicible terreur. Tous les fusils,

excepté le mien, éclatèrent en même temps, et c'est un miracle que nous ne nous soyons pas tués les uns les autres.

Il va sans dire que pas une balle ne toucha le lion.

Quant à moi, voici ce que je vis comme à travers un nuage de fumée et de feu.

Tous les Arabes réunis autour de moi, à l'exception d'Amar Ben-Sarah.

Puis, tout à coup, à quinze pas de l'autre côté de la clairière, j'entends un cri, cri terrible, cri de mort.

Je m'élançai au cri à travers l'obscurité du crépuscule, rendue plus épaisse encore par la fumée de nos fusils.

Le crépuscule était tellement sombre, la fumée tellement épaisse, que je ne vis le lion et l'homme qu'en arrivant sur eux.

Homme et lion présentaient un groupe informe, mais terrible.

L'homme était couché sous le lion, qui lui déchirait les cuisses avec ses griffes de derrière ; la tête tout entière de l'homme était dans la gueule du lion.

J'eus un éblouissement, je vacillai sur mes jambes, j'étais près de tomber.

Ce moment de faiblesse eut la durée de l'éclair.

Le lion sentit le canon de ma carabine et me jeta de côté un regard menaçant.

Tirerais-je à la tête du lion? tirerais-je à l'épaule?

En tirant à la tête, je pouvais tuer l'homme.

Je tirai à l'épaule.

Tout cela se passa en moins d'une seconde.

Tout disparut dans le feu et dans la fumée.

J'attendis.

Je n'essayerai pas de vous dire ce qui se passa en moi pendant cette seconde d'attente.

Enfin, je distinguai.

Le lion avait lâché l'homme.

L'homme était retombé comme une masse. Était-il mort ou vivant? C'est ce qu'il était impossible de savoir.

Le lion était appuyé contre l'arbre auquel était appuyé l'homme; il était évident que l'arbre, qui était de la grosseur de ma cuisse, le soutenait seul.

L'arbre plia lentement, cria, se rompit, et le lion tomba à terre à côté de l'homme.

Je lâchai alors mon second coup, la capsule rata.

Que serait-il arrivé de moi, si cette seconde capsule eût été la première?

Par bonheur, le lion était mort.

Nous nous précipitâmes sur l'homme, il était évanoui; mais, au contact de ma main, il reprit ses sens.

— Éloignez-moi, criait-il, éloignez-moi !

Nous eûmes beau lui crier que le lion était mort, il ne nous entendait pas.

Les Arabes disent que tout homme qui a respiré l'haleine du lion devient fou.

Amar Ben-Sarah était fou.

Je commençai à examiner les plaies autant que je pus le faire, à la lueur d'un brasier de branches sèches que nous nous hâtâmes d'allumer.

Le blessé avait le flanc et le ventre horriblement sillonnés ; sa cuisse était percée à jour de quatre coups de dent. Son crâne portait la trace des crocs. — Je n'avais pas donné le temps à la double mâchoire de se rejoindre.

Il était évident que c'était un homme perdu.

Nous le couchâmes sur un brancard fait de nos fusils, et nous l'emportâmes.

Trois jours après, je quittai le pays; son agonie durait encore, mais on n'espérait rien.

Les Arabes croient, d'ailleurs, que l'homme blessé par un lion ne guérit jamais de la blessure.

Une lettre du kaïd m'apprit, huit jours après, qu'Amar Ben-Sarah était mort...

Tel fut le récit de Gérard, — sauf ce qu'il a pu perdre sous ma plume; car je crains bien de n'avoir pas communiqué au lecteur la profonde impression que nous laissa la parole du célèbre tueur de lions.

LES COURSES D'EPSOM

I

J'avais traversé la Manche dans l'intention, ou, si vous voulez, sous le prétexte d'aller voir les courses d'Epsom, et je m'étais embarqué un lundi pour revenir le samedi suivant, — moyen à peu près sûr de ne point passer le dimanche à Londres.

Je savais, depuis mon premier voyage en Angleterre, — et il remonte à quelque chose comme vingt-quatre ans, — ce que c'était que les dimanches à Londres.

Oh! chers lecteurs, ne le sachez jamais!

Le dimanche, tout est défendu à Londres; quand je dis à Londres, je dis en Angleterre; quand je dis en Angleterre, je dis dans les possessions anglaises.

A Southampton, un barbier fut condamné à deux mille cinq cents francs d'amende pour avoir fait une barbe; à Guernesey, une aubergiste fut condamnée à cent francs pour avoir vendu un verre de gin.

On sait les émeutes que causa, il y a deux ans, à Hyde park, cette observance exagérée du dimanche.

A Londres, après avoir travaillé six jours de la semaine, on ne se repose pas le septième, non, on s'ennuie; car les sabbatariens auront beau dire, l'ennui n'est pas le repos.

En Angleterre, la vie s'éteint le dimanche; le dimanche est un jour retranché de la semaine, cinquante-quatre jours retranchés de l'année, deux ou trois mille jours retranchés de la vie.

Le dimanche, à Londres, donne une idée assez juste de ce qu'était la principauté de la Belle au bois dormant avant que la princesse fût réveillée.

De temps en temps, on entend un psaume, ce qui n'égaye pas plus celui qui l'entend que celui qui le chante.

A mon avant-dernier voyage, j'étais, par mégarde,

arrivé un samedi, et, le soir, je causais avec mon hôte, M. Nind, homme de beaucoup d'esprit, de cette exigence presbytérienne, me vantant de savoir tout ce que les Anglais pouvaient faire, ou plutôt pouvaient ne pas faire, pour célébrer le jour dominical.

M. Nind avait secoué la tête et s'était contenté de dire :

— Oh ! nao, vous ne savez pas.

Et, comme j'insistais :

— Moa, je conduirai vous demain chez mon frère.

— A quelle heure ?

— A trois heures.

Cela m'allait à merveille ; au reste, j'étais sûr de ne pas trop m'ennuyer ce dimanche-là : je comptais le consacrer tout entier à écrire une petite pièce qui a été jouée depuis, et qui se joue même encore au Gymnase sous le titre de *l'Invitation à la valse.*

J'en étais à ma septième ou huitième scène, lorsque M. Nind entra.

— Venez-vous ? me dit-il.

— Où cela ? demandai-je.

J'avais complétement oublié le rendez-vous pris.

— Chez mon frère.

— Ah ! c'est vrai.

Je me levai, je pris mon chapeau et je suivis M. Nind.

Nous montâmes dans un cab.

Il a été question d'empêcher les cabs de marcher le dimanche, comme on a empêché la poste de fonctionner; mais les partisans de la locomotion l'ont emporté.

Nous nous arrêtâmes dans Picadilly.

M. Nind frappa à une porte.

Le domestique qui nous ouvrit parut d'abord fort inquiet; sans aucun doute croyait-il que nous venions faire une visite à son maître, et que cette visite pouvait le déranger de ses devoirs du dimanche.

Mais M. Nind le rassura en lui disant qu'il ne s'agissait pour le moment de rien autre chose que de faire voir à un Français la cour de la maison.

Le domestique nous laissa passer.

Nous entrâmes dans la cour.

Ma curiosité, je l'avoue, était vivement excitée.

Je regardai tout autour de moi; cette cour n'avait rien de particulier, sinon qu'au milieu de la cour il y avait un coq sous une cage.

M. Nind me montra le coq du doigt.

Je crus que ce coq était une curiosité, un coq à deux têtes ou à quatre pattes.

Point : c'était un simple coq de basse-cour; huit ou

dix poules caquetaient en tournant autour de la cage, tandis que le coq, d'un air triste, les regardait faire.

— Eh bien? demandai-je à M. Nind.

— Eh bien, répondit-il, vous ne voyez pas?

— Si fait, je vois un coq; mais ce coq n'a rien de particulier, si ce n'est qu'il me paraît légèrement attaqué du spleen.

— Non, c'est le dimanche qui le rend triste.

— Comment, c'est le dimanche?

— Ne voyez-vous pas que le malheureux coq est sous une cage, et que de là vient sa tristesse?

— Sans doute, ce n'est pas amusant d'être sous une cage; mais pourquoi est-il sous une cage?

— Je vous l'ai dit, parce que c'est aujourd'hui dimanche, et que le coq de mon frère ne doit pas plus pécher le dimanche que mon frère ne pèche lui-même!

Si vous doutez de la vérité de l'anecdote, renseignez-vous auprès de M. Nind, Leicester square, Sablonnière hôtel.

Cette fois, j'avais donc soigneusement évité le dimanche anglican, et, étant parti de Paris le lundi au soir, j'étais arrivé à Londres le mardi matin, c'est-à-dire la veille des courses d'Epsom, but avoué de mon voyage.

Je dis le *but avoué*, parce que le but secret, le vrai

but, pouvait bien être tout simplement d'acheter quelques porcelaines.

Il faut vous dire, chers lecteurs, qu'après les porcelaines du Japon et de la Chine, ce que j'aime le mieux, — ne pouvant pas emplir d'or les tasses à café de Sèvres, — c'est la porcelaine anglaise.

L'Anglais, le peuple le moins artiste et le plus industriel, — je dis *industriel* et non pas *industrieux*, — et le plus industriel du monde, arrive presque à l'art à force d'industrie.

Joignez à cela une espèce de confort qui signale tout ce qui sort des fabriques anglaises, et qui donne aux choses leur mérite spécial.

Paris en a pu juger à la dernière exposition : toutes ces splendides porcelaines anglaises, à fleurs peintes ou en relief, ont été enlevées en un clin d'œil.

Personne, comme les Anglais, ne fait ces grands et magnifiques vases de toilette qui semblent des baignoires d'enfant.

Aussi, toutes les fois que j'ai été à Londres, en ai-je rapporté quelque cuvette large comme un bassin, quelque lampe de verre de Bohême qui semble taillée dans l'opale.

Cette fois-ci, à peine arrivé, je demandai à l'un de

mes amis, pianiste et compositeur d'un grand talent, nommé Engel, de me conduire dans un des plus beaux magasins de Londres.

Il me conduisit droit chez Daniel, New-Bond street, 129, au coin de la rue de Grosvenor.

Trois étages d'une maison immense sont encombrés de porcelaines destinées à tous les usages, de toutes les formes, de toutes les dimensions, disposées pour tous les goûts.

J'étais au second, passant en revue les trésors que renferme cet étage, demandant le prix de chaque objet, lorsque le maître de la maison, occupé près de clients arrivés avant moi, monta rapidement l'escalier et adressa en anglais quelques mots au commis qui s'était chargé de me piloter, puis redescendit aussi précipitamment qu'il était monté.

Il me sembla, au milieu de ces quelques mots, comprendre ceux-ci :

— Ne dites point les prix.

Je m'informai auprès du commis.

J'avais parfaitement entendu.

— Pourquoi M. Daniel défend-il qu'on me dise les prix des objets que je marchande?

— Je ne sais, monsieur.

Je continuai d'examiner les objets sans demander davantage les prix.

Je crus que, dans son excentricité nationale, M. Daniel ne voulait rien vendre à un Français.

Cinq minutes après, il remontait avec un registre à la main.

— Monsieur, lui demandai-je, auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi il est défendu à votre commis de me dire le prix des objets que renferme votre magasin ?

— Parce que votre prix, à vous, monsieur Dumas, ne doit pas être le prix de tout le monde.

— Je ne vous comprends pas.

— Voici mes prix de *revient*, monsieur. Choisissez, indiquez les objets, et, puisque vous m'avez fait l'honneur de choisir mon magasin pour y faire vos acquisitions, payez-les le prix qu'elles me coûtent : je n'en accepterai pas d'autre.

J'avoue que cette politesse me toucha.

— Mais, dis-je, si je prends tout le magasin ?

M. Daniel s'inclina avec une singulière courtoisie.

— Je le renouvellerai, dit-il.

Croyez-vous que, si Walter Scott ou Byron eussent visité nos marchands de porcelaine de France, il

y en eût eu un seul qui en eût fait autant pour lui?

Merci, monsieur Daniel, vous m'avez donné une jouissance d'amour-propre, et je ne dissimulerai pas que c'est une de celles que j'apprécie le plus.

Après avoir fait mes emplettes chez ce digne marchand, je me hâtai de satisfaire une autre fantaisie en allant visiter l'établissement de madame Tussaud, — ce fameux musée dont je vous ai décrit ailleurs les singulières merveilles.

Puis, comme c'était assez de jouissances personnelles, je crus que je me devais à la société.

Je montai dans un cab pour aller d'abord rejoindre mon fils, qui m'accompagnait dans ce voyage, et auquel j'avais donné rendez-vous à Hyde park. — De là, nous devions aller ensemble retrouver notre ami M. Young, qui nous offrait un dîner à Blackwall près de Londres.

L'heure brillante de Hyde park est quatre heures de l'après-midi; le jour à la mode, le vendredi.

Alors, toute la fashion de Londres marche au pas, trotte ou galope dans la grande allée de Hyde park.

C'est là que l'on voit les plus beaux chevaux et les plus jolies femmes de Londres, et, par conséquent, du monde entier.

Mais rendons justice aux Anglais : leur premier re-

gard est toujours pour le cheval, nous pourrions même ajouter, je crois, leur premier désir.

C'est chose curieuse, je vous jure, que le spectacle de la grande allée de Hyde park, où l'indépendance de la femme anglaise brille dans tout son éclat.

Autant il est rare de voir, en France, une femme monter seule à cheval, suivie de son domestique, autant il est rare, à Londres, de voir une femme accompagnée de son mari, de son frère ou de son amant.

Il y a plus : la femme domine énormément comme nombre. On rencontre des groupes de dix ou douze femmes, marchant en peloton comme une patrouille de hussards, ou comme une seule ligne de cuirassiers qui passe une revue.

On les sent fermes sur leurs selles comme des amazones du Thermodon, ou comme des écuyères du Cirque.

Arrivées aux barrières, c'est-à-dire à l'extrémité des allées, elles font volte-face avec une précision admirable, sans effort, sans embarras.

Si l'une d'elles veut causer avec quelque cavalier qui passe, elle reste en arrière, entame avec lui une conversation plus ou moins longue, puis salue familièrement de la main et de la cravache, enlève son cheval

au galop, et rejoint le groupe auquel elle appartient.

Cela ne veut pas dire, que tous les groupes doivent être de dix ou douze : non, il y en a de six, de quatre, de deux. — Quelques femmes d'un rang plus aristocratique ou d'un tempérament plus solitaire se promènent seules, avec un domestique, deux domestiques, et quelquefois trois ou quatre domestiques.

Je vis l'une de ces dames, se trouvant devant la barrière au lieu de se trouver devant l'ouverture, et trop paresseuse pour faire une demi-courbe, enlever son cheval par-dessus la barrière avec autant de laisser aller, de facilité, de hardiesse, qu'un jockey à une course de haies.

Le domestique qui la suivait se crut sans doute obligé d'en faire autant, et suivit son exemple.

Nous avons dit que le spectacle de la grande allée de Hyde park était curieux. — Il est plus que curieux, il est beau.

C'est un large spécimen de la fierté aristocratique de ce peuple, qui est arrivé à la liberté en foulant aux pieds l'égalité.

Nous n'avons pas idée de cela en France.

Il y a à Hyde park, tous les jours, quinze ou dix-

huit cents femmes montant des chevaux de cinq à dix mille francs.

Combien y a-t-il de chevaux de dix mille francs à Paris?

Vingt-cinq ou trente, peut-être, et encore!...

Nous restâmes trois quarts d'heure à Hyde park.

Ce que, pendant ces trois quarts d'heure, nous vîmes passer, flottant au vent, de boucles de cheveux de toutes nuances, depuis le noir aile de corbeau jusqu'au blond roux; de cous gracieusement inclinés, se courbant et se redressant comme le mouvement des vagues; de visages roses éclatant sous la demi-teinte des chapeaux à larges bords chargés de plumes, frangés de dentelles, d'yeux noirs, fiers et passionnés; d'yeux bleus, doux et langoureux,— je ne me chargerai point de l'énumérer.

Shakspeare, qui a tout dit, a peint ses compatriotes avec une seule phrase :

« L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Il va sans dire que, dans ce nid de cygnes, il n'y a de place que pour les Anglaises.

Oh! comme on vous comprend, doux rêves du poëte! Desdemona, Juliette, Miranda, Ophelia, Jessica, Cor délie, Rosalinde, Titania! comme on vous compren

quand on a vu ces femmes aux cheveux flottants, aux yeux noyés, aux joues transparentes, aux cous ondoyants, qui semblent faites pour l'hermine, le velours, le satin et la soie, plus encore que la soie, le satin, le velours et l'hermine ne semblent faits pour elles!

Disons, en passant, que Punch, ce Pasquino de Londres, qui ne respecte rien, appelle la grande allée où caracolent toutes ces belles dames — *Rotten-Road* (le *chemin pourri*).

Près de cette grande allée est la statue d'Achille, fondue avec les canons français pris à Vittoria et dédiée *to Arthur duk of Wellington from his countrywomen;* mot à mot : « A Arthur, duc de Wellington, par les FEMMES de sa patrie. »

Il va sans dire qu'Achille, en véritable demi-dieu de l'antiquité, combat tout nu.

Mais il a un bouclier ; chose qui lui est la moins nécessaire, puisqu'il est invulnérable.

En face de la statue et de manière à ce que l'illustre duc et sa postérité puissent voir ce chef-d'œuvre de l'art moderne de toutes les fenêtres, est bâtie sa maison, qui aujourd'hui n'offre plus rien de remarquable, et qui, lors de mon premier voyage, était doublement curieuse, — d'abord, en ce qu'elle était la résidence de lord Wel-

lington, — ensuite, en ce que tous les volets étaient en fer.

La raison de ce formidable retranchement faisait honneur à la popularité du vainqueur de Vittoria, de Salamanque et de Talavera, — car nous ne pouvons pas admettre qu'il fut le vainqueur de Waterloo. — A chaque nouvelle émeute, on brisait ses vitres ; d'abord, il essaya de fermer les volets ; mais la dépense était double : on commençait par briser les volets pour ensuite briser les vitres. Il en résulta qu'il eut l'ingénieuse idée de fermer les fenêtres avec des volets en fer. Le duc en était quitte, les jours d'émeute, pour déjeuner et dîner à la lumière.

Heureusement que la statue d'Achille comme sculpture, et la maison de Wellington comme architecture, peuvent être vues d'un coup d'œil, l'art n'y étant absolument pour rien et la bonne intention y étant pour tout.

Il en résulta que la double visite en fut bientôt faite, et, comme notre cab nous attendait porte Grosvenor, nous sautâmes dedans, et, sans nous arrêter à rien, nous revînmes à notre hôtel (London-Coffee house) avec la rapidité du fiacre anglais, doublée de la promesse d'un pourboire, chose inconnue en Angleterre.

Vous me direz que, comme les cochers anglais comptent par milles et font leurs comptes eux-mêmes, il y a tout lieu de présumer qu'ils n'ont point la maladresse de s'oublier.

A la porte de l'hôtel, toute notre société, composée d'une quinzaine d'amis de M. Young, nous attendait. La présentation se fit selon l'étiquette anglaise. Mais, de toute cette nombreuse société, je ne retins qu'un nom, celui de M. Knowles.

Il est vrai qu'à ce nom, M. Young, ajouta :

— Qui a tué trente-cinq tigres.

M. Knowles est un homme d'une trentaine d'années, ayant habité Rajahrampore, c'est-à-dire la ville du roi Ram près Mours-hed-Habad. Il a la tête de moins que Gérard, qui lui-même n'a guère que cinq pieds deux ou trois pouces. C'est une nature frêle, mais calme, avec une grande fixité dans le regard. L'œil est bleu-faïence comme celui de tous les hommes volontaires jusqu'à l'obstination ; c'est la couleur de l'œil des races celtiques, les plus entêtées de toutes les races : voyez les Bretons et les Écossais.

Nous allâmes tout courant jusqu'à Blackfriars bridge, c'est-à-dire jusqu'au pont des Frères-Noirs, un des plus vieux ponts de Londres, et, là, nous trouvâmes

un de ces bateaux à vapeur qui sillonnent la Tamise.

Cela seul peut vous donner une idée de la puissance de cette reine de l'ennui qu'on appelle Londres, quand je vous dirai, par exemple, que, du pont de Battersea, qui peut correspondre à notre pont d'Iéna, jusqu'à Blackwall, qui peut correspondre à notre Râpée, c'est-à-dire pendant quatre lieues au lieu d'une, la Tamise est desservie, comme une rue à omnibus, par plus de soixante bateaux à vapeur contenant une moyenne de cent cinquante passagers, parmi lesquels circulent deux ou trois bateaux à *half-penny*, c'est-à-dire à un demi-penny, c'est-à-dire à un sou, toujours chargés de deux cent cinquante ou trois cents personnes, qui, pour ce sou, vont depuis le pont de Londres jusqu'au pont de Westminster, c'est-à-dire font à peu près deux lieues.

Le bateau allait partir; nous y fîmes une véritable irruption.

Au pont de Blackfriars, la Tamise est quatre fois large comme la Seine au pont d'Iéna.

Ne vous préoccupez de rien, chers lecteurs, si vous faites ce voyage, que de regarder à droite et à gauche et d'étudier le mouvement commercial qui fait grouiller au bord du grand fleuve anglais un demi-million d'individus. Le seul souvenir historique que vous co-

toyiez, c'est la Tour de Londres, dont vous voyez s'élever les quatre clochetons. Quand je dis la Tour de Londres. je devrais dire la Tour Blanche bâtie par Guillaume le Conquérant ; car, de la Tour de Londres qui existait avant l'invasion normande et que la tradition veut avoir été appelée Tour de Juillet, comme ayant été bâtie par Julius César, il ne reste plus rien.

A part ce mouvement commercial qui est l'âme visible de la grande cité, vous n'avez que deux choses à voir dans cette traversée de Blackfriars à Blackwal : c'est, à gauche, le *Great-Eastern* (aujourd'hui *le Leviathan*); à droite, l'hopital des Invalides de la marine, le plus beau palais de Londres.

Il a été bâti par Inigo Jones, sous Charles Ier, c'est-à-dire par le contemporain de Van Dyck, qui, lui aussi, faisait de l'architecture en même temps que de la peinture, mais, qui, en même temps qu'il faisait de l'architecture et de la peinture, faisait malheureusement aussi de l'alchimie ; ce qui nous coûta probablement, à nous, une douzaine de beaux tableaux, et probablement à lui une douzaine de belles années : la peste de 1641 le trouva tout affaibli par les veilles et n'eut qu'à le toucher de l'aile pour le coucher au nombre de ses victimes.

Ceux qui sont curieux d'énormes fourneaux, d'im-

menses marmites et de cuillers à pot gigantesques, doi vent visiter les Invalides de Londres, qui, sous ce rapport, l'emportent sur les Invalides de Paris. Il faut rendre justice à qui de droit.

Quant au *Great-Eastern,* c'est le plus énorme navire qui jamais ait été construit, sans en excepter la fameuse galère de Ptolémée dans laquelle il y avait un jardin et un bois de palmiers.

Le Leviathan, pour lui donner son nouveau nom, jauge 22,500 tonneaux, c'est-à-dire qu'il est quarante-cinq à cinquante fois plus grand qu'un trois-mâts ordinaire.

Du bateau à vapeur que nous montions, nous l'apercevions à un demi-kilomètre, se dressant sur le rivage, comme une gigantesque falaise. Les hommes qui travaillaient à sa carène, rapetissés par sa masse, parais saient gros comme des fourmis. Il pourra transporter quatre mille passagers et dix mille soldats. Il aura six mâts, dont cinq en fer, et le plus proche du gouvernail en bois pour ne pas déranger la boussole.

Cela nous semble, au reste, une grande erreur en matière de construction que de croire que plus la masse est pesante, mieux elle résistera à la mer et à la tempête. Quant à moi, je me croirais plus en sûreté dans

la plus petite goëlette que dans cette énorme machine.

J'ai voyagé avec un speronare, c'est-à-dire dans une coquille de noix ; j'ai voyagé avec *le Véloce*, c'est-à-dire avec un bâtiment de la force de deux cent cinquante chevaux. Je me suis cru, dans deux circonstances identiques, moins exposé sur ma coquille de noix que sur mon bâtiment de deux cent cinquante chevaux.

Quelle que soit la force d'un steamer ou d'un vaisseau, il ne domptera pas la mer ; et, pour la mer, ce sera toujours une plume à la main d'un géant.

Mieux vaut amuser la mer que la défier.

Je souhaite de ne pas être un prophète de mauvais augure pour la Compagnie, qui a déjà souscrit sept cent mille livres sterling, c'est-à-dire dix-sept millions et demi, pour la construction du *Leviathan*. Mais, je le répète, j'aimerais mieux, une tempête survenant, être sur le bouchon de liége avec lequel j'ai parcouru tout l'archipel de Sicile, avec lequel j'ai été à Messine, à Syracuse, à Palerme, à Lipari, à Malte, à Tunis, au Pizzo, que sur le colosse qu'on essaye aujourd'hui de mettre à flot, près de Milwall.

Mais ainsi sont les Anglais : ils croient faire plus grand en faisant plus gros !

A six heures et quelques minutes, nous abordâmes presque en face du restaurant, hôtel Brunswick.

Permettez-moi de vous donner la carte de notre dìner.

Cette carte est une curiosité dans son genre. M. Young, notre amphitryon, en nabab qu'il est, avait royalement fait les choses.

Ceci, chers lecteurs, s'adresse aux gourmands, si toutefois j'ai des gourmands, ce que j'espère bien, parmi mes lecteurs.

Si j'ai des gourmands, qu'ils osent avouer leur gourmandise, et, si l'occasion s'en présente, nous causerons cuisine,

Ils verrons qu'en théorie, du moins, je suis digne de faire leur partie.

CARTE DU DINER DONNÉ PAR M. YOUNG.

Potages.

Tortue à l'anglaise.
Printanier.

PREMIER SERVICE.

Truite à la tartare.
Water-zootches de perches, soles, saumons, truites et anguilles.

Tranches de saumon de Gloucester.
Turbot sauce au homard.
Rougets en papillotes.
Boudins de merlan à la reine.
Filets de sole à la Orly.
Saint-Pierre à la crème.
Matelote normande.
Friture de flottons et d'anguilles.
Rissoles de homard.
Quenelles de saumon.
Crevettes en buisson.
Côtelettes de saumon à l'italienne.
White-bais au naturel.
White-bais en Méphistophélès [1].

Relevés.

Poularde à la Montmorency.
Noix de veau à la jardinière.
Pâté froid à la royale.
Poularde à l'ivoire, sauce suprême.
Bastion de volaille.
Jambon de Bayonne.
Lard garni de fèves.

Entrées.

Côtelettes à la Maintenon.
Vol-au-vent à la financière.
Escalope de caille aux truffes.
Riz de veau en macédoine.
Kari à l'indienne.
Filets de pigeon à l'italienne.

[1] La différence qui sépare les white-bais au naturel des white-bais en Méphistophélès, c'est que ces derniers sont saupoudrés de poivre de Cayenne.

Fricassée de volaille aux truffes.
Chartreuse à la Toulouse.

SECOND SERVICE.

Rôts.

Chapon et petits poulets au cresson.
Dindonneau.
Venaison.
Levreau.
Cailles bardées.
Canetons à la ferme.

Relevés.

Charlotte Plombières.
Boudin à la Jenny Lind.

Entremets.

Boudin Saint-Clair.
Haricots verts.
Croûte de champignons.
Crème de Montmorency.
Fromages de Neuchâtel.
Tourte de cerises à l'anglaise.
Fromages bavarois.
Gelée au marasquin garnie de fraises.
Petits pois.
Bayonnaise [1] de homard.
Meringues à la glace.
Gâteau de millefeuille.
Bordure génevoise garnie de reines-Claude.

[1] Et non *mayonnaise* ou *magnonnaise*, comme disent les cuisiniers peu lettrés.

Gelée, macédoine de fruits.
Riz à la Brunswick.
Radis et salade.

Dessert.

Fraises.
Raisins.
Ananas.
Mandarines et tangerines.
Conserves de pêches, d'abricots, de mirabelles, etc., etc.

Vins.

Hock, sherry, champagne, madère.
Porto, claret, château-margaux.
Château-dickins.
Constance.
Tockay.

Vous comprendrez sans peine, chers lecteurs, qu'un pareil dîner nous conduisit à dix heures du soir.

A dix heures, nous prîmes le chemin de fer, qui nous ramena en vingt minutes à Londres, que nous trouvâmes illuminé à *giorno*.

C'était l'anniversaire ou la fête de la reine d'Angleterre.

En abordant au pont de Londres, nous montâmes dans cinq ou six voitures, et nous nous fîmes descendre à la place de Trafalgar.

De là, nous nous acheminâmes vers Regent street.

Vous savez ce qu'est Paris les jours d'illumination, n'est-ce pas? Figurez-vous quelque chose de trois fois plus compacte que la foule de nos boulevards.

Je remarquai une chose, c'est qu'au fur et à mesure que nous avancions vers Regent street, des mots français nous frappaient plus rapprochés les uns des autres.

En arrivant à Leicester square, l'anglais et le français se contre-balançaient; à Haymarket, l'anglais était complétement vaincu.

C'est que Haymarket est le Canada de Londres; c'est à Haymarket et dans ses environs qu'émigrent les *demoiselles* que Béranger a illustrées par une de ses plus verveuses chansons :

> Faut qu' lord Vilain-ton ait tout pris,
> Gn'ia plus d'argent dans c' gueux d' Paris!

Haymarket, moins les robes en brocart, moins les plumes, les aigrettes, les oiseaux de paradis, les colliers et les boucles d'oreilles de strass, Haymarket est, en 1857, ce qu'étaient les galeries de bois du Palais-Royal en 1825.

Le dernier recensement qui a été fait de ces demoiselles, tant Anglaises qu'Irlandaises, Écossaises, Allemandes et Françaises, est fantastique.

Un employé à la police de Londres m'a dit que ce

recensement en avait constaté un nombre de quatre-vingt mille, sur lesquelles on peut compter de cinq à six mille Françaises.

Tout cela vit à sa guise et sans être soumis à aucun règlement sanitaire.

La raison qu'en donne le puritanisme anglais est admirable : « Il ne faut pas encourager le vice par l'espérance de l'impunité. »

Au reste, c'est au jardin de Cremorn que le *vice* s'étale dans toute sa splendeur.

Cremorn, c'est le Valentino, le Mabille, le Château des Fleurs de Londres, — en mesurant tout à un cran plus bas.

A la rigueur, une femme pourrait entrer à Valentino, à Mabille, au Château des Fleurs; une fille peut seule entrer à Cremorn.

Nous en sortîmes à minuit, profondément attristés par les danses funèbres des Brididis et des Pomarés de la Grande-Bretagne.

II

Enfin ce jour, ce grand jour du *derby,* auquel nous étions convoqués de Paris, — ce carnaval de Londres, qui n'a pas de carnaval, — était arrivé.

A dix heures, une immense calèche pouvant contenir dix personnes et sanglée de tous côtés de paniers contenant des pâtés, des poulets froids, des homards, du vin de Bordeaux, du vin de Champagne et de la glace, s'arrêtait devant la porte de London-Coffee house.

Elle était attelée de quatre chevaux conduits par deux postillons en Daumont, bottes à retroussis, culottes blanches, gilets blancs, vestes et casquettes roses.

Nous nous y installâmes, et la voiture passa sans transition de l'immobilité au galop.

Le galop, c'est l'allure du *derby-day;* ce jour-là, tout va au galop, même les ânes.

Tant que nous fûmes dans les rues de Londres, nous ne vîmes pas grand changement avec l'aspect ordinaire des rues; seulement, on pouvait remarquer que, pour

une voiture qui nous croisait en sens inverse, dix suivaient le même chemin que nous.

Le temps était magnifique et promettait une belle journée de poussière.

La poussière est tellement une des conditions indispensables de la fête, que les femmes, d'habitude, font faire pour le jour du derby des robes qui ne leur servent que ce jour-là.

Les hommes, de leur côté, avaient pris des précautions contre la poussière, le grand ennemi du jour; tous ceux que nous rencontrions portaient à leurs chapeaux des voiles bleus, bruns ou verts, qui donnaient à quelques-uns d'entre eux, adolescents de quinze ans, frais et roses comme les *crocus* qui poussent dans les prairies, l'air d'amazones démontées.

La population stationnait, placée en haie, aux deux côtés de la rue.

Au fur et à mesure que nous nous éloignions du cœur de la cité, au lieu que cette haie s'éclaircît, au lieu que les voitures diminuassent, la haie s'épaississait et les voitures devenaient plus nombreuses et surtout plus diverses.

C'était une exhibition générale de toutes les voitures

connues, non-seulement dans la carrosserie, mais encore dans la charronnerie anglaise.

Essayons de donner une idée de ces différents spécimens.

C'était d'abord la voiture nationale, le *stage-coach*, le *four-in-hand*, c'est-à-dire le *quatre-en-main*, parce que le même cocher conduit quatre chevaux en main; dans les temps ordinaires, les chiens sont dans le coffre, les domestiques derrière, et les maîtres et les amis devant : ce jour-là, les chiens étaient restés au chenil et les domestiques à l'antichambre. Tout, intérieur, impériale, devant, derrière, était encombré de maîtres.

C'était le *mail-coach*, cette concurrence que les entreprises commerciales font au stage-coach, et qui, dans un jour solennel comme celui du derby, avec ses deux ou ses quatre chevaux, voiture de vingt à vingt-cinq amateurs.

C'était le *carriage*, calèche de famille, véhicule ordinaire de la bourgeoisie, où s'entasse cette population sans fin, étagée comme une flûte de pan à dix, douze et quinze tuyaux, qui se compose du père, de la mère et des enfants, ceux-ci infinis, sans nombre, parterre de camellias blancs et roses, chacun, depuis le bouton jusqu'au calice, épanoui à son degré de floraison.

Le *sociable*, sorte de wurst immense, dont le nom indique la qualité, et qui est destiné, non-seulement à entretenir, mais encore à resserrer, entre huit ou dix personnes, les liens de la société.

Le *braice*, grand coupé à quatre personnes, qui, ce jour-là, en porte invariablement dix : quatre dans l'intérieur, plus un enfant qui se tient debout à chaque portière; deux sur le siége de derrière, deux sur le siége de devant; total, dix, chiffre annoncé.

Le *brougham*, — prononcez le *broum*, inventé par lord Brougham, pour se rendre au Parlement, sans avoir l'obligation d'y mener personne à ses côtés. Dans le brougham, coupé microscopique comme épaisseur surtout, il y a juste place pour le ministre et son portefeuille; ce jour-là, il contient de quatre à six personnes.

Le *landau*, voiture popularisée en France par la pièce que Scribe a faite sous ce titre pour les débuts de Perlet, passé depuis dans notre usage, mais relégué aujourd'hui chez nous dans les vieilles écuries du faubourg Saint-Germain.

Le *landolees*, diminutif du landau, comme le brougham est le diminutif du coupé ordinaire.

Le *mail-phaeton*, récipient ordinaire de quatre per-

sonnes, qui devient, ce jour-là, sur la route d'Epsom, ce que le corricolo est tous les jours sur la route de Torre-del-Greco à Naples.

Le *dog-cart*, la voiture des chiens, où les maîtres ne sont considérés que comme des êtres secondaires; le jour du derby, deux femmes remplacent d'ordinaire les domestiques et vont à reculons, ayant pour appui le dos des deux hommes qui vont en avant.

Le *whitechapel*, la voiture du village, avec laquelle on va entendre les prêches et les sermons, qui conduit aux enterrements, aux baptêmes, aux fêtes, aux noces; c'est notre chariot, plus la suspension. En Angleterre, toute voiture est suspendue.

Le *break* avec son cocher élevé, qui semble, du haut de son siége, manœuvrer son bâtiment comme un contre-maître fait de son navire du haut du beaupré.

Les cinquante espèces de *tilburys* que nous connaissons, depuis le tilbury à patin jusqu'au tilbury à télégraphe.

Le *buggy*, dont nous avons fait boghey, et qui est, en réalité, le modeste tape-cul.

Le *farmer's-cart*, la voiture du fermier.

Le *brewer's-dray*, la voiture du brasseur.

Le *waggon*, tapissière de campagne.

Le *mofredars,* c'est-à-dire la voiture anglaise par excellence.

Le *cab,* qui consiste dans une espèce de cabriolet en forme de fauteuil à la Voltaire, à l'arrière duquel le cocher est assis, et qui, disgracieux d'encolure, est fort commode en réalité, en ce qu'il vous isole du *coatchman,* et, par conséquent, de l'émanation des herbes plus ou moins malfaisantes que fume celui-ci sous le nom de *tabac.* — Oh! que je voudrais, par parenthèse, consigner ici le nom de cette grande et honnête dame, comme disait Brantôme, à qui un de nos amis demandait l'autre jour dans un wagon : « L'odeur du cigare vous incommode-t-elle, madame?» et qui répondit : «Je ne sais pas, monsieur ; on n'a jamais fumé devant moi ! » — On peut hasarder, sans amour-propre national, que *cab* vient de cabriolet ; seulement, les Anglais, qui sont les plus grands abréviateurs que je connaisse, ont réduit les quatre syllabes en une, et, du mot cabriolet, ont fait le mot *cab,* comme ils ont fait, du vin d'Oporto, le vin de Porto, puis le vin de Port ; quand il s'agit du nom de famille, qu'ils ne peuvent pas abréger matériellement, ils l'abrégent par la prononciation : lord Brougham, prononcez lord *Broum,* comme je le disais tout à l'heure. Les Anglais, avec un peu de travail, finiront

par ne plus parler que comme les grosses caisses, par monosyllabes; aussi le vers de Racine qu'ils apprécient le plus, est-il justement celui-là qu'on a tant reproché au grand poëte, parce qu'il n'était composé que de monosyllabes :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Partageons leur admiration et achevons la nomenclature des véhicules qui brûlent avec nous la route d'Epsom.

C'était encore le *hansom patent safety*, que l'on rencontre à chaque pas dans les rues de Londres, et dans lequel le client est assuré contre les accidents.

L'*omnibus*, qui n'a pas besoin de description.

Le *tandem*, avec ses deux chevaux en arbalète.

Le *fly*, notre berlingot, c'est-à-dire tout ce qui est voiture de louage.

Le *post-chaise*, création antédiluvienne abandonnée chez nous depuis plus de cinquante ans.

Le *pony-chaise*, traîné comme l'indique son nom par des poneys.

Le *donky-chaise*, ou la chaise aux ânes.

Enfin, le *sweep-chaise*, qu'on ne voit qu'à Londres, et dont la traduction littérale est la *voiture du ramoneur*.

Eh bien, figurez-vous toutes ces voitures de formes variées, de constructions diverses, tirées de leurs cours, de leurs remises, de leurs hangars; tous ces animaux de races, de formes, de grandeurs différentes, sortis de leurs box, de leurs écuries, de leurs étables, les valides aussi bien que les écloppés, les vivants aussi bien que les morts, tout cela roulant, trottant, galopant sur cette route d'Epsom comme dans une autre vallée de Josaphat, se heurtant, s'accrochant, se renversant avec un bruit d'ossements froissés, semant la route de débris auxquels personne ne fait attention, d'épaves que personne n'évite, de naufragés que personne ne recueille: là, comme partout, la force dominant, les grands écrasant les petits, chacun étant pris de la rage d'arriver avant son voisin et tourmentant de son mieux le malheureux quadrupède qui l'aide à accomplir cette œuvre de vanité!

Et remarquez que ce que je vous dis là, ce n'est point à propos d'une agglomération partielle sur un point particulier. Non, c'est partout ; depuis le Vaux-Hall jusqu'à Epsom, c'est-à-dire pendant sept lieues, on vogue à pleines voiles, au milieu d'écueils mouvants, parmi lesquels il faut être non-seulement cocher, mais encore pilote, attendu que vous avez bien plus affaire à

des vagues qu'à des rochers; et chaque vague crie, hurle, murmure, glapit, jure, chante, menace, maudit, raille, car elle a depuis quatre jusqu'à vingt têtes.

C'est que les courses en Angleterre, et surtout les courses d'Epsom, voyez-vous, chers lecteurs, ce n'est pas, comme chez nous la Marche ou Chantilly, une affaire de luxe. Non; c'est une fête nationale à laquelle chacun prend sa part, et à laquelle chacun veut assister, riche comme pauvre, gentleman comme ouvrier; on l'attend onze mois, on en parle pendant six, on s'y prépare pendant trois, et l'on s'en souvient quelquefois plus longtemps qu'on ne l'a attendu, qu'on n'en a parlé, qu'on ne s'y est préparé.

Avec notre calèche monstre, nos quatre chevaux, nos deux postillons, nous étions naturellement rangés parmi les oppresseurs, et, du haut du siége de devant, d'où il commandait la manœuvre, notre ami M. Young ne répondait à toutes les railleries, à toutes les malédictions, à toutes les menaces, à toutes les chansons, à tous les jurements, à tous les murmures, à tous les glapissements, à tous les hurlements, à tous les cris que par ce mot :

— *Forward! forward!*

Et la voiture allait, emportée comme le char de la

foudre dans un nuage de poussière qui ne permettait pas de se voir à vingt pas.

Un peu avant d'arriver à Morden, nous trouvames un stage-coach à quatre chevaux, arrêté au beau milieu de la route.

Nous disons à quatre chevaux, nous devrions dire à trois; on avait mené les pauvres bêtes si grand train, qu'une des quatre venait de tomber frappée d'un coup de sang.

— Saignez-le! saignez-le! criait-on de tous côtés.

Mais bah! les propriétaires n'avaient pas le temps! Il fallait arriver à Epsom avant un mail-coach qui venait derrière.

Avec ce mail-coach, il y avait pari.

On se contenta donc de couper promptement les traits, d'attacher le cheval dépareillé en arbalète, et l'on repartit, laissant le cheval mort au milieu du chemin.

Au moment où nous arrivions au sommet d'une colline qui domine le champ de course d'Epsom, — et cela à travers mille dangers, la plupart des chevaux qui montaient cette colline ayant pris prétexte de son escarpement pour aller en arrière au lieu de continuer d'aller en avant, — au moment, dis-je, où nous arri-

vâmes au sommet de cette colline, la première course partait.

Par bonheur, c'était une espèce de prologue, une course d'essai ; la seconde seule était importante.

Tous les véritables parieurs s'étaient réservés pour cette seconde course.

Elle devait, en effet, résoudre une grande question.

Un cheval qui avait été le favori dans deux ou trois courses, et qui les avait bravement gagnées, s'était laissé battre à Newmarket, comme un pleutre, par un cheval à peu près inconnu ; de sorte qu'il avait perdu sa popularité.

L'enjeu de son maître à Newmarket était de mille guinées.

Ce cheval s'appelait Blink-Bonny ; ce qui, traduit à peu près, comme tout ce qu'on traduit, veut dire *le Joli-Clignoteur*.

Cette fois, l'enjeu de son maître était de vingt-sept mille livres, c'est-à-dire de six cent soixante et quinze mille francs.

Le maître confiant était M. Anson.

On pariait, en général, vingt contre un, tant Blink-Bonny était en défaveur.

Il en résultait donc que la première course, à laquelle

nous n'assistions pas, était, comme je l'ai dit, sans grande importance.

D'ailleurs, il y avait une préoccupation qui l'emportait sur toutes les autres.

C'était d'entrer dans le champ de course.

Il fallait, pour arriver à ce but, franchir une barrière ouverte, bien entendu, mais n'offrant qu'une dizaine de mètres d'ouverture.

Supposez la passe de Calais pendant une tempête avec cinq cents bâtiments... qu'est-ce que je dis, cinq cents! mille, dix mille, de toute forme, de toute grandeur, de tout tonnage, depuis le chasse-marée jusqu'au vaisseau à trois ponts! tout cela se pressant pour entrer, avec les mâts qui se brisent, les voiles qui se déchirent, les membrures qui craquent, et vous aurez une idée de l'entrée de notre frégate dans la passe d'Epsom.

La passe franchie, on se trouvait plus à l'aise.

Il ne s'agissait plus que de naviguer à travers un océan de piétons.

Trois cent mille personnes, à peu près.

Voilà où est le vrai spectacle. La course n'est qu'un détail.

Le jour du derby reste pour les Anglais eux-mêmes un phénomène inexplicable et surtout indescriptible.

Figurez-vous un mélange inouï d'êtres de toutes les conditions : un monde tout entier enfermé dans les limites d'une lieue carrée; Londres envoyant dans ce chaos social un échantillon de tout ce qu'il possède, pour faire un Londres sans maisons, un Londres avec ses pompes, ses misères, ses richesses, ses vices, son luxe, ses gentlemen, ses fripons, ses cockneys, ses lords, ses imbéciles, ses filous, ses duchesses, ses petites marchandes, ses filles publiques, kaléidoscope fantasque, cosmopolite, gigantesque, multiple, présentant à la fois toutes les faces d'une société indéfinissable, immense, bruyante, variée, orageuse enfin, comme l'Océan.

Au milieu de tout cela, pareils à des roches immobiles au milieu des vagues mouvantes, des baraques de toute espèce, depuis la tente en grosse toile d'Alger, à l'apparence luxueuse, où l'on débite le porto, le claret, le gin, le cognac, les petits gâteaux, jusqu'aux modestes parasols de canevas goudronné, sous lesquels les petites filles d'Égypte, aux oripeaux fanés mais harmonieux de couleurs, vous promettent, pieds nus et en haillons elles-mêmes, des fortunes de nabab, pour la bagatelle d'un demi-schelling ; — des joueurs d'orgue, des saltimbanques, des orchestres ambulants, des danseurs, des montreurs de singes, des mendiants, des gamins

qui peuvent à peine se tenir sur leurs pieds et qui se tiennent sur la tête, des enfants sevrés d'hier et qui grimpent comme des mousses microscopiques à de longues échelles posées en équilibre sur le nez paternel, lequel même, dans l'état ordinaire, indique par sa déviation cartilagineuse tout ce que ce membre si essentiel au visage a souffert des devoirs bizarres qui lui ont été imposés en dehors de sa destination ; — de hâves vagabonds, aux maillots râpés et poussiéreux, qui rampent, se tordent, s'arrondissent, se cambrent, se racornissent de manière à détruire toutes les théories adoptées sur l'usage et la facultativité — tant pis si je fais un mot — de l'épine dorsale ; — des petites filles sur des échasses, des polichinelles, des musiciens nègres ; — tout cela grouillant entre les roues des voitures, les habits noirs, les robes de satin, bravant les flèches et les bâtons.

Expliquons ce que nous voulons dire par ces mots *bravant les flèches et les bâtons.*

Il y a aux courses d'Epsom deux jeux privilégiés, et qui s'établissent au beau milieu de la foule, sans s'inquiéter des torts graves qu'ils peuvent faire à cette même foule : c'est le jeu de l'arc et le jeu des bâtons.

Le jeu de l'arc n'a pas besoin d'être expliqué.

Il y a trois buts : une carte ronde, un nègre, une dame en grande toilette; — il va sans dire que carte ronde, nègre et dame en grande toilette sont en carton.

Il y a une douzaine d'arcs en faisceaux et douze ou quinze douzaines de flèches placées, douzaine par douzaine, dans des carquois creusés en terre.

Arcs et flèches forment une ligne placée à cinquante pas du but.

Moyennant six pence, gentleman comme mendiant, mains à gants de peau de Suède, mains calleuses, ont droit de venir prendre un arc et douze flèches.

Chacun choisit son but, — on est même libre de choisir les trois, — chacun fait ses paris avec son voisin et tire ses douze flèches.

Nous disons *fait ses paris,* parce que, le jour des courses d'Epsom, sous la forme de grains de poussière probablement, la contagion flotte dans l'air; chacun en avale sa part et devient enragé. On parie sur tout; chaque chose est un prétexte, une occasion, un motif de pari.

J'ai vu là des gens parier qu'au lieu d'envoyer leur flèche au but, ils l'enverraient dans le derrière d'un honnête cockney qui passait, donnant le bras à sa femme et à sa fille.

Le parieur gagnait ou perdait, mais il accomplissait le pari.

Le jeu de bâton consiste à abattre des poupées, des pelotes, des boîtes, des polichinelles, placés sur des baguettes fichées en terre et de trois pieds de hauteur.

On a douze bâtons pour six pence.

Chaque bâton représente le tiers d'un manche à balai.

On jette les bâtons comme on veut, en douceur ou à haute volée.

Le joli, le plaisant, le suprême est d'atteindre avec les bâtons non-seulement les baguettes, mais encore le marchand ou la marchande, qui se tient derrière, saute en l'air ou bondit à droite et à gauche, selon qu'il est menacé de face, à gauche ou à droite.

Il en est des bâtons comme de l'arc.

A l'arc, celui qu'on vise avant tout, c'est le malheureux gamin qui court, sans arme défensive aucune, au milieu de cette grêle de flèches partant à la fois de douze arcs et de vingt-quatre mains ; — au bâton, c'est le marchand.

Vous figurez-vous ces deux jeux au milieu d'une foule compacte !

Un jour, les spéculateurs en plein vent d'Epsom en arriveront à établir au milieu de la foule un tir au pis-

tolet, comme ils y ont établi des tirs à l'arc et au bâton; et certainement personne ne s'y opposera, pas même la police, qui est invisible, qui ne se mêle de rien, qui ne s'occupe de rien, qui n'existe pas.

Nous parvînmes, à travers cette multitude, que l'on sépare au galop, sans plus s'inquiéter de ceux que l'on écorne que les tireurs d'arc ne s'inquiètent de ceux qu'ils piquent et les jeteurs de bâton de ceux qu'ils meurtrissent; nous parvînmes donc au groupe principal des voitures, — deux ou trois mille; — je ne les ai pas comptées, mais, puisque l'on parie, je parierais plutôt pour plus que pour moins.

Il va sans dire que, sur toute l'étendue du champ, il y a cinq ou six groupes semblables.

Là, nous prîmes notre rang, le meilleur possible.

En face de nous était la maison appelée le *Stand*, c'est-à-dire l'arrêt.

Toutes les fenêtres de cette maison étaient garnies de monde; des gradins arrivaient jusqu'à son premier étage, et son toit, incliné en amphithéâtre, contenait deux mille stalles numérotées.

Pas une de ces stalles n'était vacante. Faites-vous, d'après cela, une idée du Stand!

Avec ses tribunes étendues à sa droite et à sa gauche

comme deux ailes, avec ses degrés montant à son premier étage comme un grand perron, avec son amphithéâtre stallé sur son toit, le Stand peut contenir trente mille personnes.

Le chemin de fer, depuis huit heures du matin, en amenait mille par chaque convoi.

Lorsque nous fûmes montés sur les sommets les plus élevés de notre voiture, nous embrassâmes une population de trois cent mille âmes, à peu près.

Juste en ce moment, les jockeys essayaient les chevaux de la seconde course.

Vingt ou vingt-cinq chevaux devaient y prendre part.

C'était un miroitage de casquettes et de vestes de toutes couleurs.

On se montrait Blink-Bonny, Adamas, Anton, Chevalier-d'industrie, Black-Tommy, Shatnaver et Tournament comme les huit chevaux entre lesquels le prix devait être disputé

Plusieurs fois, l'enthousiasme fut éveillé par de faux départs.

C'étaient de grands cris, une clameur immense qui s'éteignait tout à coup quand les spectateurs voyaient qu'ils se trompaient.

Bientôt, les chevaux furent renvoyés par la petite porte, n'ayant plus liberté que de caracoler dans *the fatal glen*, c'est-à-dire dans la vallée fatale.

Puis les policemen, sur quarante de front, firent vider la *piste* aux curieux, et les chevaux furent rangés en ligne au milieu du plus profond silence.

Enfin, les drapeaux s'abaissèrent et les chevaux partirent.

Ils semblèrent, en partant, rendre la respiration à trois cent mille spectateurs qui éclatèrent en un seul hourra!

Le sol frissonna comme dans un tremblement de terre.

D'abord, Chevalier-d'industrie prit la tête; mais, au bout de trois cents mètres, il la perdit. D'où nous étions, nous ne pouvions voir qu'une masse confuse luttant de vitesse. Ce n'étaient plus les chevaux que l'on pouvait reconnaître, c'étaient les jockeys seulement, à la couleur de leurs vestes et de leurs casquettes.

Il nous sembla que la lutte avait lieu entre Blink-Bonny, Anton, Tournament, Adamas et Shatnaver; à part un groupe de huit ou dix chevaux qu'on eût dits enchaînés les uns aux autres, les concurrents étaient distancés. Ce groupe arrivait comme une avalanche;

on distinguait les cris de : « Adamas ! Adamas !... Blink-Bonny ! Blink-Bonny !... »

Enfin, le groupe passa devant nous comme un éclair. Blink-Bonny dépassait les autres d'une demi-longueur; Adamas venait après lui, vivement pressé par Black-Tommy; puis Anton.

La même clameur immense, grondante comme un tonnerre, qui avait salué le départ, accueillit le retour.

C'était le nom de Blink-Bonny, hurlé par cent mille voix.

En même temps, un drapeau fut hissé en l'air portant le chiffre 21; c'était le numéro d'inscription de Blink-Bonny.

M. Anson, qui avait refusé six milles guinées (cent cinquante mille francs) de Blink-Bonny, venait de gagner quatre ou cinq millions !

On amena Blink-Bonny, au milieu des applaudissements de toute la foule.

Pendant dix minutes, on ne pensa à rien autre chose qu'à l'admirable course qui venait d'avoir lieu; chacun se précipita vers le turf; les policemen furent obligés de ménager un cercle autour du vainqueur; cheval et jockey eussent été étouffés.

Le jockey se nommait Charlton.

On assure que M. Anson lui avait promis cent mille francs s'il arrivait le premier.

Enfin, la foule s'ouvrit pour laisser rentrer les deux triomphateurs.

Aussitôt qu'ils eurent disparu, le cri « Aux voitures ! » se fit entendre.

Jamais invitation ne fut suivie d'une exécution aussi rapide ; chacun se précipita vers sa voiture.

On eût dit une invasion de Tatars, de Mongols, de Caraïbes, de cannibales !

Si les chevaux eussent été attelés aux voitures, pas une, bien certainement, ne fût restée à sa place, et beaucoup n'eussent été ramassées qu'en morceaux.

Il s'agissait de dîner.

Tout le monde s'y mit : panier au pain, panier aux viandes, panier au poisson, panier aux légumes, panier au vin, panier à la glace, tout fut éventré en une seconde.

En une autre seconde, les pâtés furent ouverts, les poulets démembrés, les jambons émincés, les homards écaillés.

Un premier bouchon de champagne sauta en l'air, et un bruit qui ressemblait à la mousquetade d'une armée faisant feu à volonté, se fit entendre autour du champ de course.

Rien ne donnerait une idée de ces trente mille personnes, hommes, femmes et enfants, mettant au pillage trois mille voitures, au bruit de soixante mille bouchons qui sautent.

Cela dura une heure.

Ne me demandez pas de raconter, de décrire, de peindre ce qui se passa dans cette heure ; on eût dit l'orgie universelle précédant de vingt-quatre heures la fin du monde.

Je crois qu'il y eut une course au milieu de tout cela ; mais personne ne s'en inquiéta ; la grande, la seule et unique course du derby-day était finie.

Nous prîmes, mon fils et moi, une cuisse de poulet d'une main et un morceau de pain de l'autre, et nous nous lançâmes au milieu de ces gigantesques noces de Gamache.

Il n'y avait pas à s'inquiéter du vin ; on pouvait s'approcher de la première voiture et tendre son verre.

Chers lecteurs, vous n'avez jamais rien vu, vous ne verrez jamais rien de pareil à Epsom, à moins que vous n'alliez à Epsom.

Il va sans dire que, au milieu de ce tohu-bohu universel, les flèches et les bâtons allaient leur train, compliqués de dix ou douze courses d'ânes montés, cette

fois, par des jockeys en jupon, qui, moins solides que les jockeys en veste, variaient non-seulement la chance, mais aussi les accidents de la course.

Ces dames me parurent appartenir à cette honorable classe de la société dont je portais tout à l'heure le chiffre à quatre-vingt mille.

A six heures, le cri « Les chevaux! les chevaux! » se fit entendre, comme s'était fait entendre le cri « Aux voitures! »

A l'instant même, on vit sortir des écuries improvisées une armée de postillons, de chevaux, de grooms, de palefreniers, tout cela pêle-mêle, criant, jurant, hennissant, cherchant sa voiture.

En un quart d'heure, tout fut rattelé.

C'est l'heure de miel des pauvres, des mendiants, des bohémiens.

Chacun tend la main.

L'un reçoit les assiettes chargées de débris, l'autre les bouteilles à moitié vides; celui-ci un poulet aux trois quarts dévoré, celui-là un pâté battu en brèche; chacun attrape quelque chose; rien de ce qui a été touché, écorné, entamé, ne rentre à la maison.

Mangez bien, pauvres mendiants! gorgez-vous de croûtes de pâté, de cuisses de poulet, de pattes de ho-

mard, de gras de jambon; buvez du porto, du champagne, du claret, du malvoisie; mangez, buvez! vous en aurez pour un an à ne plus manger que des trognons de chou au coin des bornes et des arêtes de saumon aux portes des poissonneries.

Presque en même temps, le groupe entier de voitures dont la nôtre faisait partie s'ébranla.

Comment le réseau gigantesque se démêla-t-il? comment chevaux, timons, brancards parvinrent-ils à se désenchevêtrer les uns des autres? Dieu, qui fit ce miracle, peut seul le savoir.

Alors, les cris : *Forward! to right! go before!* retentirent, et la course qui venait de finir entre les chevaux commença entre les voitures.

Horace parle du triple acier qui enveloppait le cœur du premier navigateur. Horace n'avait jamais navigué sur le champ de course d'Epsom, dans un stage-coach ou dans un break! S'il l'avait fait, il aurait déclaré que la navigation dans la Méditerranée, l'Atlantique et même la mer des Indes n'était qu'une promenade inoffensive en bateau, près de la navigation dans l'*Epsom races,* le jour du derby.

Nous tournâmes sur nous-mêmes. — Comment?... Nous sortîmes du champ de course. — De quelle fa-

çon?... — Nous franchîmes les barrières. — Par quels moyens?... Détournez les yeux, Seigneur, et ne me faites jamais responsable des coups de fouet donnés aux animaux et aux hommes!

Une fois sur la grande route, on reprit le galop.

La poussière du matin n'avait pas eu le temps de retomber, elle était restée suspendue. Nous la retrouvâmes. Nous y joignîmes celle que nous soulevions de nouveau. Chaque voiture entraînait avec elle son tourbillon, avait son simoun à elle seule, son khamsin particulier.

Ce fut alors que, aux débris dont la route était couverte et aux cadavres d'ânes, de chevaux et de poneys reposant douillettement sur le revers des fossés, nous pûmes voir ce que coûtait la journée.

Toute la population de Londres et des environs assiste à ce retour, où chacun a l'air, non pas d'aller, comme Faust et Méphistophélès, au sabbat, mais d'en revenir.

Nous passâmes, bien certainement, à travers plus d'un million de spectateurs, dont chacun nous jeta son hourra.

A dix heures, nous rentrions, brisés, moulus, roués, à London-Coffee house.

Visages, chevaux, habits, mains, gants, tout était de la même couleur.

Nous avions un demi-pouce de poussière sur le visage, un pouce sur les habits!

Nous avions manqué verser dix fois, être écrasés vingt! nous avions versé et écrasé les autres; mais nous avions vu les courses d'Epsom, nous avions assisté au derby-day!

Maintenant, pourquoi les courses d'Epsom, celles-là du moins, sont-elles appelées *le jour du derby?*

C'est bien simple : c'est qu'elles ont été créées par le patriarche des torys, lord Derby.

Je cherchais partout un portrait de ce bienfaiteur de l'humanité, désespérant de le voir en personne, et j'exprimais ce désir devant le rival de Nadar, M. Herbert Walkins, lorsqu'un gentleman qui m'avait écouté sans rien dire demanda une plume et du papier, que le photographe s'empressa de lui donner.

En un clin d'œil, le gentleman eut fait son dessin.

Alors, s'approchant de moi :

— Voilà ce que vous désirez, monsieur, me dit-il : la chose vous coûtera un autographe.

Je pris le dessin; c'était un croquis de lord Derby;

signé du fameux Alfred Crowquill, le Gavarni de Londres.

Consignons en passant, chers lecteurs, que *Crowquill* veut dire plume de corbeau.

Il va sans dire que M. Crowquill eut son autographe.

III

Vous êtes-vous débrouillés, chers lecteurs, dans ces courses où je viens de vous conduire à grandes guides? avez-vous pu y voir quelque chose à travers la poussière? avez-vous embrassé ce gigantesque ensemble avec ses mille détails?

A peu près?... — Tant mieux! c'est plus que je n'osais espérer.

Eh bien, avant de quitter Londres, je veux vous parler encore de deux choses que j'y ai vues pendant le voyage dont je vous raconte quelques épisodes, — deux choses qui m'ont particulièrement frappé, l'une grandiose, l'autre bouffonne, mais chacune, dans son

genre, marquée au plus haut degré du cachet britannique.

Sautons comme toujours dans un cab, et gagnons le chemin de fer de London-Bridge ; en vingt minutes il nous conduira à Sydenham, c'est-à-dire jusqu'au *palais de cristal.*

Le palais de cristal est à Londres ce que l'arc de triomphe est à Paris.

De quelque côté que l'on se tourne, on le voit toujours.

Sans compter que, lorsqu'on en approche, il vous écrase par sa masse, et qu'alors on ne voit plus que lui.

Le palais de cristal de Londres mérite complétement son titre : il n'a pas, comme le nôtre, des prétentions à l'architecture ; son fronton n'est point sculpté ; son porche ne repose pas sur les colonnes d'Ionie ou de Corinthe.

C'est un bâtiment en vitres et en fer, une gigantesque cage de verre, et pas autre chose.

Mais une cage de verre d'un quart de lieue de long et de cent cinquante pieds de haut.

Tout ce qu'il y a de parties opaques est peint en bleu clair.

Il n'y a rien d'artistique dans tout cela; mais l'industrie, portée à ce degré, est la sœur de l'art.

Puis, une fois entré dedans, l'art vous attend derrière la porte; il va vous prendre, vous envelopper, vous étreindre.

Je ne parle pas des machines, des porcelaines, des verreries, des voitures, des coutelleries, des châles, des percales, des madapolams, des popelines, toutes choses fort intéressantes pour certaines organisations, mais fort fastidieuses pour moi. C'est là de l'industrie, et non pas de l'art.

Mais ce qui est de l'art, et du plus beau, du plus pur, du plus élevé, ce sont les différents musées à travers lesquels on passe.

Un des caractères des spéculations du peuple anglais, c'est l'utilité; — ajoutons qu'il est essentiellement classificateur.

En France, nous eussions tout mis dans le même musée, — en séparant peut-être le tout en salles égyptiennes, grecques, romaines, etc., etc.

Là, on a tout fait revivre, excepté les hommes; — et encore, à leur défaut, y trouve-t-on leurs statues.

Nous ne craignons pas de dire que le palais de cristal est le musée le plus complet qui existe.

On y entre trois mille ans avant le Christ, on en sort en même temps que nos contemporains.

La première salle est égyptienne. L'Isis égyptienne est la mère des nations; — au delà de son voile, tout est ténèbres.

L'Angleterre, qui est la maîtresse de l'Inde, n'a rien osé nous donner des antiquités de l'Inde.

La première salle commence au modèle du temple d'Aboo, près de Thèbes, aux statues d'Aménophis, aux figures gigantesques de Rhamsès le Grand.

Ces colonnes, peintes d'hier, ce sont celles du temple de Karnak rendues à leur lustre primitif.

Ces deux autres colonnes cannelées, sans fût ni chapiteau, soutiennent le tombeau de Béni-Hassan.

Ces bas-reliefs sont tirés du grand temple de Rhamsès III.

De la chambre égyptienne, on passe dans la chambre grecque.

Là est le Parthénon restauré tout entier, — avec la rise de Phidias peinte et dorée.

Quand les mutilations de lord Elgin n'auraient servi qu'à cela, on les lui pardonnerait.

Cette chambre est peuplée d'un monde de statues.

Tout ce que l'art merveilleux de la Grèce nous a

légué pendant une période de trois cents ans, — bustes, statues, groupes, — tout est là. J'y ai retrouvé cette grande et douloureuse famille de Niobé, que je n'avais vue qu'à Florence.

Entre la Vénus Victrix, qui porte le premier numéro, et le buste de Magnus Décentius, qui porte le dernier, sont enfermés deux cent quinze chefs-d'œuvre.

De la chambre grecque, on passe dans la chambre romaine.

C'est une exhumation complète; c'est une maison de Pompéi remeublée, — la maison de Diomède ou la maison du poëte; depuis le chien en mosaïque qui garde la porte, jusqu'au lararum où sont les dieux du foyer, atrium, cubiculum, impluvium, xistus, triclinium, balneum, vestiarium, culina, tout y est.

A chaque draperie qui se soulève, il semble qu'on va voir apparaître la matrone romaine avec sa longue stole, ou le sénateur avec sa toge ou son laticlave.

Restez une heure dans la salle romaine, et vous saurez la vie antique comme si vous étiez contemporain de Pline.

Là, vous trouvez l'art romain, déjà si loin de l'art grec; Athènes donne le Parthénon; Rome, le Colysée.

Le génie des deux peuples est là tout entier.

De Naples, on passe à Grenade; de Pompéi, à l'Alhambra; de l'impluvium du poëte à la cour des Lions.

Entrez, chers lecteurs, les rois viennent d'en sortir; la dernière arme d'Abou-Abd-Allah-Mohammed, dont nous avons fait Boabdil, est encore sur le seuil de marbre de la salle des Deux-Sœurs.

C'est tout bonnement une merveille que cette restauration avec ses fenêtres en verres de couleur, ses arabesques bleu, rouge et or, ses soubassements de porcelaine et son pavé de mosaïque.

Rien que cette cour des Lions et cette chambre des Deux-Sœurs valent le voyage, je ne dirai pas de Londres à Sydenham, mais de Paris à Londres.

Maintenant, chers lecteurs, il faut sortir par la porte de Ninive, traverser un jardin tout planté de palmiers, de bananiers, de lataniers, et passer, de l'autre côté du palais de cristal, dans la chambre byzantine.

Après la chute de Rome, c'est là que l'art expirant s'est réfugié : vous allez le retrouver sortant de terre avec la nouvelle Constantinople, que Justinien fait bâtir des ruines de l'ancienne, renversée par un tremblement de terre, et vous le suivez dans toutes ses phases, jusqu'à ce que les maîtres mosaïstes aillent bâtir le pa-

lais des doges à Venise, et le cloître de Montréal à Palerme.

C'est pendant la même période que grandit l'architecture arabe, que nous venons de quitter; elle tombe presque en même temps. Mohammed II entre à Constantinople en 1453; Ferdinand entre à Grenade en 1492.

Il y a cette différence entre les deux événements, que la prise de Constantinople par les Turcs nous donne la renaissance architecturale et littéraire, et que la prise de Grenade par les chrétiens exile la littérature et la science de l'Europe.

O dona Chimène, que tu avais bien raison d'en vouloir au roi don Alphonse d'occuper ton mari avec tant d'obstination à chasser les Maures de l'Espagne!

Cette renaissance que nous donne la prise de Constantinople par Mohammed II, vous pourrez la suivre à travers le moyen âge dans les salles florentines, — où rêve le *Penseroso* de Michel-Ange.

Quelle a pu être l'intention de Michel-Ange, cet homme qui mettait une intention partout, quand il a fait un chef-d'œuvre de pensée et de rêverie, de la tête de ce misérable Laurent II, qui n'est connu que pour avoir laissé une empoisonneuse à la France et un tyran à la Toscane?

Cherchez au milieu de tout cela, cher lecteur, si vous faites le même voyage que moi, ce voyage à travers les siècles, cherchez le *David* de Donatello, et son petit *Saint Jean*, — deux merveilles, — la dernière déjà populaire, du reste, à Paris.

On dit que Munich a quelque chose de pareil au gigantesque musée de Sydenham : j'irai à Munich.

Maintenant, au lieu des minces et maigres parterres dont est flanqué notre palais de l'industrie, le palais de cristal domine un immense jardin avec des bassins découpés et des statues fondues sur les modèles de Versailles.

Une machine hydraulique, destinée à faire monter l'eau, occupe une des deux tours.

Il en résulte des jets d'eau de cinquante ou soixante pieds.

Ce jardin est, à coup sûr, le paradis des fleurs; je n'ai vu que le pré Catelan où elles soient jetées avec une pareille profusion.

Une partie de ce jardin, trop aride pour être soumise aux exigences du jardinage, a été laissée en désert avec ses flaques d'eau verdâtre et ses immenses rochers.

Seulement, comme les Anglais savent tirer parti de tout, ils en ont fait un spécimen de géologie.

De même que l'on a pu suivre l'art à travers les civilisations successives de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, de l'Espagne, de Constantinople et de Florence, de même on peut suivre les créations successives des animaux antédiluviens à travers les différentes couches terrestres.

Ces animaux disparus, dont le gouvernement a fait tant de bruit chez nous, qui devaient être donnés à exécuter à Barye, comme une récompense accordée à ce grand génie, — je ne dirai pas méconnu, mais oublié, — et qui sont encore en projet dans le cabinet de M. le ministre de l'intérieur ou de M. le préfet de la Seine, une société particulière les a commandés à M. James Campbell, qui les a exécutés sur les modèles du professeur Ansted.

En Angleterre, ce n'est pas plus difficile que cela.

Il est vrai qu'on y a déjà dépensé de trente-cinq à trente-six millions, qu'on y dépensera bien encore de trente-cinq à trente-six autres millions; mais enfin la chose s'achèvera.

En France, on n'aurait pas même l'idée de la commencer.

Hélas! — l'Angleterre a bien raison de s'appeler la grande nation, surtout si la *grande nation* veut dire la *forte nation !*

Nous avions dîné dans l'intérieur même du palais de cristal, où un restaurant s'est établi, dont les quartiers de rosbif sont en proportion avec le monument ! et nous revînmes le soir à Londres, assez tôt pour aller voir un spectacle que l'on m'avait recommandé comme fort curieux : *le juge Nicholson.*

Quand vous vous promenez dans les rues de Londres, et que vous égarez votre œil sur les murs, vous ne pouvez manquer d'apercevoir, parmi les affiches dont ils sont tapissés, un placard représentant une grosse figure rouge coiffée d'une énorme perruque, et, au bas de cette face joviale, ces mots : JUGE NICHOLSON.

Vous demandez alors ce que c'est que le juge Nicholson.

Celui à qui vous vous adressez vous regarde d'un air étonné, et passe son chemin sans vous répondre.

Un Anglais étonné fait quelquefois : « Ho ! » s'il est très-étonné, il fait « Ho ! ho ! » mais, si étonné qu'il soit, il ne répond jamais.

Vous voulez savoir de quoi est étonné l'Anglais à qui vous demandez ce que c'est que le juge Nicholson ?

Il est étonné que vous ne connaissiez pas le juge Nicholson.

En effet, tout Londres connait le juge Nicholson.

Je vous expliquerais bien ce que c'est que le juge Nicholson; mais la façon dont l'Anglais manifeste son étonnement, sans songer à répondre à la question qu'on lui fait, est cause que je ne connais du juge Nicholson que ce que j'en ai vu.

Mais, enfin, ce que j'ai vu, je vais vous le dire.

Le juge Nicholson tient ses séances dans une misérable taverne du Strand, au fond d'une cour, au premier étage.

On monte à ce premier étage par un escalier de bois qui craque sous les pieds.

Arrivé dans la salle des séances, on trouve un petit théâtre en face duquel s'alignent, avec un passage au milieu, les banquettes des spectateurs-consommateurs; — car il est bien compris, n'est-ce pas? qu'on ne peut pas voir et écouter sans boire.

Au dossier de chaque banquette est adapté un récipient où le spectateur assis sur la banquette qui suit, pose, afin d'avoir la liberté des yeux et des mains, sa choppe de bière ou son verre de vin.

Autour de la muraille sont appendus, avec leurs longues perruques, les portraits des juges qui ont tour à tour rendu la justice avant le juge Nicholson, actuellement siégeant.

Au milieu de ces portraits est un tableau représentant lord Brougham, l'ancien chancelier, disputant nez à nez avec Punch, le Polichinelle anglais.

Un piano — l'indispensable piano des exhibitions anglaises — se fait entendre. La toile se lève, et l'on assiste à une suite de tableaux vivants dont tous les personnages sont des femmes.

Les tableaux vivants sont toujours les mêmes : — *la Défaite des Amazones, les Femmes israélites sur les bords de l'Euphrate, Ariane abandonnée dans l'île de Naxos;* — ces dames sont plus ou moins belles, plus ou moins bien faites, voilà tout.

Une d'elles eût pu représenter Latone près d'accoucher d'Apollon et de Diane. Je ne sais pas comment le metteur en scène n'a pas profité de la situation : il faut qu'il soit bien maladroit.

Ces dames n'étaient point des statues coloriées : il était facile de s'en apercevoir à leurs mouvements et même à leurs paroles ; quelques consommateurs, pour lesquels elles avaient des bontés sans doute, échangeaient avec elles des gestes on ne peut plus familiers et des interpellations on ne peut plus expressives.

A Londres, la police ne se mêle qu'à la dernière extrémité des gestes et des paroles.

A huit heures et demie, les poses plastiques prirent fin ; à neuf heures moins dix minutes, les consommateurs affluèrent, et, à neuf heures précises, un frémissement parcourant l'assemblée annonça l'approche du juge Nicholson.

En effet, l'escalier en bois craquait sous les pas de ce haut dignitaire.

Il fit son entrée au milieu des acclamations de la foule. Il était vêtu d'une longue robe noire, coiffé d'une immense perruque, et, sous ce costume, ressemblait, à s'y méprendre, au sénateur la Rochejaquelein ! Il salua avec dignité, alla s'asseoir devant une petite table surmontée d'un pupitre, et, d'une voix majestueuse et impérative, il demanda :

— Un verre d'eau-de-vie et un cigare.

Cette demanda excita l'hilarité générale.

Deux avocats et un greffier entrèrent derrière lui. Les deux avocats prirent place à sa droite et à sa gauche, à des tables disposées d'avance.

Le greffier s'arrangea amicalement avec un des avocats pour partager sa table.

Chacun eut bientôt devant soi, sans avoir besoin de la demander, sa choppe pleine de bière.

On appela les causes.

Celle qui venait à son tour de rôle était une conversation criminelle.

Il va sans dire que plus la cause appelée est scandaleuse, plus le public se réjouit.

A certaines annonces, la joie va jusqu'au trépignement.

L'avocat général lut son réquisitoire.

En France, à la troisième ligne, les sergents de ville eussent mis la main sur l'avocat général et l'eussent mené à la salle Saint-Martin, d'où les gendarmes l'eussent conduit tout directement à la sixième chambre.

Mais, en Angleterre, ou le mot *shocking* est à tout propos dans toutes les bouches, cela ne se passe pas ainsi.

Après l'exposé de l'avocat géneral vint l'appel des témoins.

Les quatre témoins qui furent entendus — un écrivain public, une portière, une marchande à la toilette et un cocher — étaient joués par le même artiste, artiste de talent, que l'on peut comparer à Henry Monnier.

Chacun d'eux, par la même bouche, venait faire, dans des termes qui réjouissaient au suprême degré

l'auditoire, des dépositions qui ne laissaient aucun doute sur la culpabilité des prévenus.

Les témoins avaient vu et entendu, et si bien vu et entendu, qu'ils avaient retenu jusqu'aux gestes; les gestes surtout étaient traduits avec une scrupuleuse fidélité ! Il y aurait eu, en France, dans le plus innocent de ces gestes, pour quinze jours de police correctionnelle.

Puis vinrent les plaidoyers des deux avocats, admirables charges de ce qui se passe au palais en pareille occasion.

Les avocats entendus, l'avocat général fit son réquisitoire et réclama l'application de la peine.

Après quoi, le juge Nicholson rendit son verdict.

Ces parodies des actualités judiciaires, qui sont poussées jusqu'à la plus extrême licence, amusent fort les Anglais, ou du moins les Anglais des classes secondaires : l'auditoire me parut composé en grande partie de commis de magasin, d'employés, d'étudiants, qui viennent faire là leur cours de droit.

On annonçait pour le lendemain, au bénéfice du juge Nicholson, une représentation extraordinaire.

Cette fois, il ne s'agissait pas moins que d'un procès fait à un garde à cheval, coupable d'avoir manifesté

une admiration trop vive sur le passage de la reine...

Le prix d'entrée était de quinze francs.

Le programme détaillé du spectacle était affiché depuis huit jours sans que la police sans émût le moins du monde.

Il est vrai qu'il y avait un précédent : c'est le véritable procès fait, par Georges IV, à la reine Caroline, à propos de l'Italien Bergami ; mais au moins celui-là avait une excuse : il était sérieux !

J'aurais été assez curieux d'assister à cette *excentric* représentation. Par malheur, elle devait avoir lieu le samedi au soir, et il m'aurait fallu voir se lever à Londres l'aube grise et morne du dimanche... Je cours encore !

UNE VISITE A GARIBALDI

I

Chers lecteurs, me voici encore par les grands chemins, et je vous écris de la capitale du Piémont, avec un froid de huit degrés et de la neige jusqu'à la ceinture.

L'année dernière, à la même époque, je vous écrivais de Tiflis. Il y avait un froid de quinze degrés et de la neige jusqu'au cou. Seulement, il y a cette différence entre la Russie et l'Italie : c'est qu'en Russie on voit le froid, mais qu'on ne le sent pas, tandis qu'en Italie, au contraire, on ne le voit pas, mais on le sent.

Le froid est une de ces choses que les Italiens croient devoir nier par amour-propre national.

— Mais, me demanderez-vous, que diable êtes-vous allé faire à Turin ?

J'allais y voir Garibaldi.

Garibaldi ! je viens de prononcer le grand nom, le nom populaire de l'Italie ; le nom dans lequel sont renfermées toutes les promesses de l'avenir ; le nom de celui vers lequel tous les regards se tournent depuis ceux du roi Victor-Emmanuel jusqu'à ceux du pauvre demandant l'aumône à la porte des cafés ; car, fort ou faible, tout Italien dans la poitrine duquel bat un cœur patriote sait qu'il a besoin de Garibaldi pour être libre, et compte sur deux choses : sur la loyauté du roi Victor-Emmanuel et sur le courage de Garibaldi.

Ce n'est point d'aujourd'hui que mon opinion sur Garibaldi est celle que j'émets à cette heure. Il y a quelque chose comme dix ans que je le proclamais, non pas seulement l'apôtre de la liberté italienne, mais l'apôtre de la liberté universelle [1].

En effet, pour Garibaldi n'existe point cette étroite nationalité, limitée par des fleuves ou bornée par des

[1] V. *Montevideo, ou une Nouvelle Troie.*

montagnes. Non, pour lui, il n'y a qu'une grande famille qui, longtemps esclave, un jour a tressailli à la parole libératrice du Christ, et qui, depuis ce jour, au milieu des échafauds, des bûchers, des potences, marche d'un pas ferme, incessant, obstiné, vers le but qui lui a été indiqué du haut de la croix, — vers la liberté !

Dans cette marche séculaire des nations, quelques-unes ont leurs défaillances, quelques-unes font halte, ou sont forcées de faire un pas en arrière, quelques autres ont l'air de succomber; nous disons ont l'air de succomber, parce que, là où l'on croit que le corps est devenu cadavre, l'âme survit et viendra, un jour ou l'autre, animer les générations futures de la même flamme qui a brûlé les générations passées.

Vous vous êtes inclinés dix siècles sur le mausolée de la Grèce, la Grèce est sortie de son tombeau. Vous croyez la Pologne morte, vous croyez la Hongrie soumise : la Pologne est partagée et la Hongrie esclave, voilà tout.

Eh bien, il y a un homme qui a reçu de la Providence mission de surveiller ce réveil des peuples, et qui, aussitôt qu'un peuple est réveillé, fût-il séparé de lui par un océan, va, poussé par une puissance sur-

humaine, lui offrir l'appui d'un bras invincible, d'un cœur obstiné, d'une réputation sans tache.

Cet homme, c'est Garibaldi, apôtre armé de la même foi, soit qu'il réponde aux cris de ses compatriotes en essayant de soulever Gênes, soit qu'il aide la république naissante de Rio-Grande à s'élever sur les rives des cinq rivières, soit qu'il combatte derrière les remparts de Montevideo, derrière les remparts de Rome, sur le lac de Como ou dans les plaines de Varèse.

Cet homme, on le regarde d'abord avec un certain étonnement; car les dévouements comme le sien placent ses pareils — et ses pareils sont rares — au-dessus de l'humanité. On cherche à ce dévouement qui blesse les yeux, qui offusque les amours-propres, des sources personnelles, des causes égoïstes; on n'en trouve pas, on en invente. Les yeux qui ont besoin de verres noircis pour regarder le soleil, y croient d'abord ou font semblant d'y croire. Puis ces dévouements se renouvellent toujours vaillants et désintéressés, si bien qu'au bout de vingt ans de combats, de pauvreté, de fatigues, de prison, de blessures, il faut bien que les plus incrédules se rendent, que les écailles leur tombent des yeux comme à Saül, et que, pareils à saint Paul, ils disent

en étendant les bras et en tombant à genoux : « Je crois. »

Garibaldi en est là de son triomphe. Il a forcé les aveugles eux-mêmes de voir.

Maintenant, de quelle garde est entouré cet homme qui n'a qu'à frapper du pied la terre d'Italie pour en faire sortir des légions, ce dont se vantait Pompée sans pouvoir le faire, et ce qu'il fait, lui, sans s'en vanter? Quels honneurs ambitionne ce vaillant dont le sang s'est mêlé aux eaux de la Plata, et a laissé sa trace sur le tombeau des Scipions? Quelle récompense réclame le martyr qui a laissé la moitié de lui-même dans les gorges des Apennins? Quel palais habite ce Titan, qui, d'une main, soutient un trône et, de l'autre, délivre un peuple?

Voilà les questions que l'on doit naturellement se faire lorsque, pèlerin d'une idée, on approche de la ville qu'habite l'homme qui est le représentant de cette idée.

Si, en arrivant dans la vieille Rome, quelque Gaulois eût demandé : « Quel palais habite Cincinnatus? » on lui eût répondu : « Cherchez aux champs, il doit être quelque part près de sa charrue. »

Comme le dernier des mortels, Garibaldi logeait dans une petite chambre de l'*hôtel de l'Europe*.

C'est là que je le trouvai, entouré de trois ou quatre amis.

Mon nom, prononcé par moi-même faute de domestique pour m'annoncer, fut salué de deux cris de joie.

L'un était poussé par Garibaldi lui-même, l'autre par un vieil ami à moi, que je ne m'attendais guère à trouver là, par le colonel Turr.

Nous commençâmes par nous embrasser, Garibaldi et moi ; puis, après, nous nous regardâmes.

Garibaldi est un homme de cinquante-deux ans, d'une taille au-dessus de la moyenne. Son front est large, son visage coloré, son œil superbe. Il porte des cheveux d'un blond fauve et qui commencent à grisonner légèrement, tombant jusqu'à moitié de son cou ; sa barbe rousse, qu'il laisse croître dans toute son abondance, encadre une bouche sereine et souriante. On sent courir la séve d'une idée généreuse dans toute cette vigoureuse organisation.

Il avait un pantalon, et, par-dessus sa chemise, un *puncho* américain ; ce vêtement, qui pare l'homme des pampas, est à la fois le vêtement de jour et de nuit, le matelas et la couverture.

C'était le même qui lui avait servi dans sa campagne de Lombardie.

Mon ami Turr portait l'uniforme de colonel du régiment de Honvée. Je remarquai avec une certaine inquiétude que son bras gauche était soutenu par une ganse de sa pelisse. Je m'informai. Le pauvre garçon, qui ne peut pas se corriger d'être trop brave, avait, au combat de Castel-Medolo et aux côtés de Garibaldi, reçu quatre balles : une au cou, l'autre à l'épaule, l'autre à la cuisse, l'autre au flanc, une cinquième qui lui broya le bras et le jeta à bas de son cheval.

On voulait lui couper le bras : le médecin de Garibaldi s'y opposa. Malgré les chaleurs, la plaie se cicatrisa, et mon cher Turr est resté à peu près entier. Je dis à peu près, parce que son bras commence à peine à se mouvoir ; mais la nature a tant de ressources chez un homme de trente-quatre ans, que le médecin de Garibaldi, qui est bien avec cette bonne mère, prétend que le colonel pourra se servir un jour de ce bras pour conduire son cheval.

Cela suffit parfaitement à Turr. Que voulez-vous qu'un Hongrois fasse de son bras gauche? Un bras gauche n'est bon qu'à tenir une bride, puisque c'est avec le droit que l'on frappe.

Garibaldi fit apporter du café ; Turr n'en prit pas. Le médecin lui regardait la gorge, il avait une angine gra-

nulée, vulgairement appelée chez nous l'angine des avocats.

C'est que ce n'est pas une sinécure que de garder Garibaldi, que tout le monde veut voir, que tout le monde harangue, auquel on envoie trente sonnets par jour. Il en résulte que Turr parle tandis que Garibaldi se chauffe, et que le pauvre garçon, qui n'a pas poussé une plainte lorsque cinq balles lui ont labouré le corps, se lamente à chaque coup de sonnette qui le menace d'un nouveau gargarisme.

Par malheur, au moment où nous prenions notre tasse de café, et où Turr, pour la troisième fois, se faisait regarder dans la gorge, on vint annoncer à Garibaldi que le roi Victor-Emmanuel le priait de passer au palais.

Garibaldi jeta son puncho, revêtit son uniforme, fit appeler un fiacre et se rendit au palais, en me recommandant de l'attendre.

Disons quelques mots du roi Victor-Emmanuel.

Je fus longtemps assez mal avec son père, le roi Charles-Albert, pour être forcé de rester sur mon paquebot toutes les fois que je passais à Gênes, les États sardes et piémontais m'étant interdits.

Vous pourriez croire, chers lecteurs, que cette inter-

diction a ses racines dans les temps antérieurs à ma naissance, et que le fils ne pouvait aller à Turin, parce que c'était le père qui, comme général en chef de l'armée des Alpes, avait pris le mont Cenis et forcé le Pas-de-Suze, comme on disait du temps du roi Louis XIII.

Il n'en est rien. J'étais proscrit pour avoir traversé la ville de Chambéry, avec quelques compagnons coiffés, ainsi que moi, de chapeaux blancs ; ce qui, je ne sais pourquoi, passait dans la capitale de la Savoie, pour un signe d'affiliation au carbonarisme.

Ne riez pas. En Italie, à Milan, par exemple, on n'en était pas quitte à si bon marché, il y a huit ans encore, témoin cette notification :

« Le port des chapeaux ou casquettes avec des cordons bleu clair ou bleu foncé est défendu comme étant le signal de reconnaissance de cette bande qui, dans les temps déplorables de l'anarchie, a souillé cette respectable et malheureuse ville. Quiconque, après deux jours de prohibition, oserait faire usage de ces chapeaux ou casquettes, sera immédiatement arrêté et puni de *cinquante coups de bâton*. Le temps étant désormais venu, que chacun veille à soi et se convainque que les menées

des pervers n'échappent point à l'autorité, chez laquelle elles trouveront fermeté et sévérité.

» *Le Commandant de la ville*.

» RASTOVIC.

» Imola (États romains), 25 juin 1851. »

Et quand on pense que ces brigands de Romagnols ont eu, jouissant d'un gouvernement si paternel, l'infamie de se révolter !

Cela n'a pas de nom.

On voit que j'eusse eu tort de me plaindre, moi qui n'étais qu'exilé pour avoir porté un chapeau blanc.

Aussi, je ne me plaignais pas ; d'ailleurs, il n'y avait pas de quoi. Je ne sais pas ce qu'est Gênes pour l'homme qui y passe un an, dix ans, sa vie ; mais c'est bien la ville la plus ennuyeuse du monde pour l'homme qui y passe une demi-journée.

Une circonstance bien inattendue me raccommoda avec le roi Charles-Albert.

Monseigneur le duc d'Orléans m'avait chargé, vers

1840, d'écrire l'histoire des quatre régiments qui avaient traversé les Bibans avec lui. L'un de ces régiments était celui où le roi Charles-Albert, n'étant encore que prince de Carignan, avait servi comme simple grenadier. A l'occasion de la prise du Trocadero par ce régiment, j'avais eu l'occasion de raconter la façon brillante dont s'était conduit le futur roi de Sardaigne, et je l'avais fait avec impartialité, étant de ceux qui croient que l'historien n'a le droit d'être injuste envers personne, pas même envers les rois.

Le duc d'Orléans avait envoyé au roi Charles-Albert le volume où il était question de lui.

Le roi Charles-Albert avait vu qu'on peut être républicain, porter un chapeau blanc, et rendre, malgré cela, justice à un roi.

Il en résulta qu'un beau matin, allant de Marseille à Florence, je trouvai à Gênes non-seulement mon interdit levé, mais encore une invitation, si je passais à Turin, de faire visite au roi Charles-Albert.

Le roi Victor-Emmanuel n'a point le sévère et triste aspect du roi Charles-Albert, qui était mélancolique comme tous les hommes atteints d'une maladie de foie.

D'ailleurs, son père avait laissé derrière lui des années sombres à travers lesquelles n'a jamais passé le

jeune souverain qui s'est si vaillamment battu à Palestro et à Solferino.

Victor-Emmanuel est un homme de quarante à quarante-deux ans, très-franc, très-loyal, très-vigoureux, très-brave, très-sobre, très-matinal; grand chasseur à pied, au fusil et au chien d'arrêt. Il fait, dans les montagnes, des courses à défier le plus agile montagnard. Il est rare même, lorsqu'il ne chasse pas, que le jour, en se levant, ne le trouve levé avant lui. Il mange à peine le matin, déjeune, comme un paysan, d'un chiffon de pain avec un morceau de lard et de fromage dessus; mais, en revanche, il mange énormément à son dîner. Il n'a pas d'étiquette, pas de cour, pas de chambellan. Le dimanche, il y a réception générale au palais, les portes s'ouvrent toutes grandes à onze heures du matin, et, jusqu'à trois heures de l'après-midi, tout le monde peut entrer. Si quelqu'un désire une audience particulière, ce quelqu'un écrit, et, le lendemain ou le surlendemain, il a son audience, car le roi décachète lui-même toutes ses lettres.

Un jour, dans une de ses chasses, il rencontre un paysan qui, lui voyant abattre deux perdrix de ses deux coups, s'approche de lui et lui dit :

— Vous tirez bien, vous!

— Pas mal, c'est vrai, répondit le roi.

— Vous devriez bien me débarrasser d'un renard qui vient manger mes poules.

— Je ne demande pas mieux.

— Ah bien, faites ce coup-là, et je vous donne deux moutas.

Deux moutas valent seize sous.

— Est-ce dit? demanda le roi.

— C'est dit, reprit le paysan.

— Eh bien, demain, je reviens avec des chiens courants, et je vous débarrasse de votre renard.

— Touchez-là, dit le paysan.

Le roi Victor-Emmanuel *toucha,* revint le lendemain, comme il avait dit, avec des chiens courants, lança le renard, et le tua.

— Vous avez, ma foi, gagné vos deux moutas, dit le paysan, les voilà.

Le roi les prit.

— Ma foi, dit-il, voilà le premier argent que je gagne ; cela fait plaisir de toucher l'argent qu'on a gagné.

Le lendemain, en échange de ses deux moutas, il envoya une robe, un collier et des boucles d'oreilles à la femme du paysan.

Il est impossible d'être plus simple que ne l'est le roi

Victor-Emmanuel; il sort seul, à pied, vient au théâtre par la porte de tout le monde. Un jour, la concierge du théâtre d'Angenne voit un monsieur qui envoie des bouffées de cigare au nez de son chat, qu'il a trouvé dans un coin et qu'il a bloqué dans ce coin ; elle accourt pour délivrer son animal, et reconnaît le roi.

Lorsque la cour de Rome, après la loi Ricardi, protesta contre l'assimilation devant les tribunaux des prêtres aux laïques, il tint ferme et rien ne put le faire plier. Notez que, dans cette circonstance, il avait contre lui, non-seulement la cour de Rome, mais encore toutes les puissances catholiques, la noblesse, le clergé du pays et jusqu'à sa propre famille.

J'ai traversé toute l'Italie, du pied des Alpes à l'Adriatique ; à Gênes, à Turin, à Milan, à Vérone, à Venise, j'ai interrogé toutes les personnes avec lesquelles j'ai été en relations sur l'opinion qu'elles avaient du roi Victor-Emmanuel.

Pas une qui ne m'ait répondu :

— Il y a peut-être en Italie un aussi honnête homme que lui, mais pas un plus honnête.

Cela m'a paru, je ne sais pourquoi, le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un roi.

Dieu donne longue vie au roi Victor-Emmanuel !

II

A la suite de sa conférence avec le roi, Garibaldi dut partir immédiatement pour Milan ; mais il fut convenu que j'irais, le surlendemain, le rejoindre dans cette ville.

Deux jours après, en effet, je débarquais dans la gare de Milan, où m'attendait un de mes amis prévenu de mon arrivée par le télégraphe.

Cet ami est un exilé hongrois. Presque toutes les fois que vous m'entendrez parler d'un ami, il faut vous attendre à ce que j'ajouterai :

— C'est un exilé.

Celui-là est un des bons, il a fait la guerre sous Bem.

Il y a quelque chose comme seize ans que je connais Sandor Teleki. Il m'a été présenté vers la fin de 1842 par Listz.

Depuis ce temps-là, nous nous sommes perdus de vue, revus et reperdus de vue. Il faisait la guerre de Hongrie, s'y faisait condamner à mort, échappait par miracle à la pendaison ; car les Autrichiens ont cela

de charmant qu'ils ne se contentent pas de tuer, ils pendent.

Je vous raconterai un jour son histoire. Il faut que la machine humaine soit une rude horloge pour continuer de marquer l'heure après de pareilles secousses.

Revenu en Angleterre, il a été renvoyé de Jersey avec Victor Hugo, a suivi l'illustre poëte à Guernesey, de là est accouru en Italie dès qu'il a su qu'on allait s'y battre, et, comme il a pensé que c'était du côté de Garibaldi que les coups pleuvraient plus rudes et plus serrés, c'est avec Garibaldi qu'il a fait la guerre.

Plus heureux que Turr, il n'a pas été blessé.

Quoique j'arrivasse de nuit à Milan, il me sembla que Milan avait une tout autre tournure que celle que je lui avais connue.

C'est que j'avais connu Milan du temps des Autrichiens, et qu'il n'y a rien de tel que les Autrichiens pour changer la tournure d'une ville.

Il y a encore à Milan une chose fort agréable qui n'existait pas du temps des Autrichiens : c'est que l'on n'attend plus comme autrefois une heure à la porte de la ville avant d'obtenir la permission d'y entrer.

Nous piquâmes droit à l'*hôtel Royal*. Un domestique

hongrois nous attendait à la porte pour nous annoncer que le souper était prêt.

C'est une spécialité que G..., le domestique de Teleki. Il déserte.

Obligé de servir dans un régiment autrichien, ce qui est tout à fait contre ses opinions, il déserta une première fois.

Rattrapé par les Autrichiens, il reçut vingt coups de bâton.

Comme ces vingt coups de bâton n'avaient pas fait naître en son cœur l'affection que Dieu avait oublié d'y mettre pour ses adversaires, il déserta une seconde fois.

Repris de nouveau par les Autrichiens, il fut condamné à passer, aller et retour, cinq fois entre cent hommes armés de baguettes et placés sur deux rangs.

Chacun lui donna consciencieusement ses dix coups, ce qui lui fit un contingent de mille.

On voit que les coups marchaient dans une progression effrayante.

G... n'en fut que plus désaffectionné à François-Joseph.

Il en résulta qu'au moment où Garibaldi entrait à Como, G... ayant été mis en faction à onze heures du soir à la porte du gouverneur de la ville, et ayant flairé

des compatriotes à six ou sept lieues, G..., après s'être promené quelque temps de long en large, comme c'était la consigne, résolut de ne plus se promener qu'en long.

En conséquence, il plia un papier en quatre, ayant le soin de lui donner la forme d'une lettre, et, du même pas et avec la même gravité qu'il eût porté une dépêche, il traversa les rues de Milan, se présenta tranquillement à la porte en disant : « Ordre du gouverneur ! » et, toujours du même pas, arriva, non pas à Como, mais à Varèse, où il trouva Garibaldi et, mieux encore, près de Garibaldi, Teleki, son compatriote, qui le fit entrer dans son régiment.

Cette fois, il fut plus heureux que les autres fois : les Autrichiens, au lieu de courir du côté de Como, coururent du côté opposé, et cela si rapidement, que G..., qui à son tour courait après eux, n'en put rejoindre que deux.

Il tua l'un et blessa l'autre, ce qui lui fit comme un baume sur ses vingt coups de bâton et ses mille coups de verges.

Le premier mot qu'il dit en hongrois à Teleki, après lui avoir annoncé que le souper était servi, fut :

— Monsieur le comte, l'Anglais est arrivé.

Teleki poussa une exclamation de joie.

Je reconnus la nature de l'exclamation à l'intonation que Teleki lui avait donnée, attendu que G... lui avait parlé en hongrois.

Je me permis alors de demander à Teleki :

— Mon cher Teleki, quelle nouvelle vous rend donc si joyeux ?

— Mon cher ami, me dit-il, vous avez une chance.

— Laquelle ?

— L'Anglais est arrivé.

— Ah ! ah ! j'ai entendu dire quelquefois : « Les Anglais sont arrivés ; » mais c'est la première fois que j'entends annoncer cette nouvelle-là au singulier ; faites-moi le plaisir de me dire quel est l'Anglais qui est arrivé.

— L'Anglais de Garibaldi.

Ce fut à mon tour de jeter un cri de joie.

— Pas possible ! répondis-je.

— Demandez plutôt à G...

G..., pour la seconde fois, confirma la nouvelle.

Nous entrâmes. L'Anglais de Garibaldi nous attendait en effet.

Je vis un homme grand, sec, avec des yeux magnifiques, étincelants, sous un front découvert et agrandi

par des cheveux rejetés en arrière; sa barbe grisonnante, mais où le blanc commençait à l'emporter, tombait jusque sur sa poitrine. Il pouvait avoir de cinquante-huit à soixante ans.

— Sir John-Williams Peard, dit Teleki, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami Alexandre Dumas. Mon cher Dumas, je vous présente sir John-Williams Peard.

Nous nous inclinâmes, sir John et moi.

— Quelle bonne fortune vous amène? demanda Teleki.

— J'ai appris, dit sir John, que Garibaldi était à Milan, et je suis venu tout exprès de Florence pour lui serrer la main; or, comme je ne puis partir que demain matin pour Fino, j'ai eu l'idée de venir passer ma soirée avec vous.

— Bonne idée ! Vous soupez avec nous?

— Volontiers.

Nous nous mîmes à table.

On soupa comme on soupe en Italie, c'est-à-dire abominablement.

Dieu garde tout homme qui a l'honneur d'être gourmand, des auberges d'Italie, fût-ce des meilleures.

J'aime mieux l'Espagne, j'aime mieux le Caucase,

où il faut tout apporter avec soi, mais où l'on est libre d'accommoder ce qu'on apporte à la façon qu'il vous plaît de le manger.

En Italie, ne comptez pas sur cette licence. L'Italie, sous prétexte qu'elle fournit des cuisiniers à l'Espagne, croit avoir une cuisine.

Or, à part le macaroni, la polenta et le risotto, je défie que l'on me cite, de Domo-d'Ossola au cap Spartivento, un plat qui soit mangeable.

En France, plus on a faim, plus on voit arriver l'heure du dîner avec satisfaction.

En Italie, plus on a faim, plus on voit arriver l'heure du dîner avec terreur.

Que dire de mangeurs qui, pour donner un goût quelconque à leur bouillon, ont imaginé d'y mettre du fromage?

Il était si simple d'y mettre de la viande et de garder le fromage pour le dessert.

En Russie, je parle des grandes villes, vous pouvez demander indifféremment des poires, des pêches, des cerises, des fraises et des ananas; tous les fruits poussés en serre ont le même goût.

Ce n'est pas un goût désagréable, ils sentent tout simplement l'eau.

L'été, cela ne flatte pas le palais, mais cela dispense de boire.

En Italie, il en est des viandes comme il en est des fruits en Russie ; vous pouvez demander du rosbif, du poulet, du veau, de la bécasse, du chevreuil ou du mouton ; c'est toujours le même goût.

Si l'on pouvait descendre dans une cuisine d'auberge italienne, on découvrirait une chose, c'est que toutes les viandes destinées à être bouillies, rôties et grillées, cuisent dans le même chaudron.

Selon les exigences des voyageurs, on les tire de ce chaudron pour les mettre, les unes sur le gril, les autres à la broche, les autres à la poêle.

Aussi, l'on se garde bien de laisser descendre les voyageurs jusqu'à la cuisine.

La cuisine est mieux gardée en Italie que ne le sont les jardins d'Armide dans la *Jérusalem délivrée.*

Partout j'ai obtenu du maître de l'hôtel de faire de temps en temps un plat à la braise de son réchaud, ou à la flamme de sa cheminée.

En Italie, jamais.

Il faut se résigner à cesser de manger en quittant Marseille, et à ne recommencer à manger qu'au delà du pont de Beauvoisin.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, voilà une boutade culinaire qui sent son humoriste d'une lieue. Que nous importe, à nous qui sommes à Paris, qui avons une bonne cuisinière chez nous, ou qui pouvons aller dîner chez Philippe ou chez Vuillemot, qui avons à plein verre le Cliquot et le Folliet-Louis, que nous importe que vous n'ayez à manger là-bas que de la polenta, du macaroni ou du risotto ? Ce qui nous importe, à nous, c'est de savoir ce que c'est que l'Anglais de Garibaldi.

— Ah ! vous ne le savez pas ?

— Mais non.

— Attendez, alors.

Au moment d'entrer en campagne, Garibaldi vit venir à lui un Anglais. J'ai essayé de vous le peindre; vous le connaissez.

Il avait, de plus, un chapeau à grands bords, doublé de vert par devant, pour ménager sa vue; il portait une cartouchière garnie de cartouches et un immense binocle de spectacle.

Son costume de campagne était complété par une excellente carabine à deux coups.

— Le général Garibaldi ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Garibaldi assez brusquement; que me voulez-vous ?

— Je suis sir John-Williams Peard.

— Après?

— Et je viens vous demander la faveur de servir sous vos ordres.

Garibaldi regarda sa recrue.

— Hum! dit-il, servir sous mes ordres; vous savez à quoi l'on s'engage en servant sous mes ordres?

— Non; mais, si vous voulez bien me le dire, je le saurai.

— Pas de paye.

— Cela m'est égal, je suis riche.

— Dix lieues à faire par jour, l'un dans l'autre.

— J'ai bon jarret.

— Des coups de fusil tous les jours.

— C'est cela que je viens chercher.

— Une obéissance absolue à mes ordres.

— Hum!

— Vous le voyez bien, cela ne vous convient pas.

— J'aimerais mieux me battre à ma manière.

— Quelle est votre manière?

— Je suis bon chasseur.

— Ah!

— Je tire très-bien.

— Après?

— Je voudrais me battre avec vos tirailleurs.

— Eh bien, soit ! vous vous battrez avec mes tirailleurs.

— Je voudrais aussi garder mon costume, qui m'est bien commode.

— Vous le garderez.

— Je voudrais encore...

— Ah ! ma foi, vous voulez trop de choses, dit Garibaldi impatienté ; si j'avais été aussi exigeant que vous avec M. de La Marmora, je ne serais jamais entré en campagne.

— C'est bien, dit sir John, je me battrai pour mon compte.

— Battez-vous pour votre compte, vous avez raison, ce sera mieux.

Sir John salua Garibaldi, et Garibaldi salua sir John.

Le lendemain eut lieu le combat de Varèse ; Garibaldi lança ses tirailleurs en avant ; mais, quelque hâte qu'ils eussent mise à attaquer l'ennemi, ils trouvèrent déjà sir John aux prises avec lui.

Sir John, comme il l'avait dit, avait déclaré la guerre à l'Autriche et se battait pour son compte.

Non-seulement il se battait pour son compte, mais encore il se battait à sa manière.

Il était debout, sans perdre un pouce de sa grande taille, sans garantir un coin de son grand corps.

Il ne s'inquiétait pas plus des balles et des boulets que si c'étaient des moustiques ou des abeilles.

Il visait aussi tranquillement que s'il eût été à l'affût, lâchait son coup de fusil, posait sa carabine contre son pied, prenait son binocle mis au point, regardait pour voir l'effet de son coup, faisait un mouvement de tête négatif ou approbatif, selon qu'il était mécontent ou satisfait, rechargeait son fusil, visait de nouveau, faisait feu, reprenait son binocle, et témoignait de nouveau son mécontentement ou sa satisfaction.

L'ennemi en fuite, Garibaldi, maître comme toujours du champ de bataille, sir John ne s'occupa plus que de chercher ses morts et ses blessés, qu'il connaissait parfaitement, comme, en battue, le chasseur reconnaît les lièvres qu'il a tués roide ou blessés seulement.

Ses morts et ses blessés reconnus, les uns et les autres portés sur son calepin, l'Anglais se mit à poursuivre les Autrichiens, et avec ses longues jambes eut bientôt rejoint les meilleurs marcheurs.

Garibaldi le laissa tirailler ainsi deux ou trois fois à sa guise et sans avoir l'air de faire attention à lui. Mais, comme, avant tout, Garibaldi aime les braves, il s'ar-

rêta, il alla droit à l'Anglais, et, au beau milieu du feu :

— Sir John, lui dit-il, je vous fais mon compliment, vous êtes un brave.

— Je le sais bien, dit l'Anglais.

— Et, de plus, vous êtes mon ami.

— Ah ! ceci, dit sir John, je ne le savais pas, et je vous suis bien reconnaissant... Mais pardon, il y là un diable d'Autrichien qui me tire l'œil.

Sir John porta sa carabine à son épaule, et l'Autrichien qui lui tirait l'œil, atteint en pleine poitrine, fit trois pas en avant et tomba sur le nez.

Sir John prit son binocle, examina son Autrichien, fit un signe de satisfaction, et, se tournant vers le général :

— Bonjour, général, dit-il en lui tendant la main ; votre santé est bonne aujourd'hui ?

Depuis ce jour-là, on n'appelle plus sir John-Williams Peard que l'*Anglais de Garibaldi.*

Mais il est temps de vous dire pourquoi j'avais poursuivi jusqu'à Milan le vainqueur de Varèse.

C'est que l'idée m'était venue d'écrire la vie de ce héros légendaire, de le faire connaître tel qu'il est.

Or, nul ne fera mieux connaître Garibaldi que Gari-

baldi lui-même. Voilà pourquoi je l'ai tant tourmentée qu'il a fini par me donner son *journal* en me disant :

— Puisque vous le voulez absolument, prenez cela.

Or, ce journal, c'est sa vie, sa vie depuis sa naissanc jusqu'aujourd'hui; sa vie avec ses voyages, ses aventures, ses combats, ses amours, ses luttes, ses industries, ses misères, ses douleurs, ses naufrages, ses triomphes; tout cela simplement, naïvement raconté, en bonhomme et en poëte, comme si la Fontaine dictait, comme si Lamartine écrivait.

Car, je le répète, Garibaldi, c'est un poëte avant tout.

C'est parce qu'il est poëte, qu'il est pauvre.

Dernièrement, ses amis se sont réunis et ont voulu, à l'aide d'une souscription nationale à un franc par tête, faire un million qui eût été fait en huit jours, et, avec ce million, lui acheter une terre.

Vecchi, l'un de ses amis, son chef d'état-major à Rome, a été le prévenir de cette intention en lui demandant s'il accepterait.

Garibaldi a réfléchi.

— Une fois la terre à moi, pourrai-je la vendre? a-t-il demandé.

— Sans doute.

— Alors, j'accepte. Seulement, je vous préviens d'une

chose, c'est que, le lendemain du jour où vous me l'aurez donnée, je la vends, et que je verse le million à la souscription des fusils.

Maintenant, me voici à Paris, traduisant son *journal* ou, si vous voulez, ses *mémoires*, que lui — pendant ses loisirs, qui ne seront peut-être pas bien longs — est allé continuer dans son île de Caprera.

En cherchant bien sur la carte, vous trouverez cette île aux bouches de Bonifacio.

Je vous préviens que ce n'est qu'une tête d'épingle.

Mais c'est tout ce qu'il faut à cet homme sans besoins, qui a servi la république de Montevideo et la république romaine, sans avoir jamais voulu toucher un sou de solde, et qui, ayant un jour été forcé par le ministre de la guerre Pacheco y Obez, de recevoir cinq cents francs, en a été à l'instant porter deux cent cinquante à la veuve d'un de ses soldats dans la misère.

Teleki m'offrait hier de parier que Garibaldi n'avait pas, à cette heure, cinq cents francs à lui.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, s'il n'a pas cinq cents francs à lui, comment a-t-il une île ?

Oh ! cela n'est pas une raison, Robinson avait bien la sienne.

Voici comment il se fait que Garibaldi en a une :

Un jour que, dans une des courses de sa vie aventureuse, il passait en vue de l'île de Juan Rodriguez, qui est, comme vous le savez, l'île de Robinson, il se dit à lui-même :

— Ce Robinson était bien l'être le plus heureux qu'il y eût au monde. Si un jour j'ai dix mille francs, j'achèterai une île.

Or, un jour, Garibaldi a eu trente mille francs. Son frère était mort et lui laissait, pour sa part d'héritage, trois fois la somme dont il avait besoin.

Il acheta une île de dix mille francs, un petit bateau de quinze, et donna les cinq mille autres à je ne sais quelle souscription pour l'Italie.

Puis, avec son bateau, il alla à son île.

Elle ne produisait absolument que des pierres, des chèvres et des perdrix.

Mais il amena dans son île son fils Menotti, auquel, au lieu de donner le nom d'un saint du calendrier, il a donné le nom du martyr de Modène.

Son second fils porte le nom de Bandiera, le martyr de Cosenze.

En Italie, il y a plus de martyrs aujourd'hui qu'il n'y a eu de saints autrefois, et l'on n'a qu'à choisir.

Avec son fils Menotti, il amena son ami Felice Orri-

goni, compagnon de ses courses et de ses dangers pendant douze ans.

Orrigoni dressa, non pas trois tentes comme les patriarches hébreux, mais une tente sous laquelle s'abritèrent les trois insulaires. Puis ils se mirent à bâtir une cabane en planches, la tente n'étant pas assez solide pour résister au *libiccio* ou à la *tramontana*.

La cabane en planches bâtie, — notez qu'on avait été obligé d'apporter toutes les planches, depuis la première jusqu'à la dernière, — les trois charpentiers s'aperçurent qu'ils auraient eu plus court de la bâtir en pierres qu'en planches, attendu qu'autant les planches sont rares à Caprera, autant les pierres y sont communes.

Mais, pour bâtir, il faut de la chaux, et il n'y avait pas à Caprera plus de chaux que de planches. Garibaldi laissa son fils et son ami réunir la quantité de pierres nécessaires à la bâtisse projetée et s'en alla chercher de la chaux sur le continent.

A son troisième voyage, la chaux s'enflamma, et son bateau fut brûlé.

Par bonheur, il était assuré ; sans quoi, Garibaldi se trouvait entre une maison à moitié bâtie et une cabane à moitié démolie, les planches de la cabane ayant servi à la maison.

La compagnie d'assurance, contre l'habitude des compagnies, paya sans faire de difficultés, de sorte que la maison s'acheva.

Sur ces entrefaites, le roi Victor-Emmanuel eut besoin de Garibaldi, et demanda ce qu'il était devenu. On chercha Garibaldi de tous côtés, et l'on finit par découvrir dans une île trois maçons qui bâtissaient une maison.

Un de ces trois maçons était Garibaldi.

Garibaldi vint à Turin, et demanda à Victor-Emmanuel à quoi il pouvait lui être bon.

— A chasser les Autrichiens de l'Italie, lui répondit le roi.

— Me voici, fit Garibaldi.

Puis il écrivit à son ami et à son fils :

« Achevez la maison sans moi et comme vous l'entendrez. Il paraît que l'on va chasser les Autrichiens de l'Italie et que l'on a besoin de moi pour cela. »

Garibaldi fit la campagne de 1859, battit les Autrichiens à Varèse, à Seriate et à Treponti. — Lui-même vous racontera avec la simplicité de Xénophon cette merveilleuse campagne.

FIN.

TABLE

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

